BnF Gallica

Le Parnasse des dames. Tome 2 / (publié par L.-E. Billardon de Sauvigny)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Billardon de Sauvigny, Edme-Louis (1736?-1812). Auteur du texte.
Le Parnasse des dames. Tome 2 / (publié par L.-E. Billardon de Sauvigny). 1773.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

7399.
B. L.

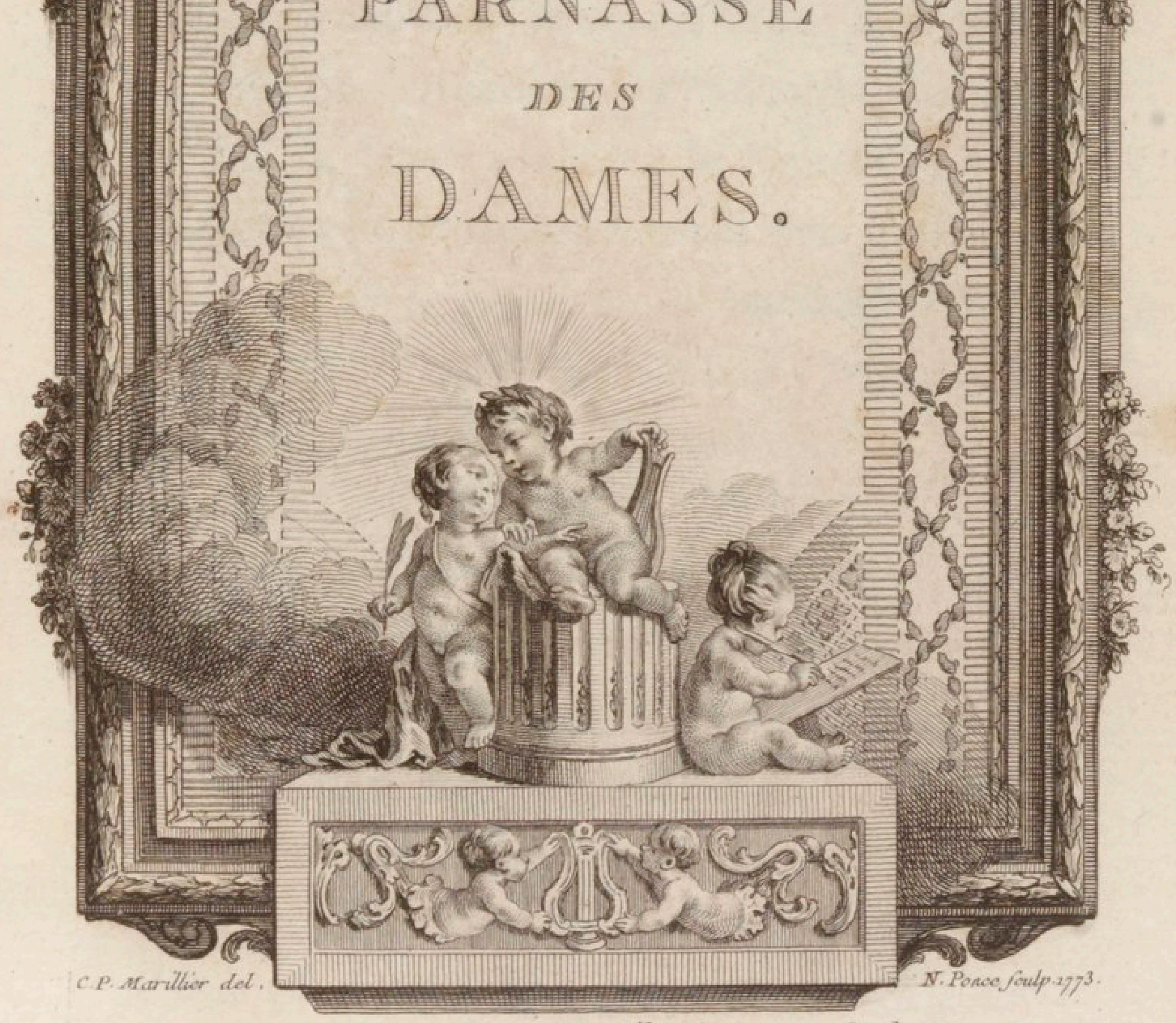
PARNASSE

DES

DAMES.

TOME II.

PARNASSE
DES
DAMES.



C.P. Marillier del. *N. Ponce sculp. 1773.*

A PARIS, chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.
Avec Approbation et Privilége du Roi 1773.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

8°-B-L. 10.105 2

AVERTISSEMENT.

LE désir de satisfaire promptement l'impatience des Souscripteurs, est souvent cause que des Ouvrages qui pourroient être excellens, ne répondent point à l'idée que le Public s'en étoit formé. On éprouve quelquefois des retards auxquels il étoit presqu'impossible de s'attendre : cependant le moment presse, & l'on exécute à la hâte ce qui ne peut être que le fruit du tems & des réflexions. On croit alors avoir rempli ses engagemens quand, dans les tems indiqués, on fait paroître le nombre de Volumes qu'on avoit promis.

Cette portion éclairée de Lecteurs, qui, sourde à la voix des cabales, & recueillie dans le silence du cabinet, fixe les rangs des Ecrivains, & seule fait le sort des Ouvrages, voit au premier coup d'œil que l'Auteur s'est piqué d'une folle vîtesse, & que l'objet qu'il s'étoit proposé reste encore à remplir. Ce der-

nier inconvénient eſt ſans doute le plus grand des deux, & celui que je dois le plus redouter.

Quand j'ai appris qu'au fond de l'Allemagne, de l'Angleterre & de l'Italie, on poſſédoit quelques écrits rares & néceſſaires pour completter ce Recueil, je n'ai pas balancé d'en retarder l'impreſſion. Je crois maintenant avoir ſurmonté tous les obſtacles que je n'éprouvois que pour les premiers Volumes ſeulement.

La Souſcription reſtera ouverte chez RUAULT, *Libraire, rue de la Harpe, juſqu'à ce que le cinquiéme Volume ait paru. Elle eſt de 30 livres pour les dix Volumes.*

SUR LA LITTÉRATURE

CHEZ LES ROMAINS.

UNE des premières preuves que donnèrent les Romains de leur ſage & profonde politique, fut de ſe choiſir chez une Nation étrangère, un Roi légiſlateur qui ſçût faire régner la juſtice dans un Empire fondé par la violence. Ils n'avoient d'autre vertu qu'un courage féroce, d'autre ſentiment que l'amour de la Patrie. Numa, pour adoucir l'âpreté de leur caractère, voulut que l'art fit chez les Romains, ce que la nature avoit fait chez les Grecs. Il eſſaya d'inſpirer à ce Peuple naiſſant l'amour & la crainte des Dieux, le goût de la Poëſie (1) & de la Mu-

(1) Les Prêtres Saturniens & d'autres appellés Saliens inſtitués par Numa, ne pouvoient parler qu'en Vers à leurs Dieux : ces Vers ſe nommoient *axamenta*. Il voulut que les Augures & les Auſpices conſultés dans toutes les affaires publiques répondiſſent

ſique, en liant l'une & l'autre à la Religion & au Gouvernement.

La Poëſie préſida dès-lors aux ſacrifices & aux banquets, & chanta la puiſſance des

---

pareillement en Vers. Pour rendre la Poëſie plus reſpectable aux yeux du Peuple, il défendit qu'elle fût employée dans les enchantemens, & menaça de flétrir quiconque oſeroit s'en ſervir pour flatter ou pour calomnier. Romulus avoit emprunté des Étruſques, l'uſage des Augures, & ne s'en étoit ſervi que pour affermir ſon pouvoir. L'adreſſe avec laquelle les Rois & le Sénat les firent parler depuis, fut cauſe que le Peuple le plus fier, le plus brave & le plus politique de la terre, fut auſſi le plus ſuperſtitieux. Il eſt aiſé de voir que Numa s'étoit propoſé les Légiſlateurs Grecs pour modèles. Il n'eſt pas étonnant qu'ils lui fuſſent connus. Les Peuples du Latium, au nombre de cinquante-trois, étoient pour la plûpart des Colonies Grecques, ainſi que les *Pélaſges*. Les Sabins qui ſe confondirent avec les premiers Habitans de Rome, ſe faiſoient gloire de deſcendre des Spartiates. Le plus ancien idiôme des Romains tenoit beaucoup de la Langue Grecque. Varron le prouva dans ſon eſpèce de Vocabulaire raiſonné. Cependant l'idiôme Romain avoit éprouvé déjà de ſi grands change-

Dieux, les vertus & les exploits des grands-hommes.

Les Muſes avoient tracé le plan du Gouvernement de Numa. Elles lui ordonnèrent de leur conſacrer un bois voiſin de Rome,

---

mens ſous Tullius-Hoſtilius, troiſième Roi de Rome, que dans la Guerre d'Albe, les Fidenates, Colonie des Romains, étoient les ſeuls qui puſſent les entendre.

Les Romains qui adoptoient tous les uſages utiles des Nations conquiſes, & empruntoient d'elles quelquefois leurs cérémonies religieuſes, & les expreſſions dont ils avoient beſoin, ont regardé longtems comme un ſecret du Gouvernement, leur langue & leur religion. Ils accordoient alors le droit de Bourgeoiſie, ſans donner le privilège de parler, de vendre & de trafiquer en Latin. Leur Langue n'avoit que dix-ſept lettres: Carbilius-Spurius, ſe ſervit le premier du *G.* Saluce, le Grammairien, inventa le *K*; les lettres *X*, *U*, *Z*, ne furent connues qu'au ſiècle d'Auguſte. Ils eurent la politique d'étendre, dans la ſuite, la langue Latine, auſſi loin que leurs conquêtes, & de forcer les vaincus d'avoir des Ecoles Romaines, & de paſſer leurs Contrats en Latin.

& c'étoit dans ce bois révéré qu'il alloit consulter la Nimphe Egérie, car le merveilleux qui frappe l'imagination d'un Peuple encore barbare, eſt le moyen le plus ſûr pour s'en faire obéir ; choſe affligeante cependant qu'il faille ſi ſouvent tromper les hommes pour les rendre meilleurs !

Les Romains n'avoient été dans leur origine qu'un ramas de brigans échappés des différentes contrées de l'Italie. Ils s'étoient d'abord propoſé d'admettre au rang de citoyens quiconque avec de la valeur & des talens utiles, viendroit ſe réfugier à Rome. Ils s'imposèrent la loi de prendre même chez leurs ennemis, les uſages qui leurs paroîtroient les plus avantageux. C'eſt par ce ſage principe dont ils ne ſe ſont jamais écartés, qu'ils ont jetté les fondemens de leur puiſſance, & qu'après s'être rendus les Maîtres de la Terre, ils ont eu l'ambition de diſputà la Grèce l'empire des talens & du génie.

Tant que les Romains n'eurent à combattre que des Nations pauvres, vertueuſes &

guerrières, ils ne voulurent triompher que par la valeur & la vertu. Ils commencèrent à rougir de leur ignorance dès qu'ils eurent pour rivaux des Peuples éclairés par les arts ; & les vainqueurs de Corinthe, de Numance, & de Carthage, témoins de la haute réputation des Grecs, aſpirèrent bientôt à une gloire que les armes ne pouvoient donner.

Sans doute il ne fut pas facile de plier le génie mâle & profond du Peuple le plus grave, & de lui faire cultiver des Arts qui devoient lui paroître frivoles. Heureux au ſein de la pauvreté, endurci aux travaux de la campagne, accoutumé aux grands intérêts de la guerre & de la politique, comment pouvoit-il ſentir le charme des vers & les graces de l'harmonie ? Cette révolution ſubite qui ſe fit dans les eſprits, fut pourtant l'ouvrage d'un ſeul homme.

Le plus grand des Scipions fit à Rome ce que François Premier a fait depuis en France, avec la différence que Scipion ſimple Citoyen d'une République encore barbare

& jalouſe juſqu'à l'excès de ſa liberté, déracina du cœur des Romains l'orgueilleux dédain, la fière antipatie qu'ils avoient pour les arts, & que François Premier, maître abſolu d'un Peuple ami des plaiſirs, n'eut qu'à parler pour être obéi.

Dans l'une & l'autre Nation, les commencemens ont été les mêmes (1), & ſi les pro-

---

(1) Quand on commenca à cultiver les lettres à Rome, tous les Rhéteurs étoient Grecs. Craſſus étant Cenſeur, fit publier un édit pour empêcher qu'on enſeignât l'éloquence & la Poëſie dans la langue Latine. On avoit en France le même mépris pour la langue Nationale, du tems de François Premier. Il fut même obligé de défendre à ſes Parlemens de rendre leurs Arrêts en Latin. Ronſard, & les plus anciens Poëtes François, faiſoient un mêlange ridicule des langues Grecques & Latines avec la leur. Ennius, & les Poëtes Romains de ſon ſiècle, hériſſoient leurs Vers d'une foule d'expreſſions Grecques.

Ennius & Ronſard ont joui dans leurs tems d'une égale réputation, mais les honneurs que reçurent l'un & l'autre furent différens. La Famille des Scipions crut ajouter à ſa gloire, en faiſant placer ſur le tom-

grès furent plus rapides à Rome, on ne doit pas en conclure que les Romains fuſſent doués par la nature d'un génie plus heureux pour les arts.

Scipion parut lorſque les richeſſes commençoient à s'introduire chez les Romains. Les Cincinnatus, les Fabricius, tous ces Héros qui faiſoient retentir l'Italie du bruit de leurs conquêtes, & revenoient cultiver de leurs mains le champ de leurs Pères, ces modèles vantés des antiques vertus de Rome n'étoient déjà plus. Caton ſeul marchoit ſur leurs traces, & les propoſoit encore pour exemple à la jeuneſſe indocile à ſes leçons.

---

beau du Conquérant de l'Afrique, la Statue du Poëte Ennius. --- On peut comparer le créateur de l'art dramatique en France, au premier Poëte qui fit des Tragédies à Rome, excepté qu'Andronicus, Grec de Nation, reçut chez les Romains le juſte tribut de louanges qu'il méritoit, & que Jodéle doué peut-être d'un plus beau génie que ceux qui ont devancé Corneille, ne put jouir de ſa gloire dans le ſein même de ſa Patrie.

On vit ce Cenſeur auſtère, effrayé d'une révolution qui menaçoit la République, attaquer le vainqueur d'Annibal, & chaſſer de Rome, comme de vils corrupteurs, les Philoſophes les plus éloquens de la Grèce : mais à peine eut-il ſenti la néceſſité de faire fleurir les ſciences, que ce vertueux Citoyen dont la gravité n'avoit jamais daigné ſourire aux Grâces, & qui haïſſoit Scipion, parce qu'il étoit l'ami des Arts, que Caton dis-je, âgé de plus de quatre-vingt ans, ſe fit enſeigner la langue Grecque : exemple rare dans un vieillard, & ſans doute moins admiré qu'il ne mérite de l'être.

Alors les Romains au milieu du tumulte des guerres, occupés des grands intérêts de la République, mais toujours infatiguables dans les travaux, embraſſèrent avec avidité ce moyen nouveau d'arriver à la gloire, & de rendre un jour leur Patrie la digne rivale d'Athènes : alors les Patriciens & le Peuple ſe diſputèrent à l'envi l'honneur de ſe ſignaler dans les Lettres, alors le ſçavoir & l'élo-

quence furent les ſeuls dégrés qui conduiſirent aux premières dignités Romaines, & l'on vit les Généraux des Conquérans du Monde, quand la vieilleſſe les forçoit de revenir au ſein de leurs foyers, tout décorés qu'ils étoient de la robe triomphale, s'honnorer de la profeſſion de Juriſconſultes, & d'Inſtituteurs de la jeuneſſe.

Tels furent les rapides progrès des Lettres chez les Romains.

L'antique loyauté Françoiſe, ces tems héroïques de la Chevalerie touchoient à leur fin, mais Bayard vivoit encore lorſque François Premier monta ſur le trône. La Nobleſſe fière eſclave de l'honneur, croyant qu'un courage aveugle étoit le ſeul mérite du Guerrier, ne connoiſſoit dans la paix que les plaiſirs d'un amour romaneſque, faiſoit gloire de ſon ignorance, & du ſein de l'oiſiveté regardoit avec un mépris égal les travaux des Arts, ceux de l'eſprit & du génie.

Le jeune Monarque, occupé de rendre ſa Cour la plus brillante de l'Europe, attira

d'abord les Grands & les Femmes auprès de ſa Perſonne. Pour les y fixer, il appella les Sciences & les talens. Ils parurent, & le Peuple encouragé par des récompenſes & des diſtinctions flatteuſes, s'empreſſa de les cultiver. François Premier qui vouloit que ſa Capitale devint le ſéjour de la galanterie & du goût, y laiſſa introduire l'intrigue & le libertinage. Il fit ainſi diſparoître, en croyant le favoriſer, ce ton de Chevalerie qui diſtinguoit encore la Nobleſſe Françoiſe, mais ſans arracher les Nobles à l'oiſiveté, ſans qu'il lui fût poſſible de leur inſpirer un véritable amour pour les lettres : tant il eſt vrai que les travaux les plus oppoſés en apparence à la culture des Arts, en ſont moins éloignés qu'une vie oiſive & molle qui énerve l'ame & fait perdre à l'eſprit toute ſon activité.

La Nobleſſe Françoiſe n'étoit point alors perſuadée qu'il fût de ſa dignité, d'employer à l'étude des Sciences & des beaux Arts, un tems qu'elle prodiguoit à l'intrigue & aux amuſemens frivoles. Conſtante adoratrice de

la faveur des Rois, alors c'étoit la naiſſance & la fortune qu'elle encenſoit.

Les Patriciens plus fiers ſe croyoient faits pour commander aux Rois, mais ils eſtimoient la qualité d'homme. Ils eurent le noble orgueil de diſputer aux derniers Citoyens tous les talens qui honnorent, & la ſage politique de les tourner au profit du Gouvernement. Quelle foule de Héros immortaliſés pour s'être diſtingués à la fois, dans la Poëſie, & l'Eloquence, & la Guerre, & la Politique! les Scipions, les Lelius, les Craſſus, les Pompées, les Lucullus, les Céſars, & tant d'autres, allioient au talent d'écrire, ceux de Gouverner les Peuples, & de commander les Armées. On eſt même frappé de l'éloquence fière & nerveuſe du farouche Marius, qui, né dans la pouſſière, ne ſuivit & ne connut que le métier des armes. Le moindre des Citoyens Romains avoit ſouvent exercé l'art de l'éloquence lorſqu'il marchoit ſimple ſoldat ſous les Aigles de la République.

On voit que les François doués d'une vivacité, d'une fleur d'esprit qui les rend propres aux Arts, se sont accoutumés de bonne heure à ne les envisager que comme un simple amusement presque incompatible avec les Armes & la Magistrature, & que les Romains dont les mœurs étoient austères, & dont l'esprit naturellement grave, étoit plus fait pour la politique, ont cultivé ces mêmes Arts, comme le seul moyen de parvenir aux emplois les plus importans, & de les remplir avec gloire. Ont-ils été plus loin que nous dans la carrière? Sont-ils arrivés à ce haut dégré de perfection où les Grecs s'étoient élevés? Le goût de la saine Littérature s'est-il conservé à Rome aussi longtems que dans la Grèce? Les Athèniens ont-ils eu recours, comme les Romains, à l'autorité, pour faire parler leur Langue à tous les Peuples civilisés de la Terre? Ces questions sont faciles à résoudre, & le seroient encore davantage, si les ravages des tems ne nous avoient pas privés de la plus grande

partie des chefs-d'œuvre qui ont ſervi de modèle aux Romains dans tous les genres, & dont ils reconnoiſſoient eux-mêmes la ſupériorité.

Il ſeroit trop long dans un Ouvrage de cette nature, de faire encore un parallèle (ſujet ſi rebattu) des ſiècles brillans d'Alexandre, d'Auguſte, & de Louis le Grand. Il me ſemble plus à propos de parler de la décadence des Lettres à Rome, époque où les Femmes ont commencé à les cultiver.

La vie ſédentaire des Dames Romaines uniquement occupées de l'intérieur de leur maiſon, le ſoin qu'on prit, tout le tems que dura la République, de les élever dans l'ignorance, le profond reſpect même qu'on leur portoit, & les honneurs preſque divins rendus à celles qui avoient vêcu retirées, chaſtes & laborieuſes, étoient autant d'obſtacles formés par les hommes pour les détourner de l'amour des Lettres. La mère des Gracques, & la fille du célèbre Hortenſius, ſont peut-être les ſeules qui, juſqu'à la fin du

règne d'Auguſte, ſe ſoient diſtinguées de leur ſexe, par l'éloquence & le ſavoir. On ne placera point au même rang deux ou trois Femmes galantes, à qui l'amour du plaiſir inſpira par haſard quelques Poëſies légères, ouvrages du moment, oubliées dès leur naiſſance. Les Dames Romaines n'ambitionnèrent le titre de bel eſprit & de Philoſophes, que lorſqu'elles ceſſerent de prétendre aux noms plus reſpectables de mères tendres, & d'épouſes fidèles, & comme elles étoient devenues toutes-puiſſantes dans un Gouvernement où l'intrigue faiſoit tout, elles établirent dans les Lettres un deſpotiſme qui bannit pour jamais de Rome le goût de la ſaine littérature. La diſſipation, l'ignorance & le libertinage, empêchoient de ſe pénétrer de l'amour du vrai, de ſentir le prix des graces ſimples & naïves & d'eſtimer la ſage ordonnance des ouvrages inſpirés par le génie & avoués par la raiſon.

Les Ecrivains intéreſſés à plaire à des eſprits pareſſeux & ſuperficiels, à des cœurs

corrompus, voulurent les étonner par des ſentimens forcés, les éblouir par de faux brillans, par de vaines antithèſes, & leur en impoſer par un ton ſententieux: (1) alors l'amour du bel eſprit s'empara d'un ſiècle qui ſe crut Philoſophe, parce qu'il étoit frivole & raiſonneur.

On ne peut voir, ſans chagrin, qu'un auſſi grand homme que Sénèque ait eu la foibleſſe de ſe prêter au mauvais goût de ſon ſiècle, & la petite vanité de rabaiſſer les plus beaux

---

(1) C'eſt-là ce que beaucoup de Gens ſont convenus d'appeller *du piquant*. Comme le nombre des bons eſprits, même dans tous les ſiècles, eſt fort rare, *le piquant* ſéduit d'abord la plus grande partie des Lecteurs, mais bientôt, ſans qu'ils ſachent pourquoi, il les raſſaſie & les fatigue. Les développemens & les tranſitions, ſont le ſecret de l'art & le fruit du goût. On a reproché, comme des défauts, ces deux rares qualités à Cicéron, à Virgile, à Racine, & à Fénelon, &c.

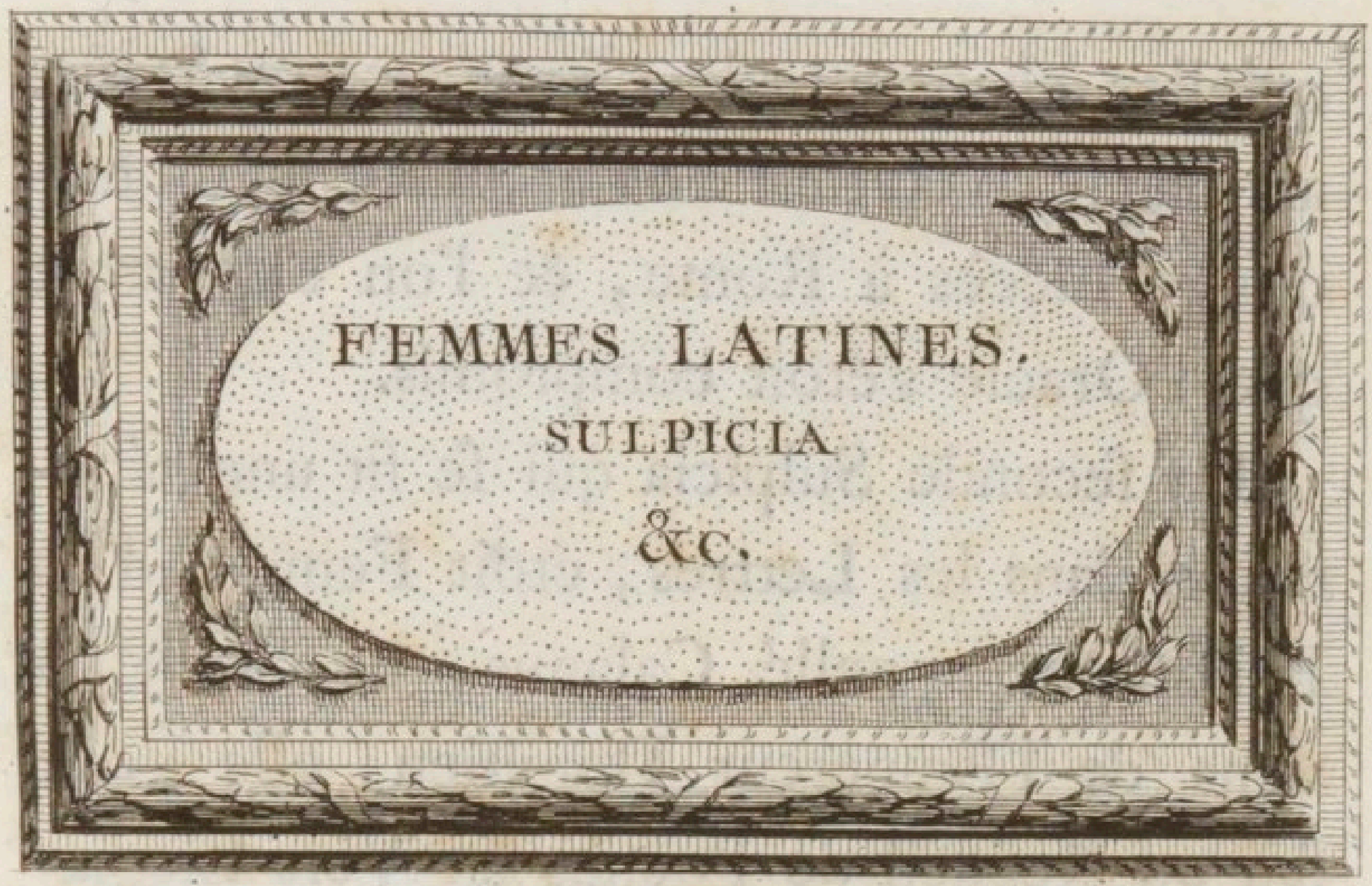
Toute blancheur cède à l'éclat du fard,
Et la nature éblouit moins que l'art.

J. B. Rouſſeau.

génies de Rome & d'Athênes pour s'élever au-deſſus d'eux. Ses richeſſes & ſon crédit ne contribuèrent pas moins que ſes talens à groſſir le nombre de ſes admirateurs. Bientôt il ne fut plus poſſible de ſe faire un nom dans les Lettres, qu'en adoptant ſa manière d'écrire, & ſurtout ſa façon de penſer. Dès qu'il ſe fut permis de tourner en ridicule la Proſe nombreuſe de Cicéron, & de parodier les Vers enchanteurs de Virgile, il ſe forma une Secte qui arbora ſes étendards ſous le titre modeſte de Philoſophes, & qui renverſa toutes les opinions reçues en matière de religion, de mœurs & de littérature.

Les bons eſprits en petit nombre, voulurent s'oppoſer quelque tems au torrent de la licence & du mauvais goût: leurs voix n'étoient plus entendues; il fallut en gémir & ſe taire. Eh! comment ne pas voir avec douleur que les Lettres autrefois la gloire des États, en ſoient devenues le fléau le plus dangereux.

Sulpicia.



ROME a donné la naiſſance à deux Sulpicia qui ſe ſont diſtinguées ; la première, par ſes vertus, & la ſeconde, par ſes talens pour la Poëſie. L'une étoit fille de Sulpicius-Paterculus, & fut choiſie entre cent des plus vertueuſes Dames Romaines, pour préſenter à Vénus *Verticordia*, la Statue que l'Oracle avoit ordonné de conſacrer à cette Déeſſe. Cette Statue devoit inſpirer aux Femmes l'amour de la chaſteté & la pudeur ; mais, ſoit que Vénus regardât cette Déeſſe de nouvelle création, comme une prude incommode, ou ſoit qu'elle reſſemblât à ces plantes qui n'ont plus la même vertu dès

qu'elles changent de climat, cette Statue annoncée avec tant d'éclat, n'eut qu'un médiocre ſuccès à Rome, & l'on s'apperçut que l'Oracle s'étoit compromis.

La ſeconde Sulpicia qui ſe fit une réputation dans les Lettres, étoit Femme d'un Philoſophe appellé Calanus, & vivoit du tems de l'Empereur Domitien: elle avoit fait un Recueil de Poëſies en Vers Élégiaques qui ne nous eſt point parvenu, & une Satyre contre Domitien, dans laquelle on découvre plus de hardieſſe que de talent.

Domitien avoit d'abord aimé & favoriſé les Beaux-Arts. Juvénal, qu'il n'eſt guères poſſible de taxer de flatterie, le dit d'une manière aſſez poſitive.

« Les Lettres n'ont plus que Céſar qui les » ſoutienne & les anime. Lui ſeul, dans ce » ſiècle ingrat, a raſſuré les Muſes éper- » dues (1) ».

Ce Prince dont je ne prétends point ex-

(1) Traduction de M. Duſaulx.

cuſer les vices, ne perſécuta les Lettres, que parce qu'elles étoient infectées du poiſon des faux Philoſophes, gens adroits & intriguans, qui prêchoient la tolérance & ſapoient ſourdement les fondemens du Trône & de la Religion. Il confondit & dut confondre dans la proſcription des ennemis de l'État, la foule ſervile des Poëtes & des Orateurs qui marchoient ſous leurs enſeignes.

Ce n'eſt pas la ſeule fois que les Poëtes ont été aſſez mauvais politiques pour ſe laiſſer envelopper dans la haîne que l'on porte à la fauſſe Philoſophie. Les Légiſlateurs & les Souverains obligés de ſe ſervir des paſſions des hommes pour les faire obéir, n'avoient jamais perſécuté les Poëtes avant qu'il y eût des Philoſophes. Ils regardoient au contraire les premiers comme le plus ferme appui des Etats. Les Poëtes étoient également en poſſeſſion de plaire aux Peuples, parce qu'ils leur rendoient le joug de leurs devoirs plus doux, parce que leur langage eſt fait pour le cœur, parce qu'ils animent

& qu'ils embelliſſent la raiſon & la ſageſſe du feu de l'enthouſiaſme, & de tous les charmes de l'imagination.

Les Poëtes n'auroient-ils pas dû regarder comme leurs ennemis naturels, des Novateurs inſinuans, qui vouloient parler une langue différente de la leur, & dont le premier but étoit d'anéantir l'empire de l'imagination, pour offrir, diſoient-ils, la raiſon & la ſageſſe ſous une forme plus vraie? N'auroient-ils pas dû les déſavouer, dès que ſous le nom de rapſodes, ils ſe donnèrent d'abord pour leurs interprêtes: ne devoient-ils pas ſe ſéparer pour jamais d'eux quand ils prirent les titres ambitieux de Sophiſtes & de Philoſophes, qu'ils commencèrent à décrier la Poëſie, & qu'ils finirent par chaſſer les Poëtes de leur vaine République, ſous prétexte qu'ils excitoient les paſſions?

Revenons maintenant à Sulpicia, qui me paroît avoir fait plutôt une déclamation indécente contre ſon Souverain, qu'une véritable Satyre. Le nom de Satyre eſt devenu

odieux. On a même jugé à propos de confondre ſous le nom d'Auteurs Satyriques, les Archiloques, les Gacons, & tous les faiſeurs de libelles, avec Horace, Juvénal & Boileau, & cependant quelle différence? C'eſt la rage & l'envie qui inſpire les uns, c'eſt la haîne du vice & des mauvais Vers qui échauffe la bile des autres. Une ame droite & forte eſt révoltée de tout ce qui eſt contre l'ordre; on diroit que les outrages faits à la vertu & au bon ſens lui ſoient perſonnels, tant elle en eſt douloureuſement affectée. Le vice & le mauvais goût qui tient à la dépravation des mœurs quand il eſt général, ſont pour elle des choſes contre nature. Delà ſon déchaînement contre les crimes & les ridicules de ſon ſiècle, ou par indignation, ou dans le deſſein d'en arrêter les progrès. Le ton de la vérité, un ſens droit & profond, une probité ferme & courageuſe reſpirent dans les écrits d'un bon Satyrique; c'eſt-là ce qui appelle & qui attache à la lecture de ſes Ouvrages; c'eſt ce

qui fait qu'on les relit toujours, quand les victimes immolées à la risée publique ont cessé de piquer notre maligne curiosité. Si l'honnête-homme que Molière a si bien peint sous le nom de Misantrope eut écrit, il eut fait la Satyre du genre humain.

SATYRE

A CALLIOPE.

A l'occaſion d'un Édit de Domitien contre les Gens de Lettres chaſſés de Rome.

TOI que l'œil ſuit à peine en tes élans ſublimes
Quand tu peins les vertus & tonnes ſur les crimes,
Quand tes accens chéris des Héros & des Dieux,
Font retentir la terre, & montent juſqu'aux cieux;
Vois tes Enfans proſcrits de Rome & de l'Empire,
Muſe, & viens partager la douleur qui m'inſpire;
Apprends à l'Univers en ce commun danger,
Dans quelle nuit barbare on veut le replonger.

Je me ſuis permis de traduire très-librement cette Satyre. Ceux qui connoîtront l'original n'en ſeront point étonnés

Il a paru en 1732. une traduction en Vers de cette Satyre dans un Recueil de Poëſies préſentées à l'Académie Françoiſe. Cette traduction avoit été envoyée pour tribut par l'Académie de Soiſſons. Elle eſt plus littérale que la mienne. Il s'y trouve un paſſage que je n'ai pas traduit. Le voici.

A la gloire autrefois le Romain plus ſenſible,
Eloquent dans la paix, dans la guerre invincible,
Paſſoit du champ d'honneur dans le ſacré vallon,
Fier d'unir les lauriers de Mars & d'Apollon.
Le charme des écrits de Sophocle & d'Homère
Entraînoit aux combats la jeuneſſe guerrière,
Et l'eſprit cultivé, plus ferme en ſon devoir,
S'alloit fortifier aux ſources du ſavoir.
C'eſt-là que ſe formant une ame peu commune,
On apprenoit à vaincre, à dompter la fortune,
A mépriſer la mort, à mieux ſentir enfin
L'honneur de vivre en homme, & d'être né Romain.

Je renonce à ces Vers de meſure inégale,
Ou d'un ſtyle léger, avec grace on étale
Le doux chant des oiſeaux, le ſouffle des zéphirs,
Et mille objets divers qui forment nos plaiſirs.
Jalouſe des talens du beau Sèxe d'Athênes,
Je les ai fait paſſer chez les Dames Romaines.
Ma douleur aujourd'hui m'inſpire d'autres loix,
Daigne donc m'écouter & réponds à ma voix.

Il y a dans l'original

Prima que Romanas docuì contendere Graïs.

Ce Vers ſert à prouver que les Dames Romaines ne commencèrent à cultiver les Lettres, que dans le tems de leur décadence.

On la tarit pour nous, cette ſource ſacrée,
Qui verſe ſes tréſors dans notre ame épurée ;
On éteint le flambeau qui brilloit à nos yeux,
On nous arrache un bien qui nous égale aux Dieux.

Muſe, eh ! que prétend donc le Maître du Tonnerre,
Irons-nous, vils troupeaux diſperſés ſur la terre,
A l'abri des tirans, des tigres & des ours,
Nous chercher un aſyle au fond des antres ſourds ;
Faut-il errer encore & ſans loix, & ſans guide,
Réduits au ſeul inſtinct de l'animal ſtupide.

De quel crime, grand Dieu, prétends-tu te venger,
Le Tibre à tes regards eſt-il donc étranger,
Et veux-tu tranſporter dans un autre hémiſphère,
Les arts dont ta bonté fit préſent à la terre.

Quand aux bords Africains, nos braves Légions,
Marchoient le fer en main, ſous les deux Scipions,
Vit-on l'Aigle Romaine au milieu du carnage,
S'effrayer à l'aſpect des remparts de Carthage ?
Rome doit ſa grandeur à ce double ſoutien,
Les exploits du Guerrier, les arts du Citoyen ;
C'eſt par-là qu'elle ſçut en prodiges féconde,
Enchanter les eſprits, & conquérir le monde ;

De ſes exploits la terre à peine eut retenti,
A peine elle eut porté ſon joug appéſanti,
Que Rome par la paix & le luxe énervée,
Du poiſon des plaiſirs trop longtems abreuvée,

Perdit dans l'indolence & dans la volupté,
Ses vertus & ſa gloire, avec ſa liberté.
Ce n'eſt qu'au ſein poudreux de l'arêne ſanglante,
Que l'Athléte entretient ſa vigueur agiſſante,
Dans un honteux repos, s'il végéte abattu,
Son bras languit ſans force, & ſon cœur ſans vertu.

Doux charme des talens, on a donc pu vous craindre!
Un deſpote inſenſé n'aura plus à ſe plaindre.
Tiran ſtupide & vain qui ne ſais qu'opprimer,
Que du nom d'Empereur on a peine à nommer,
Chez qui tous les excès & leur honteuſe ivreſſe,
Dans un corps jeune encore ont hâté la vieilleſſe,
Lâche Domitien, les enfans des neuf Sœurs
Etoient un digne objet de tes juſtes fureurs;
Tu craignois, je le vois, que leur plume immortelle
Ne traçât de ton cœur une image fidèle.
« Ecartons, diſois-tu, ce dangereux flambeau
» Dont l'éclat m'importune & ſurvit au tombeau;
» Poëte, Hiſtorien, Orateur, il n'importe,
» Quiconque dans ces murs oſe penſer, qu'il ſorte.

A ce barbare arrêt, cent bourreaux ſous tes yeux,
De tes proſcriptions miniſtres furieux,
Sur les cignes du Tibre acharnés avec joie,
Sont autant de vautours qui fondent ſur leur proie.

Virgile chez les morts, près d'Horace en frémit,
Cicéron s'en indigne, & Tibule en gémit.

Ombres de nos héros, dont nous chantions la gloire,
Vous fixiez parmi vous les filles de mémoire;
Apollon outragé s'envole avec horreur;
Sur ſon trépied ſacré la Sybille en fureur,
Les cheveux hériſſés, d'une voix foudroyante,
Annonce à Rome en deuil ſa grandeur expirante,
Et l'on croit dans ces murs, qu'ils ont pris autrefois,
Déjà voir accourir d'innombrables Gaulois.

L'Empire eſt à ſa fin, Caton l'avoit prédite:
Voulant trop s'élever, Rome ſe précipite:
Ce coloſſe effrayant ſur ſa baſe ébranlé,
En foulant l'univers, panche & tombe accablé.

Romains, les grands périls forment les grandes ames.
L'oreille s'ouvre aux cris de la Patrie en flammes.
Des ſoldats d'Annibal que les bras triomphans
Sur le ſein de leur mère égorgent vos enfans,
Votre cœur ſe ranime, & vos vertus renaiſſent;
Un Scipion s'élève, & cent Héros paroiſſent.
Peuples, ſous un Tiran ſi longtems abattus,
Ne reprendrez-vous point vos antiques vertus.

Je t'entends Calliope, & c'eſt toi qui m'inſpire.
« Garde-toi de briſer les cordes de ta lyre,
» Que les vers ſoient, dis-tu, ton éternel amour.
» Avant d'abandonner cet aimable ſéjour
» Vois ces lauriers ſacrés, ces antiques bocages
» Dont le ſage Numa couronna ces rivages.

» Tes yeux les reverront, ces boſquets enchantés,
» Par la Nymphe Egérie autrefois habités.
» Le Tiran dans la tombe eſt tout prêt à deſcendre;
» Tu reviendras un jour fouler aux pieds ſa cendre,
» Et ſes vaſtes palais, ces hardis monumens,
» Tomberont engloutis dans l'abîme des tems.
» Tout-puiſſant ſur la terre, il a pu nous proſcrire,
» Mais nos chants immortels ſurvivront à l'Empire ».

DAMES
FRANÇOISES.

VIE

DE LA REINE DE NAVARRE.

CETTE Reine, Sœur de François premier, (*Reſtaurateur des Beaux-Arts en France*) ne contribua pas moins que lui au progrès rapide que les Lettres firent ſous ce règne célèbre. Marguerite eſt la première Françoiſe (1) qui ſe ſoit diſtinguée dans cette car-

(1) Les Provençaux ont cultivé la Poëſie avant toutes les autres Provinces de la France, avant les Eſpagnols & même les Italiens. On parlera des Dames

rière. Elle naquit à Angoulême le 11 d'Avril 1492, & fut élevée à la Cour de Louis XII. Elle ſe maria deux fois, la première au Duc d'Alençon, & la ſeconde à Henri d'Albret, Roi de Navarre. On peut dire que ſon goût pour la Poëſie, triompha des préjugés de ſon ſiècle, qu'elle paſſa les beaux jours de ſa jeuneſſe à la Cour la plus voluptueuſe de l'Europe, ſans avoir été galante, qu'elle eut le cœur le plus tendre ſans avoir aimé ſes maris, & que ſouvent oppoſée aux principes du Gouvernement elle n'en eût pas moins une très-grande influence dans les af-

---

Provençalles, & de leur *cours d'amour* dans les notices ſeulement.

Saint Louis & Charles V avoient beaucoup aimé les Lettres. Ce dernier ſur-tout avoit appellé à ſa Cour pluſieurs Sçavans Grecs & Italiens, & entr'autres Thomas de Piſan, qui amena ſa fille Chriſtine âgée de cinq ans. Chriſtine jouit d'une très-grande réputation dans ſon ſiècle. Elle écrivit beaucoup en Proſe, & fit auſſi quelques Vers dont on pourra juger dans ſon article. Voyez *Femmes Poëtes.*

faires

faires qu'elle conduiſoit avec habileté ; car, comme dit Brantôme, « ſon diſcours étoit » tel que les Ambaſſadeurs qui parloient à » elle, en étoient étrangement ravis, & en » faiſoient de merveilleux rapports à ceux de » leur Nation. Ils l'alloient toujours trouver » après avoir fait leur principale ambaſſade, » & bien ſouvent, lorſque le Roi avoit de » grandes affaires, il les remettoit à elle qui » ſavoit fort bien entretenir & contenter de » beaux diſcours les Ambaſſadeurs ; auſſi étoit-» elle fort habile à tirer les vers du nez d'eux, » dont le Roi diſoit ſouvent qu'elle lui aſſiſ-» toit très-bien, & le déchargeoit de beau-» coup »

Les guerres de Religion qui éclatèrent ſous ce règne auroient déſuni le Frère & la Sœur, s'ils avoient eu moins d'eſtime & d'amitié l'un pour l'autre. Le Connétable de Montmorenci eut la hardieſſe de dire à François Premier, que s'il vouloit exterminer les Hérétiques, il devoit commencer par ſa Sœur. « Ne parlons pas de celle-là, répondit

» le Roi, elle m'aime trop & ne croira ja-
» mais que ce que je croirai ».

Il eſt vrai que cette Princeſſe, touchée des malheurs qui menaçoient la France, faiſoit ſon poſſible pour réunir les deux partis ; on dit même qu'elle propoſa au Roi un moyen de conciliation. Quelques Luthériens, moins outrés dans leurs principes, avoient imaginé une meſſe réformée que l'on appelloit *la Meſſe à ſept points*. Ce Prince ébranlé par l'éloquence de Marguerite, fit rendre la liberté à pluſieurs Luthériens, aſſiſta au ſermon de trois de leurs Prédicateurs les plus célèbres, & ſans de nouveaux troubles qui s'élevèrent alors, on ne ſait quel parti auroit pu prendre ce Monarque.

Marguerite étoit ſi ſenſible au ſort des malheureux, qu'elle employoit preſque tous ſes revenus à ſecourir ceux que le Chancelier Duprat, ſous le voile de la Religion, perſécutoit avec acharnement. « Souvent elle en
» parloit au Roi, dit un Auteur Contempo-
» rain, & à petits coups elle tâchoit d'enfon-

» cer dans ſon ame quelque pitié des Luthé-
» riens ».

Pluſieurs Prédicateurs osèrent prêcher contre elle ouvertement. On eût même l'indécence de faire jouer, au Collège de Navarre, une farce dans laquelle on la transformoit en Furie.

Un Gardien des Cordeliers d'Iſſoudun la dénonçant comme hérétique, demanda qu'elle fût enveloppée dans un ſac & jettée dans la riviére. On ne ſévit contre ce Religieux qu'après avoir employé vainement auprès de lui tous les moyens pour l'engager à ſe taire. Croiroit-on qu'un Domeſtique du Magiſtrat qui avoit arrêté le coupable fut ſuborné, qu'on lui fit dépoſer que ſon Maître n'obſervoit point les jours de jeûnes, que ſur cette accuſation, le Juge fut obligé de ſe ſauver, par le conſeil même de la Reine, & que tous ſes biens furent confiſqués? A quelque tems delà, ce Magiſtrat chargé par le Roi d'une commiſſion particulière, fut aſſaſſiné publiquemen:

dans ſa maiſon, ſans que François Premier oſât venger ſa mort.

Quand on réfléchit au tendre attachement que Marguerite portoit à ſon frère, à l'éducation qu'elle avoit reçue, aux préjugés cruels qui ſembloient alors enracinés dans le cœur des Catholiques, à cette fureur générale d'exterminer par la flamme & le fer, tout malheureux ſoupçonné d'héréſie : la protection que cette Reine accordoit aux Perſonnes perſécutées, l'aſyle qu'elle leur ouvroit dans ſon Royaume, & l'argent qu'elle répandoit avec profuſion pour ſubvenir aux beſoins des exilés, dans le tems même qu'elle donnoit des preuves de Catholiciſme les moins équivoques, ſont une des choſes les plus étonnantes de ſa vie. Il lui fallut ſans doute une force de génie ſupérieure à ſon ſiècle, & ce dut être par la grandeur & la bonté de ſon ame qu'elle s'éleva d'elle-même à ce haut dégré de raiſon & d'équité.

Son amour pour ſon frère, ſon courage & ſon eſprit éclatèrent ſur-tout dans le voyage

qu'elle entreprit en Eſpagne, pour tirer François Premier de ſa captivité. Elle parla à Charles-Quint avec tant de force & d'adreſſe, qu'il changea tout-à-coup de conduite à l'égard de ſon priſonnier. « Or, ſi cette Reine, dit Brantôme, parla bien à l'Empereur, elle dit encore pis à ſon Conſeil, & fit tant enfin que » ſes raiſons furent trouvées bonnes & pertinentes ».

La mort de François Premier fut pour elle le coup le plus ſenſible. Les expreſſions dont elle ſe ſervit pendant la dernière maladie de ce Prince, ſont une image fidelle de ſa douleur. « Quiconque viendra, diſoit-elle, à ma » porte, m'annoncer la guériſon du Roi mon » Frère, tel Courier, fut-il las, harraſſé, fangeux & mal-propre, je l'irai baiſer & acco» ler comme le plus propre Prince & Gen» tilhomme de France. S'il avoit faute de lit » pour ſe délaſſer, je lui donnerois le mien, » & coucherois plutôt ſur la dure ».

Brantôme ajoute : « qu'ayant ſçu la mort » du Roi, elle en fit des lamentations ſi gran-

» des, qu'oncques puis ne s'en put remettre ».

Elle paſſa les dernières années de ſa vie dans le recueillement & l'étude, & donna, juſqu'à ſa mort, des preuves de ſon tendre amour pour les Lettres, de ſa douce bienfaiſance, & de la piété la plus ſincère.

Ses Ouvrages furent recueillis de ſon vivant, par Jean de la Haye, ſon Valet de Chambre, & publiés en 1547, deux ans avant ſa mort, ſous le titre de *Marguerite de la Marguerite des Princeſſes, très-illuſtre Reine de Navarre.*

Ses Contes qui ſont un modèle de naïveté, ont été ſouvent réimprimés. « Elle les » compoſoit, dit Brantôme, dans ſa litière » en allant par le Pays; je l'ai oüi dire à ma » grand'mère qui alloit toujours avec elle » comme ſa Dame d'honneur, & lui tenoit » l'écritoire ».

On ſent qu'elle a ſuivi la pente de ſon génie dans ſes Contes. Si elle en eût fait autant dans ſes Vers, ſi elle avoit pu ſentir le défaut de goût de ſon ſiècle, ſes Poëſies auroient

passé à la postérité. Elle y personnifie tous les êtres moraux, & enveloppe tout ce qu'elle dit d'allusions fines, dont les traits s'émoussent, & dont le sel s'évapore avec le ton & les nuances légères des ridicules qui y ont donné lieu.

Il est nécessaire de prévenir que j'ai retranché beaucoup de Vers de cette Piéce, & changé des expressions, quelquefois même des tours de phrase qui ne sont pas à la portée du plus grand nombre de lecteurs. Je me suis permis la même chose dans les Poësies de Louise Labé, dans *la Belle Rosémonde*, &c. Pour faire goûter encore notre ancienne Poësie, dont la naïveté nous est trop peu connue, il me semble qu'il faut en rendre la lecture aussi agréable qu'elle puisse l'être.

POESIES

DE LA REINE DE NAVARRE.

LES SATYRES ET LES NYMPHES DE DIANE.

CONTE.

PREMIERE PARTIE.

Les Satyres veulent enlever des Nymphes de Diane. Un des plus vieux donne un conſeil qu'ils ſe propoſent de ſuivre. Arrivée de Diane & de ſes Nymphes dans un bocage où elles ſe livrent au ſommeil.

UN jour très-clair que le Soleil luiſoit,
Et moins ardent un chacun induiſoit,
Chercher au loin les campagnes fleuries,
Sombres forêts & riantes prairies.
Faunes des bois, Satyres, demi-Dieux,
Surent très-bien choiſir de ſi beaux lieux.
Souvent le vin qui brûle leurs entrailles,
Entrepreneurs les fit de grand'batailles,
Non, contre Mars, pas n'ont la hardieſſe;
Mais oui très-bien contre la grand'Déeſſe

Diane chaſte, & contre ſes Pucelles.
Parquoi l'un dit » être ſéparés d'elles
» En lieu ſi beau, en tems ſi gracieux,
» Plein de plaiſirs & biens délicieux,
» A moi me ſemble un horrible tourment ".

A ce mot là, chacun incontinent
Cria: » Il faut, ſans plus de tems attendre
» Ou par amour, ou bien par force en prendre.
Mais, un vieillard, tout gris, bien entendu,
Les a fait taire & leur a répondu:
» Enfans, amis, penſez à cette affaire,
» Et ſongez bien que n'eſt choſe légère
» De force uſer ſur celle qui commande;
» Car vous ſçavez que Diane la grande,
» En cas pareil, a ſouvent fait ſentir
» Que c'eſt trop tard que vient le repentir.
» Quittez les bois auxquels elles ſe tiennent,
» Prés & ruiſſeaux où elles vont & viennent,
» Sans plus les voir, ni plus les pourchaſſer,
» Et les laiſſez ſans rien craindre chaſſer.
» De vos côtés prenez vos paſſe-tems
» A mille jeux, ainſi que gens contens;
» Et ſi de loin vous viennent regarder
» Reculez-vous, laiſſez-les hazarder
» De s'appocher, par un deſir d'ouir
» Qui vous pourra d'elles faire jouir ".

Plutôt ne fut ce conſeil recité,
Que chacun dit: » Il a dit vérité ".
Puis s'en allant, ils rempliſſoient les bois
De leurs chanſons & très-plaiſantes voix,
Qui s'entendoient juſques de-là la prée,
Où la Déeſſe étoit ſur la ſoirée.

Belle Diane aux pieds des vers ſapins,
Sous cabinets de fleuris aubépins,
Pour repoſer alors vous êtiez miſe,
Et au milieu de vos Vierges aſſiſe. . . . . .
» C'eſt le travail, c'eſt le ſeul exercice,
» Qui eſt la mort de tous péchés & vice. . . . .
» Nymphes, ſongez ſi bien à vous garder
» Que ſans rougir puiſſiez me regarder ».
Diſant ces mots la Déeſſe s'arrête,
Ferme les yeux, laiſſe pancher ſa tête;
Puis, en dormant, tombe ſur le côté,
Et ſon exemple eſt bientôt imité.

LES SATYRES ET LES NYMPHES DE DIANE.

SECONDE PARTIE.

Cinq Nymphes ſont réveillées par le bruit que font les Satyres. Piège dans lequel elles tombent. Les Satyres les pourſuivent.

PAR cinq beautés, ſur l'herbette étendues,
Furent les voix des Faunes entendues;
Plaiſantes voix qui rompent leur dormir,
Et font leurs cœurs ſoudainement frémir,
Tant de la peur d'être par eux ſurpriſes,
Que du plaiſir, ou comme mal appriſes.
Le ſûr aſyle où repoſoient, laiſsèrent,
Et pour ouir, peu à peu s'avancèrent,
Du fond des bois, les doux chants écoutant,
Vinrent auprès des Satyres chantant;
Et ſi près d'eux que de peur s'arrêtèrent.

Eux les voyant à les fuir ſe hâtèrent,
Diſant tout haut: » Fuyons, Diane eſt là «.
Elles rioient en entendant cela,
Croyant pour vrai qu'auprès de leur Maîtreſſe
N'euſſent oſé leur faire ennui ni preſſe.

Jà font leurs pas en ſilence mouvoir,
Pour les aller encore mieux decevoir.
» Pauvrettes, las ! bientôt ſerez déçues " !

Dedans le pré bien avant ſont iſſues,
Eux les voyoient doucement s'approcher,
Ils vont s'aſſeoir & les cordes toucher
Des inſtrumens & leur voix trompereſſe
Frappoit les airs d'une telle allegreſſe,
Que le plaiſir uſant de ſa puiſſance
Du grand danger ôta la connoiſſance.

L'une diſoit: » Eh quoi ! vous retournez ?
» Où fuyez vous ? Ils ont les dos tournés.
» Regardez-les, voyez-vous qu'ils ont crainte
» De couroucer notre Diane ſainte ?
» Ils ſont meilleurs que nous ne les penſons.
» Or écoutons leurs plaiſantes chanſons ".

Pour mieux ouir chacune s'eſt aſſiſe
Deſſus le pré, eſtimant à ſottiſe
D'avoir tant craint, & ſi long-tems eu peur,
D'un tel plaiſir qui reſſuſcite un cœur.
Mais lors les Dieux, toujours plus amorçants,
Diſent des ſons ſi vifs & ſi preſſans
Qu'une chacune, & ſe lève & ſe va
Mettre à danſer & ſauter çà & là.
En les voyant plus près d'eux approcher
Moins font ſemblant de les voir ni chercher,

Faunes trompeurs, douceurs de feintes ames!
Que ſavez bien ſéduire ſimples femmes!
Où allez-vous? Pauvres Vierges, hélas!
Voyez-vous point le piége ſous vos pas?
Hélas! où eſt Diane, votre Dame?
Où eſt la peur d'acquérir d'elle blâme?
Levez en haut cette vue abaiſſée,
Voyez le lieu où vous l'avez laiſſée
Des ennemis bien près, & d'elle loin;
Tard vous pourra ſecourir au beſoin.
Conſidérez comme à ce plaiſant jeu
Plaiſir vous a fait venir peu à peu.
Où eſt la peur des Satyres cornus?
Oſez-vous bien regarder leurs corps nuds?
Oſez-vous bien approcher leur repaire,
Ce que jadis vous n'euſſiez oſé faire?
Que penſez-vous? Irez-vous plus avant?
Avez-vous mis ainſi l'honneur au vent?

Déjà les Dieux avoient jetté par terre
Leurs inſtrumens, pour commencer la guerre.
Elles ſautant, n'ouirent plus nuls ſons,
Mais aux Cornus virent changer façons,
Car leur douceur en fureur eſt tournée.

Oh! la cruelle & piteuſe journée!
Pour évader leurs mains penſent les fuir.
Eux en courant penſent d'elles jouir.

Crainte & amour, font chacune leur courſe.
Hélas ! venez, Diane, à leur reſſource.
Vous êtes loin : leurs ennemis ſont près :
Dépêchez-vous : venez-y tout exprès :
Toutes vont bien pour le commencement,
Mais la force eſt de courir longuement.

Ainſi s'en vont courantes & criantes,
Celles qui ſont de Diane priantes,
Droit au torrent grand & inévitable,
Où finiſſoit ce pré tant délectable.

LES SATYRES ET LES NYMPHES DE DIANE.

TROISIÈME ET DERNIERE PARTIE.

Danger des Nymphes arrêtées par les Satyres. Diane a pitié de ſes Nymphes, & les métamorphoſe en Saules.

VENANT au bord guères ne ſéjournèrent :
Que bras & yeux vers le Soleil tournèrent,
Et puis diſoient à Diane en pleurant,
(Ainſi que font femmes qui vont mourant)
» Ce que de toi voulons, avant mourir,
» Las ! ce n'eſt pas de nos jours ſecourir.
» Par ton honneur, veuille ſauver le noutre,
» Et empêcher ces méchans paſſer outre.
» Les voici près.... leurs haleines ſentons,
» Quaſi leurs mains nous tiennent nos jupons.
» Leurs bouts de pieds touchent à nos talons.
» Ils vont cent fois plus fort que nous n'allons.
» C'eſt fait de nous. Las ! Diane, venez ;
» Et en vos mains nos chaſtes corps prenez ".

Tel fut leur cri, & ſi forte leur plainte
Qu'arrive au cœur de Diane la ſainte,

Qui ſans pitié diſoit : » Mes mains pucelles
» Devroient tirer de mes Héches contre elles,
» Ou les laiſſer, qu'aillent mourir dans l'eau ;
» Mais non . . . le corps de chacune eſt ſi beau
» Laideur, vieilleſſe, & la mort qui eſt pire,
» Sont-ils un frein qui retienne un Satyre ?
» Mieux vaut la Nymphe en ſaule transformer
» Sans porter fruit qui ſoit doux ni amer.
» Veux que leurs fronts penchant vers les rivières,
» Semblent pleurer leurs façons trop légères ».

Sitôt eut dit la divine puiſſance
Les derniers mots de ſa juſte ſentence,
Que trouvé ont les cinq Nymphes le bord
Du grand torrent où les attend la mort :
Ayant les bras levés pour s'y jetter,
Et deſirant Satyres éviter.

Eux ſous leurs mains, penſoient déjà tenir
Le plus grand bien qui leur peut advenir.
Enfin, ces Dieux ont ſçu les embraſſer ;
De les ſerrer ne peuvent ſe laſſer.
Ils ſont tranſis & quaſi morts de joie.
Il ne leur chault qu'on les entende ou voie.
Or, ont-ils bien la fin de leur deſir.
La voix leur perd par exceſſif plaiſir.
Lors cette peau ſi douce en ſa fraîcheur,
Paroît durcie & griſe en ſa couleur.

Voilà

Voilà les pieds des Nymphes arrêtés :
Voilà leurs bras en rameaux écartés :
Eux de ſerrer & redoubler leurs forces ;
Mais dans leurs bras ne tiennent rien qu'écorces,
Dont vers le haut, pour le cœur appaiſer,
Cherchent leur face, & les cuident baiſer
Ce fut le pis ; car pour la bouche douce,
Et les yeux verds, ils ne trouvent que mouſſe,
Dont il ſaillit une voix foible & lente,
(Telle que peu de perſonne dolente.)
Diſant : " Méchans, importuns amoureux !
» Or demeurez à jamais malheureux.
» De nos Vainqueurs à la fin triomphantes,
» Nous en allons à Diane contentes,
» Et criant haut, lui dirent : » Grand merci ! "
La voix ceſſa ; eux demeurant tranſis
Et demi morts ont changé leurs ébats
En pleurs & cris, regardant haut & bas
S'il ſe peut rien en elle voir d'humain,
N'ont trouvé corps, cuiſſes, ne pieds ne mains.

Amants, cherchez l'amour ſage & honnête
Et vous ferez honorable conquête,
Ou autrement toujours vous adviendra
Comme il a fait à ces Satyres-là.

CANTIQUES

OU CHANSONS SPIRITUELLES.

La Reine de Navarre a fait un petit nombre de Cantiques. Quelques-uns sont dans le goût de ceux de Madame Guyon. Je n'en citerai que ce couplet.

COUPLET A JÉSUS-CHRIST.

Si de votre bouche puis
Être baisée,
Je ferai de tous ennuis
Bien appaisée.
Baisez-moi, accolez-moi,
Mon cher époux :
Unissez-moi par la foi
Du tout à vous.

Dans tous les tems il y eût des ames tendres pour lesquelles la mysticité étoit vraiment un besoin & une sorte de dédommagement.

LES PERFECTIONS DU CHRÉTIEN.

CANTIQUE.

POUR être un digne & bon Chrétien
Il faut à CHRIST eſt ſemblable ;
Il faut renoncer à tout bien,
A tout honneur qui eſt damnable,
A la Dame belle & jolie,
A plaiſir qui la chair émeut :
Laiſſer biens, honneurs & amie,
Ne fait pas ce tour-là qui veut.

Ses biens aux pauvres faut donner,
D'un cœur joyeux & volontaire ;
Faut les injures pardonner
Et à ſes ennemis bien faire ;
S'éjouir en mélancolie
Et tourment dont la chair s'émeut,
Aimer la mort comme la vie
Ne fait pas ce tour-là qui veut.

MARGUERITE DE VALOIS, REINE DE NAVARRE.

A Victoire Colonne, Marquise de Pescaire.

SONNET.

Depuis long-tems je desire faire connoître à l'Univers les graces que le ciel vous a faites, & qui ne viennent que de lui. Je veux chanter les lauriers dont le Parnasse vous couronne; mais lorsqu'en cotoyant les rives fleuries du Pô, je pense arriver au Mont Sacré, le sort de Phaéton, dont la témérité causa la chûte, m'épouvante; cependant, si vous protégez cet essai, je n'ai point de revers à craindre. En me voyant chacun criera *Victoire!* & tous feront retentir les montagnes les plus élevées & les vallées profondes des chants de *Victoire.*

MARGHERITA VALESIA, REINA DI NAVARE.

Alla Marchese di Pescaria Victoria Colonna.

SONETTO.

Già desiai di far al mondo conte
Le grazie, che dal cielo, e non altronde
Piovvero in voi, e d'onorata fronde
Hor mi spaventa il caso di Phetonte,
Nel bel Parnasso angervi la fronte.
Che pur troppo poggiar cadde nell' onde.
Mentre del pò laugo le verdi sponde
Vò pensando salere al sacro monte.
Mà col vostra favor la vostra gloria
Poggerà per le mie vergate carte;
Jo salirò per non signato calle.
E per me griderà ciascun Vittoria,
Responderà Vittoria in ogni parte
Ogni alto monte, ed ogni profonda valle.

SONNET.

DIEU puissant, Maitre éternel des Cieux, toi qui nous as tous crées, qui désires & veux que nous retournions à toi : toi, qui, pour nous sauver, voulus expier la faute d'Adam, daignes guider mes pas chancellans & incertains ! je ne puis, de moi-même former qu'un désir ardent, mais inutile. Toi qui peux tout, ordonnes. Je t'appelle, je t'implore, afin que l'ennemi qui me poursuit cesse de me tourmenter. C'est envain que je me fatigue si tu n'exauces mes vœux. Je sais, je connois mon impuissance. Si j'ai recours à la fuite, & que tu ne me soutiennes, j'échouerai contre les écueils qui environnent le port désiré. Ton sang répandu pour moi, est mon unique espérance ; les armes victorieuses de la foi me rassurent ; je te conjure avec ardeur de m'appeller à toi.

SONETTO.

PADRE eterno del ciel, che brami, & vuoi
Ch'a te tutti torniam, d'onde noi ſiamo
Partiti anchor; & del fallir d'Adamo
Portaſti pena, per far ſalvi noi
Guidami a te, che ciò far ſolo puoi,
Che da me non vagl'io, ſe ben ciò bramo;
Mercè ſol grido, e te in mio ſcampo chiamo,
Perche il nimico rio più non m'annoi.
Van' è il mio faticar, faccia, che voglio;
Sò, m'inutil io ſon, per mai ſalvarmi,
Che cercando fuggir, romperò in ſcoglio.
Sol nes tuo ſangue ſpero, e ſol con l'armi
Della fè m'aſſecuro, e con cordoglio
Ti prego, che ti piaccia a te tirarmi.

DRAMES

DE LA REINE DE NAVARRE.

Sous le nom de Drame, on comprend ordinairement les myſtères, les moralités, les ſoties, ou ſotiſes, & généralement toutes les pièces de théâtre dans leſquelles les genres ſe trouvent confondus, & qui par cela même ne ſont ni Comédies, ni Tragédies. Ce mêlange des genres, par le ſecours duquel on croit donner plus de vérité à ſes perſonnages, & le moyen ſi petit, & ſi commode pour l'homme, ſans talent, de mettre la Pantomime à la place des développemens, ont fait naître une foule d'ouvrages amphibies, auſſi oppoſés à ceux des Corneille & des Molière, que les édifices gothiques les plus ridicules, ſont loin de la belle Architecture des Grecs !

Quand on remarque avec quelle lenteur les Beaux-Arts ſont arrivés en France à leur perfection, & qu'on voit aujourd'hui la facilité avec laquelle le mauvais goût s'accrédite & s'enracine, ſi j'oſe le dire, il faut bien croire que c'eſt par les plus grands efforts que dans le ſiècle unique de

Louis XIV, nous avons triomphé de la nature, & que les descendans des Goths, des Vandales & des Francs, ne sont pas nés avec le sentiment du beau qui semble avoir été le partage des heureux Habitans de la Grèce.

Revenons à la Reine de Navarre; elle est Auteur, comme nous l'avons dit, de six pièces de théâtre.

COMÉDIE

DE LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

MARIE & Joseph arrivent à Bethléem : renvoyés de plusieurs Hôtelleries, ils sont réduits à passer la nuit dans une étable. Des Anges viennent adorer L'ENFANT-JÉSUS, & les Bergers des environs, avertis par les Anges, abandonnent tout, pour en venir faire autant.

Chantons, dansons, disent-ils, *puisqu'avons la grace.*

SOPHRON ET PHILETINE.

CHANTONS Noël de bon courage,
Car nous avons CHRIST en pur don.
Portons à son pauvre ménage,

De nos biens à grand abandon.
Chantons Noël, &c.

DOROTHÉE.

Je lui porterai mon fromage
Dans cette feiſſelle de jonc.
Chantons Noël, &c.

CHRISTILLA.

Et moi ce grand pot de laitage,
Sa mère le trouvera bon.
Chantons, &c.

PHILETINE.

Je lui don'rai ma belle cage
Où eſt mon petit oiſillon.
Chantons, &c.

ELPISON.

Ce fagot aura pour chauffage,
Il fait froid en cette ſaiſon.
Chantons, &c.

NÉPHALE.

Mon flageolet, pour ſon uſage,
L'ENFANT en aimera le ſon.
Chantons, &c.

SOPHRON.

Et moi je ferai le meſſage,
J'entends plus que vous la raiſon,
Chantons, &c.

PHILETINE.

Je le baiſerai au viſage.

CHRISTILLA.

Non. C'eſt bien aſſez au talon.
Chantons Noël de bon courage,
Car nous avons CHRIST en pur don.

Les Bergers rencontrent Sathan à leur retour qu'ils prennent pour un grand Seigneur. Ils le trouvent fort incrédule ſur tout ce qu'ils racontent de la naiſſance du MESSIE.

COMÉDIE

DE L'ADORATION DES TROIS ROIS.

PAR ordre de DIEU, *Philoſophie*, éclaire Balthazar & l'enmenne adorer le MESSIE. *Tribulation*, fait périr tous les parens & amis de Melchior, pour le mener à la Crêche: & *Inſpiration* entraîne Gaſpard, &c.

COMÉDIE

DES INNOCENS.

Il suffit de dire que le sujet y est suivi littéralement; à la fin de la pièce DIEU ordonne à ses Anges de lui amener les ames des Martyrs qui montent au ciel en chantant ses louanges.

COMÉDIE

DU DÉSERT.

On croiroit, en lisant cette pièce, que la Reine de Navarre sçut employer la baguette magique de l'Opéra. On prendroit la Comédie du Désert pour un des jolis Balets du dix-huitième siècle.

Marie, accablée de fatigue & de sommeil se couche, au pied d'un arbre. Elle s'y endort avec l'ENFANT-JÉSUS. Joseph va chercher quelque nourriture. Dieu ordonne à ses Anges de changer ce désert en un lieu de délices. Il parle; il est obéi. La scène représente le Vallon le plus riant. Les orangers, les grenadiers, & les autres arbres font encor

en fleurs; & toutes les fleurs ſont en boutons. Le chœur ſacré des Anges plane dans les airs & deſcend d'un vol majeſtueux ſur le Vallon qui s'embellit encore à leur commandement.

LE PREMIER ANGE.

Champ des Déſerts, ceſſez d'être ſtériles;
Dieu le commande, arbres ſoyez fertiles;
Donnez vos fruits de très-bonne ſaveur.

LE DEUXIÉME ANGE.

Élevez-vous dans ces plaines changeantes,
Vers orangers. Croiſſez, fleurs odorantes,
Et d'un regard recevez la faveur.

LE TIERS ANGE.

Courez, ruiſſeaux, près de la Vierge Mère,
Préſentez-lui votre onde douce & claire,
Honneur aurez quand de vous en prendra.

LE QUART ANGE.

O miel très-doux de la ſubtile mouche,
Viens toi montrer, pour ſuaver la bouche,
Que l'Eſprit Saint par ſon ſouffle épura.

On peut juger de l'étonnement de la Vierge à ſon réveil. Son Époux qui revient eſt frappé d'ad-

miration. Elle cueille des fruits qu'elle lui préſente; mais ce fruit n'eſt point défendu.

La Reine de Navarre, juſqu'à ce moment, ne nous offre dans cette pièce, que des images charmantes. Elle va bientôt revenir à ſon défaut ordinaire. Elle perſonifie la *Contemplation* qui tombe du ciel pour préſenter un livre à la Vierge-Marie. Ce livre renferme toutes les merveilles que l'Éternel opère ſur la terre. *Mémoire* & *Conſolation* viennent offrir auſſi chacune un livre, l'un pour enſeigner les merveilles du tems paſſé; l'autre pour augmenter la confiance en Dieu, &c.

Combien nos êtres moraux ſont froids auprès des riantes allégories du Paganiſme! Avec quelle grace & quelle facilité les Grecs donnoient l'ame & la vie à tout ce qu'ils touchoient! Nous aurons beau nous croire ſupérieurs aux Anciens, tous ces êtres que notre imagination s'efforce de créer ſe reſſentent toujours du malheureux genre gothique que nous tenons de nos ancêtres, & qu'ils avoient aportés du Nord.

COMÉDIE

DES DEUX FILLES ET DES DEUX MARIÉES.

UNE jeune fille vante le bonheur qu'elle a de vivre ſans avoir d'amant; ſa compagne ſe croit encore plus heureuſe d'en avoir un.

Une jeune femme ſe déſeſpère de l'infidèlité de ſon mari qu'elle aime uniquement; une autre femme ſe plaint de la jalouſie mal fondée du ſien. Voici deux tableaux préſentés à la fois: ils forment une de ces doubles ſcènes qui ſe trouvent très-ſouvent dans les anciens drames, & qui ont été introduites dans les nouveaux comme une nouveauté. Une vieille femme arrive à propos pour être conſultée par ces jeunes perſonnes. Elle eſt âgée de cent ans: elle en a paſſé vingt dans le célibat, autant dans l'état du mariage, & ſoixante depuis qu'elle eſt veuve. Elle prédit à la dédaigneuſe que l'amour ſe vengera. Elle annonce à la jeune fille que ſon amant la quittera; & ce qui prouve combien ſa morale eſt accommodante, c'eſt qu'elle invite les deux jeunes femmes à prendre chacune un amant, l'une pour ſe conſoler de l'infidélité; l'autre de la jalouſie de ſon mari.

Il eſt bon de remarquer qu'autrefois on avoit de la vénération & de la déférence pour les perſonnes âgées, & que ce conſeil eſt donné par une vieille femme, & approuvé par un vieillard qui ſurvient, & qui dit naïvement:

Trop grandement vous fourvoyez,
Si cette Dame ne croyez, &c.

On remarquera auſſi que la Reine de Navarre ne ſe fît aucun ſcrupule de laiſſer imprimer cette Comédie, avec privilège & ſous ſon nom; que ce fût deux ans avant ſa mort; & qu'alors elle étoit dévote & même reconnue pour Catholique.

J'ajouterai encore une remarque ſur le dénouement de cette pièce; quatre jeunes gens ſurviennent, & pour faire ceſſer la diſpute élevée entre le Vieillard, la Vieille & les quatre *Damoiſelles*, ils diſent:

Menons-les danſer toutes quatre.

A quoi le Vieillard répond:

Soit; nous allons bien vous combattre,
Ma Vieille & moi de bien dancer.

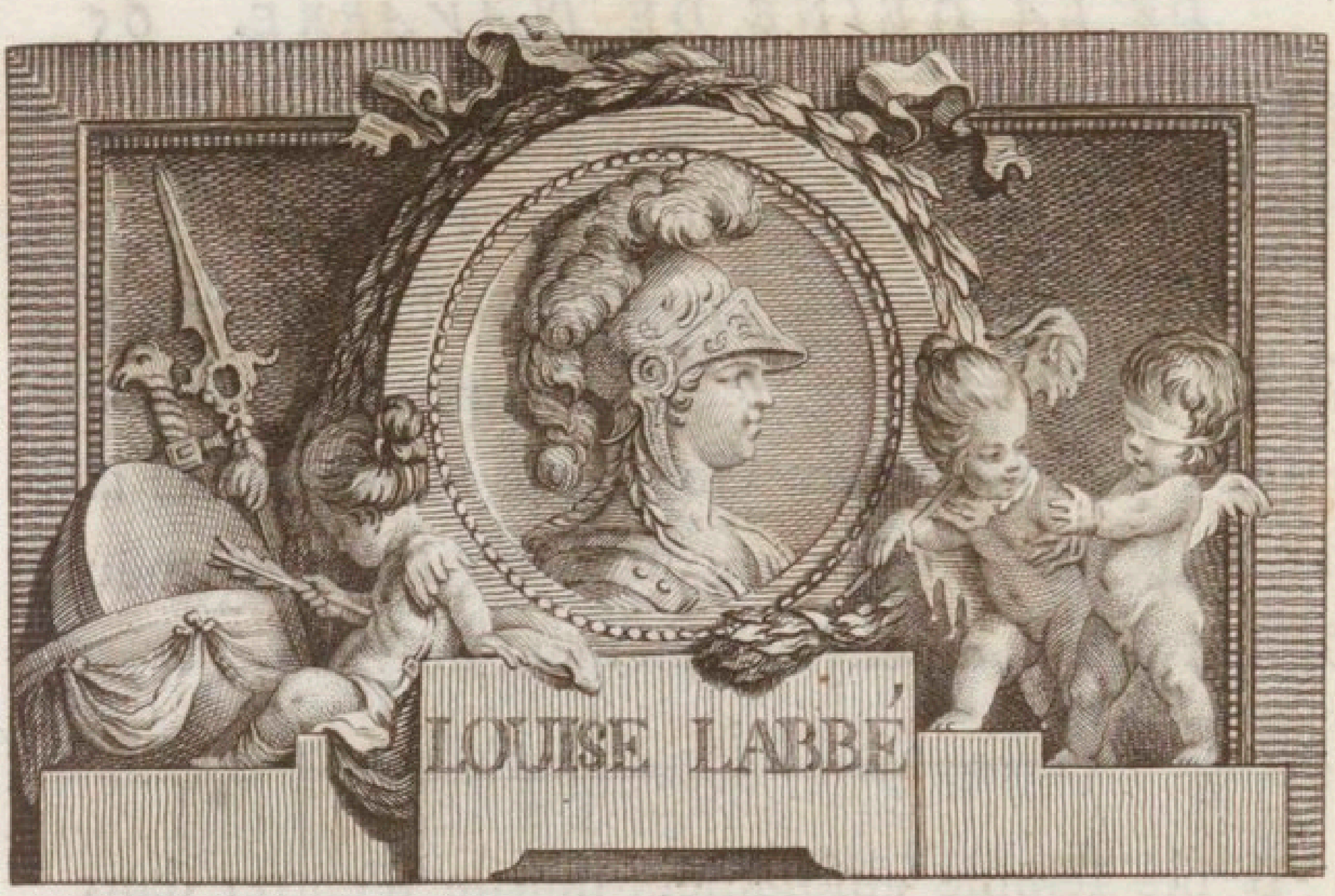
Aujourd'hui à trente ans, on ne danſe plus à Paris. Les Socrates, les Platons, les Habitans de

Sparte

Spartes & tant d'autres, danſoient à ſoixante. Le François eſt trop grave pour en faire autant.

Qu'eſt-il devenu ce Peuple autrefois ſi gai, ſi ſémillant! Vie privée, fêtes publiques, parties de plaiſir, tout nous offre l'image de l'oiſiveté, de la ſatiété & de l'ennui; on diroit qu'il s'eſt répandu ſur la Nation, un engourdiſſement univerſel.

Il me ſemble abſolument inutile d'entrer dans aucun détail ſur la derniere pièce intitulée: *Farce de Trop, Prou, Peu & Moins.* Ce ſont les quatre Perſonnages de la pièce, ou, ſi l'on veut, les Repréſentans des différens Ordres de l'État. Cette Farce a tout l'air d'être une Satyre allégorique.



VIE DE LOUISE LABE.

DANS le ſiècle brillant de François Premier, aucune Ville du Royaume, après la Capitale, ne cultiva les Beaux-Arts & les Sciences avec autant d'empreſſement & de ſuccès que la Ville de Lyon. Elle ſe reſſouvenoit encore d'avoir été du tems des Empereurs Romains, la rivale de Marſeille & même de Rome, & le berceau de l'Eloquence & de la Poëſie dans les Gaules. Outre la foule des Savans, des beaux Eſprits & des Artiſtes à qui elle donna le jour,

elle vit éclore à la fois, dans ſon ſein, trois phénomènes littéraires, qui balancèrent la réputation de la Reine de Navarre, Louiſe Labé, Clémence de Bourges, & Pernette du Guillet. Toutes trois poſſédèrent les Langues ſavantes, cultivèrent la Poëſie & la Muſique avec ſuccès, & moururent à la fleur de leur âge.

Louiſe Labé, ſur-tout, ſçut ſi bien parler le langage paſſionné de l'Amour, qu'elle eſt peut-être le ſeul de nos Poëtes que nous puiſſions oppoſer à Sapho. On lui doit auſſi la ſeule Comédie de ſon ſiècle, dans le genre charmant de l'Auteur de l'Oracle & des Grâces, & l'on eſt convenu depuis longtems que l'antiquité même n'a point de fictions plus ingénieuſes & plus morales que celle qui ſert de baſe à cette jolie piéce.

Si l'on ſe donne la peine de comparer ces légères productions de la jeuneſſe de Louiſe Labé, avec les Ouvrages les plus vantés des Règnes de François I^er^, & de François II. On ſera plus à portée de juger de ſa ſupério-

rité ſur les Poëtes de ſon tems ; on ſera ſans doute frappé de la juſteſſe de ſon eſprit, de la délicateſſe & de la ſûreté de ſon goût, de la pureté & de l'élégance de ſon ſtyle. On aura de la peine à concevoir comment la grande réputation qu'elle s'étoit acquiſe s'eſt évanouie ſi promptement, comment elle a été ſi indignement traitée par tant d'Auteurs contemporains, dont pluſieurs même étoient ſes compatriotes, & comment dans tous les Recueils de Proſe & de Vers faits depuis deux ou trois ſiécles, on n'a pas encore ſongé à lui rendre la juſtice qu'elle mérite.

Si la fortune la fît naître dans un rang obſcur, la nature lui donna tout ce qui pouvoit l'en dédommager. On croit que ſa famille étoit de Lyon. Louiſe y nâquit en 1526, le nom de *Labé* qu'elle porta même après ſon mariage, n'étoit qu'un ſobriquet de ſon père qui ſe nommoit Charly. Il paroît que les heureuſes diſpoſitions qu'on découvrit en elle, ſurtout pour la Muſique, excitèrent ſes parens à lui donner une éducation diſtinguée.

Cette éducation ne fut pas moins extraordinaire que ſes talens. A peine ſortie de l'enfance, douée de la voix la plus ſéduiſante, elle excelloit dans la Muſique & dans ces ſortes d'ouvrages (1) qui firent autrefois la principale occupation des Femmes : elle ſavoit déjà le Grec, le Latin, l'Italien, l'Eſpagnol, &c. (2) & s'étoit perfectionnée dans

---

(1) Pour bien ſavoir avec l'aiguille peindre,
J'euſſe entrepris la renommée éteindre,
De celle-là qui, plus docte que ſage,
Avec Pallas comparoit ſon ouvrage.
Ces Vers ſont tirés de ſa troiſième Elégie.

(2) On trouve dans une Ode très-longue d'un Auteur contemporain, faite du vivant de Louiſe Labé, & intitulée *Des louanges de Dame Louiſe Labé, Lyonnoiſe.*

Bien prendra à ta jeuneſſe,
D'avoir appris à ſouffrir,
Des durs harnois la rudeſſe,
Et à maint travail t'offrir....

les exercices qui conſtituent l'homme de guerre : joignez à ces avantages celui de la beauté (1). Ni trop, ni trop peu d'embon-

---

Alors pour être aſſurée,
Point en femme tu n'iras,
Ains d'une lance parée,
Chevalier tu te diras. . . .

Et t'exercant à la chaſſe,
Tu pourſuivras à la trace,
Les liévres fuyant de peur,
De chiens autour toute armée,
Vaguans deſſous la ramée,
Se guidans à la ſenteur.

(1) Dans une Ode *en faveur de D. Louiſe Labé, à ſon bon Seigneur D. M.* On lit ces Vers :

Celui qui voit ſon front ſi beau,
Voit un ciel, un vivant tableau,
De cryſtal, de glace, & de verre,
Et qui voit ſon ſourcil hautin,
Voit le petit arc ébenin,
Dont Amour ſes traits nous deſſére.

point, une taille aiſée, fine & noble, la peau d'une blancheur éblouiſſante, des lévres vermeilles, & des joues colorées, les yeux & le front grands, de belles dents,

---

Celui qui voit ſon teint vermeil,
Voit les roſes qu'à ſon réveil,
Phébus épanouit colore,
Et qui voit ſes cheveux encore;
Voit dans Pactole le tréſor,
De qui ſes ſablons il redore.

Celui qui voit ſes yeux jumeaux,
Voit au ciel deux heureux flambeaux,
Qui rendent la nuit plus ſereine,
Et celui qui peut quelquefois
Ecouter ſa divine voix,
Entend celle d'une ſireine.

Celui qui fleure en la baiſant,
Son vent ſi doux & ſi plaiſant,
Fleure l'odeur de la ſabée,
Ses dents montre-t-elle en riant,
Il voit des terres d'Orient,
Mainte perlette dérobée.

un rire amoureux, les bras & le ſein d'une forme enchantereſſe, de longs cheveux blonds, les ſourcils & les paupières noires: tel eſt le portrait de Louiſe Labé.

Celui qui contemple ſon ſein,
Large, poli, profond & plein,
De l'Amour contemple la gloire;
Qui voit ſon tétin rondelet,
Voit deux petits gaſons de lait,
Ou bien deux boulettes d'ivoire.

Celui qui voit ſa belle main,
Se peut aſſurer tout ſoudain,
D'avoir vu celle de l'aurore;
Et qui vois ſes pieds ſi petits,
S'aſſure que ceux de Thétis,
Heureux il a pu voir encore.

Quant à ce que l'acoutrement,
Cache, ce ſemble, expreſſement,
Pour mirer ſur ce beau chef-d'œuvre,
Nul que l'ami ne le voit point,
Mais, &c.

A ne conſulter que ſes Ouvrages dans leſquels ſon caractère ſe peint toujours, ſon cœur étoit tendre & bon, ſon ame étoit forte & élevée, tous ſes goûts furent des paſſions. Elle eût d'abord celles de la Muſique, de la Chaſſe & de la Guerre. Elle embraſſa le parti des armes par amour pour la gloire, parce qu'elle ſentoit au fond de ſon cœur qu'elle avoit aſſez de courage pour s'y diſtinguer. L'exemple de quelques-unes des Héroïnes du ſiècle, ſervoit à juſtifier & à redoubler ſon audace; elle n'avoit pas encore atteint ſa ſeizième année, quand elle arriva devant Perpignan, dans l'Armée du jeune Dauphin de France. Ce fut là qu'elle donna des marques de la plus grande valeur, & que le bruit de ſa gloire éclata ſous le nom de *Capitaine Loys*. C'étoit au milieu d'un camp que l'Amour l'attendoit pour la ſoumettre. Dans le grand nombre d'adorateurs que ſa beauté, ſa valeur & ſes talens faiſoient tomber à ſes pieds un jeune Guerrier dont le nom & les exploits nous ſont inconnus, eut

le bonheur d'attirer ſes regards, & de triompher de ſes rivaux (1). On diſtinguoit entre les Amans de cette jeune Héroïne un Poëte Italien, riche, mais vieux, qui, ſur la répu-

---

(1) ODE A LA LOUANGE DE LA D. &c.

O ma fille, prends bien garde,
Car déjà l'Amour te darde;
Son trait âpre & rigoureux,
Dont il t'abattra par terre,
Rendant d'un homme de guerre,
Ton tendre cœur amoureux.

Alors il prendra vengeance,
D'un bon Poëte Romain,
Auquel ſans nulle allégence,
Ton cœur eſt trop inhumain.

Souvent feras rencontrée,
Depuis la tarde veſprée,
Juſqu'au point du prochain jour,
Parmi les bois languiſſante,
Et tendrement gémiſſante,
La grand cruauté d'Amour.

tation du Capitaine Loys, étoit venu en France ſe ranger ſous ſes drapeaux, & lui offrir ſon cœur & ſa main. Il fut ſacrifié comme les autres; ce ſacrifice ne fut pas le ſeul que Louiſe fit à ſon Amant. Elle renonça même à ſa paſſion pour la Guerre, & revint

---

Lors laiſſant dague & épée,
Ton habit tu reprendras,
A plus doux jeux occupée,
Ton doux luth tu retendras.

Et lors maints nobles Poëtes,
Pleins & céleſtes eſprits,
Diront tes graces parfaites,
En leurs très-doctes écrits.

Marot, Moulin, la Fontaine,
Avec la Muſe hautaine,
De ce ſçave audacieux,
Dont la tonnante parole,
Qui dans les aſtres s'envole,
Eſt-un contre-foudre aux cieux.

à Lyon où elle ſe livra toute entière à la douce ivreſſe de l'amour.

Son bonheur fut de courte durée; Louiſe éprouva de cruelles perſécutions. Il paroît que ce ne fût point par la faute de ſon Amant, pour lequel elle conſerva toute ſa vie le ſouvenir le plus tendre; la maniere dont elle parle dans ſa (1) première Élégie, donne lieu de le croire.

Elle ne trouva d'abord d'adouciſſement à ſes peines que dans le commerce des Muſes: & l'on croit que ſa Comédie fût un de ſes

---

(1) J'ai cru devoir retrancher de cette Elégie, quelques Vers qui peuvent trouver ici leur place.

Il m'eſt avits que je ſens les allarmes,
Que premiers jeux d'amour je vois ſes armes....
O doux Amour adoucis-moi la voix,
Qui paroîtroit trop forte quelquefois,
Si récitois tant d'ennuis de douleurs,
Tant de dépits, fortunes & malheurs,
Modère un feu dont jadis mon cœur tendre,
Fût en brûlant demi, réduit en cendre;
Je ſens encore un triſte ſouvenir,
Qui me contraint la larme à l'œil venir.

premiers coups d'eſſais. Elle fit encore à-peu-près, dans le même tems, différentes piéces de Vers Grecques, Latines, Italiennes, Eſpagnoles & Françoiſes, qui n'ont point été inſérées dans le Recueil de ſes Œuvres.

Louiſe ferma long-tems l'oreille aux preſſantes ſollicitations de ceux qui s'offroient pour la conſoler de la perte de ſon Amant; mais on croit qu'enfin le triſte état de ſa fortune, lui fit donner la préférence à un homme enrichi dans le commerce, (1) & d'un âge

---

(1) Il faiſoit un Commerce conſidérable de Cordages, & Louiſe Labé fut appellée *la belle Cordiére :* ſon Mari avoit des Neveux auxquels il ſubſtitua ſes biens après que ſon épouſe en auroit joui pendant ſa vie. La maiſon qu'elle habitoit étoit une des plus belles de la Ville, ſes jardins étoient immenſes & très-ornés pour le ſiècle où elle vivoit. On y a bâti dans la ſuite une rue qui porte encore le nom de *la belle Cordiére.*

Un peu plus haut que la pleine,
Où le Roſne impétueux,
Embraſſe la Sône humaine,
De ſes grands bras tortueux,

déjà très-avancé. Ennemond Perrin, c'étoit le nom de ſon mari, fut ſenſible au bonheur de poſſéder une femme d'un mérite ſi rare; il l'aima toujours tendrement, & dans les derniers momens de ſa vie il diſpoſa de tous ſes biens en ſa faveur.

De la mignone pucelle,
Le plaiſant jardin étoit
D'une grace & façon telle,
Que tout autre il ſurpaſſoit.

Des colonnes bon polies,
Etoient autour enrichies,
De romarins, de roſiers, &c.

Il y eut une fontaine,
Dont l'eau coulant contre val,
S'élançoit hors de ſa veine,
Et reſſembloit au cryſtal.

Le ruiſſeau de cette ſource,
Apart ſoi s'éjouiſſant,
D'une foible & lente courſe,
Deçà, delà tournoyant,

La haute conſidération dont jouiſſoit Louiſe Labé par ſes talens & la régularité de ſa conduite l'avoit liée avec les perſonnes les plus diſtinguées de la ville. Les étrangers pleins d'admiration pour cette Femme célèbre s'empreſſoient de la voir & l'admiroient encore davantage après l'avoir vue. Pluſieurs d'entr'eux fixoient leur ſéjour à Lyon pour jouir des charmes de ſa ſociété. Tout ce qu'il y avoit de Savans & de Poëtes en réputation, ſe faiſoit un devoir de lui plaire & de la célébrer. Elle n'eût point la pédanterie &

Faiſoit une portraiture
Du lieu où fut renfermé
Le monſtre contre nature,
En Paſiphaé formé.

Puis ſon onde entrelaſſée
De longues erreurs laſſée,
Par un beau pré s'épandoit,
Ou malgré toute froidure,
Une plaiſante verdure,
Eternelle elle rendoit.

la petite vanité de ces Femmes médiocres qui par engouement pour quelques beaux Esprits, établissent chez elles des inquisitions littéraires où elles jugent d'après l'opinion qu'on leur donne du mérite des Écrivains du siècle & de-là vont intriguer dans le monde pour faire croire à l'infaillibilité de leurs arrêts.

Duverdier, qui parle des mœurs de Louise Labé d'une maniere fort légere, avoue que sa société faisoit les délices du grand monde, *qu'elle recevoit gracieusement en sa maison, avec entretien de devis, musique tant à la voix qu'aux instruments où elle étoit fort duitte, lecture de bons livres Latins, Italiens, Espagnols &c. dont son Cabinet étoit copieusement garni, & collation d'exquises confitures.* Il ajoute qu'elle avoit une prédilection particuliere pour les *grands Poëtes & les Savans hommes, les préférant aux grands Seigneurs & leur fesant courtoisie plutôt gratis qu'aux autres pour grand nombre d'écus, aussi leur communiquoit-elle privément les piéces les plus secrettes qu'elle eut.*

Si l'on en croit Duverdier, il ſuffiſoit d'être Poëte, & de demander à Louiſe Labé le *don de l'amoureuſe merci*, pour l'obtenir. Ce bruit populaire avoit été répandu dans la ville par des femmes du ſecond ordre, incapables de ſentir le prix des talens, & jalouſes de voir *la belle Cordiere* prendre le pas ſur elles. Il ne falloit que le témoignage d'un Auteur contemporain pour conſacrer ces bruits injurieux dans ſon hiſtoire littéraire, & pour que tous les faiſeurs de Dictionnaires, accoutumés à ſe copier les uns les autres, les tranſmiſſent aux ſiècles ſuivans.

J'ai dit qu'elle n'avoit donné aucune priſe à la médiſance juſqu'à l'époque de ſon veuvage. On conviendra que dans un ſiècle où les hommes n'avoient pas encore appris à être des maris commodes, la tendreſſe & les procédés du ſien dépoſent en ſa faveur. J'ajouterai que ſes liaiſons particulières avec les femmes & les jeunes demoiſelles d'une vertu reconnue, qui tenoient le premier rang dans la ville, ſont des garants ſuffiſans de ce que j'a-

vance. Quelle raiſon a donc pu engager Du-verdier à flétrir la mémoire d'une femme auſſi recommandable par ſes talens ? Je crois que ce fut ſa rupture avec Clémence de Bourges, précédée de quelques circonſtances qui redoubloient encore la haine de ſes ennemis & qui donnoient à l'envie des prétextes plus apparens de ſe déchaîner.

Louiſe Labé avoit repris de nouvelles chaînes. On ſent qu'elle ne pouvoit point aimer foiblement, & que tous les yeux étoient trop ouverts ſur elle pour qu'elle jouît long-tems en ſecret du bonheur d'aimer & d'être aimée. Elle fit des vers pour ſon Amant qui avoit lui-même quelque talent pour la poéſie. Son Amant les fit voir à des amis communs. Ceux-ci la déterminèrent à les rendre publics. Elle y conſentit. Ils parurent imprimés à Lyon en 1555, & dédiés à ſon amie Clémence de Bourges. Le caractère d'énergie & de tendreſſe qu'ils portent, étoit encore inconnu dans notre langue. Il frappa d'admiration ceux qui avoient le goût des anciens & de la

vérité ; mais il fut un ſujet de ſcandale pour les autres, & quoique tous les ouvrages du ſiècle, ſans en excepter ceux de la Reine de Navarre, ne fuſſent pas écrits d'un ſtyle plus décent, Louiſe Labé eut le chagrin de voir, dans le lieu même de ſa naiſſance, s'élever contre elle un cri preſque général. Quelques paſſages où les Dames Lionnaiſes prétendoient qu'elle avoit voulu leur reprocher indirectement leur ignorance & leur frivolité les irritèrent encore davantage. Ce fut peu de tems après que Clémence de Bourges rompit ouvertement avec Louiſe Labé.

Clémence, alliée aux premières Maiſons de la ville, étoit d'une naiſſance diſtinguée & jouiſſoit d'une grande réputation de vertu. Elle aimoit en ſecret un jeune Gentilhomme des environs qui, peut-être lui avoit promis de s'unir avec elle. Louiſe Labé ſouffroit depuis quelques années, des froideurs & des longues abſences de ſon Amant. Elle s'en plaignit long-tems en proſe & en vers, & finit par s'en laſſer. On prétend que pour

parvenir à l'oublier entiérement elle jetta les yeux ſur le jeune Amant de Clémence, & que celui-ci ſe permit une infidélité pour avoir une femme à la mode. Clémence indignée, briſa les nœuds d'une amitié trahie, & laiſſa éclater les tranſports de l'amour & du déſeſpoir. Il n'y eut pas une femme qui ne prît le parti de Clémence; les hommes ſe partagèrent, & je ſoupçonne que le plus grand nombre envia le ſort de l'Amant infidèle.

On peut ſe figurer quel fut le triomphe des ennemis de Louiſe Labé, & de quelles couleurs ils s'efforcèrent de la peindre. Avoit-elle été dans la confidence de ſon amie? Avoit-elle eu deſſein de lui enlever ſon amant? C'eſt ce que nous ignorons. Quoiqu'il en ſoit, le jeune homme reprit ſes premières chaînes, ſon mariage même étoit arrêté lorſqu'il partit pour une expédition militaire où il fut tué. Clémence en mourut de chagrin, & Louiſe Labé ne ſurvécut pas de beaucoup à la perte de ſa réputation & de deux perſonnes qui lui

avoient été chères. Elle mourut en 1562, dans la quarantiéme année de ſa vie, ſincérement regrettée de tous les hommes qui l'avoient connue, & l'objet de la haine de la multitude, qui eût mieux fait ſans doute de la plaindre & de lui pardonner une foibleſſe, & ſur-tout de rendre juſtice à la beauté de ſon génie.

EPITRE

EN FORME D'AVERTISSEMENT,

A Mlle Clémence de Bourges, Lyonnaise.

Le tems eſt venu, Mademoiſelle, que les ſévères loix des Hommes n'empêchent plus les Femmes de s'appliquer aux Sciences. Il me ſemble que celles qui ont la commodité, doivent employer cette honnête liberté à montrer aux Hommes le tort qu'ils nous faiſoient, en nous privant du bien & de l'honneur qui nous en pouvoit venir.

Si j'avois été plus favoriſée des cieux, j'aurois voulu ſervir d'exemple en cet endroit; mais ayant paſſé une partie de ma jeuneſſe à l'exercice de la Muſique, ce qui m'a reſté de tems, je l'ai trouvé court pour la rudeſſe de mon entendement. Je ne puis faire autre choſe que prier les vertueuſes

Dames d'élever un peu leurs eſprits par-deſſus leurs quenouilles.

S'il y a quelque choſe de recommandable, après la gloire & l'honneur, c'eſt le plaiſir que l'étude des Lettres a accoutumé de donner, laiſſant un contentement après ſoi qui nous demeure longuement; quant à moi, tant en écrivant ces jeuneſſes, qu'en les revoyant depuis, je n'y cherchois autre choſe qu'un honnête paſſe-tems & moyen de fuir toute oiſiveté, & n'avois point intention que perſonne que moi les dût voir, mais depuis que quelques-uns de mes amis ont trouvé moyen de les lire ſans que j'en ſçuſſe rien, & qu'ils m'ont fait accroire que je les devois mettre en lumiére, je ne les ai oſé éconduire, les menaçant cependant de leur faire boire la moitié de la honte qui en proviendroit; & pour ce que les femmes ne ſe montrent volontiers en public ſeules, je vous ai choiſie pour me ſervir de guide, vous dédiant ce petit Œu-

vre que ne vous envoie à autre fin, que pour vous faire venir envie d'en mettre en lumiere un autre qui ſoit mieux limé & de meilleure grace ; Dieu vous maintienne en ſanté.

De Lyon, le 24 Juillet 1555.

Votre très-humble Amie,
Louise Labé.

DEBAT

DE FOLIE ET D'AMOUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, OU DISCOURS.

NOMS DES ACTEURS.

FOLIE.

AMOUR.

VÉNUS.

JUPITER.

APOLLON.

MERCURE.

DIEUX & DÉESSES, Perſonnages muets.

ARGUMENT.

Jupiter feſoit un grand feſtin, où étoit commandé à tous les Dieux ſe trouver. Amour & Folie arrivent en même inſtant ſur la porte du Palais, laquelle étant jà fermée & n'ayant que le guichet ouvert; Folie voyant Amour jà prêt à mettre un pied dedans, s'avance & paſſe la premiére.

Louiſe Labé ne donne aucun titre à cette Comédie, qu'elle diviſe en cinq Diſcours.

POESIES

DE LOUISE LABÉ.

DÉBAT DE FOLIE ET D'AMOUR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FOLIE, AMOUR.

Le lieu de la Scene représente le Périſtile du Palais de Jupiter.

FOLIE.

A ce que je vois je ſerai la derniere au feſtin de Jupiter où je crois que l'on m'attend ; mais je vois, ce me ſemble, le fils de Vénus qui y va auſſi tard que moi : il faut que je le paſſe, afin que l'on ne m'appelle tardive & pareſſeuſe.

AMOUR.

Qui eſt cette folle qui me pouſſe ſi rudement, quelle grande hâte la preſſe ; ſi je t'euſſe apperçue je t'euſſe bien gardé de paſſer.

FOLIE.

Je vais devant dire que tu viens tout à loiſir.

AMOUR *l'arrête par ſa robe.*

Il n'en ira pas ainſi, car avant que tu m'échapes je te donnerai à connoître que tu ne te dois attaquer à moi.

FOLIE.

Laiſſe-moi aller, n'as-tu pas honte de quereller avec une femme? Si tu m'échauffes une fois tu n'auras du meilleur.

AMOUR.

Quelles menaces ſont ceci? Je n'ai trouvé encore perſonne qui m'ait menacé que cette folle.

FOLIE.

Tu montres bien ton indiſcrétion de prendre à mal ce que je t'ai fait par jeu, ne vois-tu pas que que n'es qu'un jeune garçonneau de ſi foible taille

que quand j'aurois un bras lié, si ne te craindrois-je guere.

AMOUR.

Me connois-tu bien ?

FOLIE.

Tu es Amour, fils de Vénus.

AMOUR.

Comment donc fais-tu tant la brave auprès de moi, qui, quelque petit que tu me voies, fuis le plus craint entre les Dieux ; & toi, femme inconnue, ose-tu te faire plus grande que moi ?

FOLIE.

Tu triomphes de dire, mais quel est ce grand pouvoir dont tu te vantes ?

AMOUR.

Le ciel & la terre en rendent témoignage. Il n'y a lieu où n'ai-je laissé quelques trophées : regarde au ciel tous les siéges des Dieux : si quelqu'un s'est pu échapper de mes mains, & n'auront honte les Déesses d'en confesser quelque petite chose ; baisse-toi en terre, vois-en la furieuse mer, Neptune & ses

Tritons me prêtant obéiſſance. Penſes-tu que les infernaux s'en exemptent, ne les ai-je pas fait ſortir de leurs abîmes, & ravir les filles à leurs meres, & afin que tu ne doutes avec quelles armes j'ai fait tant de proueſſes, voilà mon arc ſeul & mes flèches qui m'ont fait toutes ces conquêtes; je n'ai beſoin de Vulcain qui me forge des foudres; je ne ſuis accompagné de Furies, Harpies ne Soudars pour me faire craindre, je n'ai autre aide que moi-même. Quand je vois les ennemis en campagne je me préſente avec mon arc, & eſt auſſi-tôt la victoire gagnée que la bataille donnée.

FOLIE.

J'excuſe un peu ta jeuneſſe, autrement je te pourrois à bon droit nommer le plus préſomptueux ſot du monde. Il ſembleroit à t'ouir, que chacun tienne ſa vie de ta merci, & que tu ſois le ſeul ſouverain tant en ciel qu'en terre avec ton arc & tes fléches.

AMOUR.

Puiſqu'ainſi eſt, que tu les eſtimes ſi peu, tu en feras tout à cette heure l'épreuve.

Folie ſe rend inviſible tellement qu'Amour ne la peut aſſéner.

AMOUR.

Mais qu'eſt-tu devenue? Comment m'es-tu échapée? Je penſois être ſeul entre les Dieux, qui me rendiſſe inviſible à eux-mêmes quand bon me ſembloit. Au moins dis-moi ſi à l'aventure ma fléche t'a frappée?

FOLIE.

Ton arc & tes fléches n'ont effort que quand je ſuis de la partie. Ne t'ébaïs ſi tu m'as perdue de vue; quand bon me ſemble, il n'y a œil d'aigle ni de ſerpent qui me ſache appercevoir, & ne plus ne moins que le caméléon, je prends quelquefois la ſemblance de ceux auprès deſquels je ſuis.

AMOUR.

A ce que je vois, tu dois être quelque Sorciére.

FOLIE.

Tu m'outrages toujours de paroles, & n'a tenu à toi que ne l'aie été de fait; je ſuis Déeſſe comme tu es Dieu, mon nom eſt Folie; je ſuis celle qui te fais grand, & abaiſſe à mon plaiſir. Tu lâches l'arc & jettes les fléches en l'air, mais je les aſſois aux cœurs que je veux. Tu t'adreſſes contre Jupiter;

mais il eſt ſi puiſſant, que ſi je ne dreſſois ta main, ſi je n'avois bien trempé ta fléche tu n'aurois aucun pouvoir ſur lui, & quand toi ſeul ferois aimer, qu'elle ſeroit ta gloire ſi je ne faiſois paroître cet amour par mille inventions. Tu as fait aimer Jupiter; mais je l'ai fait tranſmuer en cigne, en taureau, en or, en aigle, en danger des loups, des larrons, & des chaſſeurs. Qui fit prendre Mars avec ta mere; ſinon moi? Qui l'avoit rendu ſi malaviſé que de venir faire un pauvre mari cocu dedans ſon lit même? Qu'euſſe été ſi Pâris n'eût fait autre choſe qu'aimer Heleine? Qui eût parlé des amours de Didon, ſi elle n'eût fait ſemblant d'aller à la chaſſe pour ſe trouver ſeulle à ſeul avec Énée, & lui laiſſer prendre ce que volontiers elle lui eût donné? On n'eût non plus parlé d'elle que de mille autres Hôteſſes, qui font plaiſir aux paſſants. Si tu fais aimer j'en ſuis cauſe le plus ſouvent, mais ſi quelque grand effet en ſort en cela tu n'y as rien. Tu n'as rien que le cœur; le demeurant eſt gouverné par moi. Tu ne ſais quel moyen faut tenir, & ne te ſervent tes yeux non plus que la lumière à un aveugle; & afin que tu me ſaches gré dorénavant, quand je te conduirai, regarde ſi tu vois quelque choſe de toi-même.

FOLIE *tire les yeux à Amour.*

AMOUR.

O Jupiter! O Vénus ma mère, que m'a servi d'être Dieu! Une femme inconnue m'a pu créver les yeux, qu'à la malheure fut le banquet solemnel institué pour moi; me trouverai-je en haut avec les autres Dieux en tel ordre? Ils se réjouiront & ne ferai que me plaindre. O femme cruelle! comment m'as-tu ainsi accoutré?

FOLIE.

Ainsi se châtient les jeunes & présomptueux. Quelle témerité à un enfant de s'adresser à une femme, l'outrager de paroles, puis tâcher à lui mal-faire. Une autrefois estimes ceux que tu ne connois être, possible, plus grands que toi. Tu as offensé la reine des hommes, à l'ombre de laquelle tous se retirent. Tu as offensé celle qui t'a fait avoir le bruit que tu as, & ne s'est souciée de faire entendre au monde que la meilleure partie du loz qu'il te donnoit lui étoit dû. Si tu eus été plus modeste, cette faute ne te fut advenue.

AMOUR.

Si j'eusse sçu qui tu es, je t'eusse fait l'honneur que mérite une grande Dame. Las! Est-il possible!

Si ainſi eſt, que tant m'ayez aimé & aidé en mes entrepriſes, je vous prie que m'ayant pardonné veuillez me rendre mes yeux.

FOLIE.

Il n'eſt en mon pouvoir, mais je t'acoutreray bien le lieu où ils étoient, enſorte qu'on n'y verra point de difformité.

FOLIE *bande* AMOUR, *& lui met des aîles.*

Et cependant que tu chercheras tes yeux, voicy des aîles que je te prête qui te conduiront auſſi-bien comme moi.

AMOUR.

Mais où avois-tu prins ce bandeau ſi à propos?

FOLIE.

En venant, j'ai trouvé une des Parques qui me l'a baillé, & m'a dit être de telle nature que jamais ne te pourra être ôté.

SCENE II.

AMOUR.

COMMENT ôté? Je ſuis donc aveugle à jamais. O méchante & traitreſſe! Il ne te ſuffit pas de m'avoir crevé les yeux, tu as oté aux Dieux la puiſſance de me les pouvoir jamais rendre. O qu'il n'eſt pas dit ſans cauſe qu'il ne faut point recevoir preſent de la main de ſes ennemis! La malheureuſe m'a bleſſé & me ſuis mis entre ſes mains pour être panſé. O cruelles deſtinées! O noire journée! Moi trop crédule! Ciel, Terre, Mer, n'aurez-vous compaſſion de voir Amour aveugle! O déteſtable! Tu te vanteras que ne t'ay pû fraper, que tu m'as oté les yeux, & trompé en me fiant à toi; mais que me ſert de pleurer: il vaut mieux que me retire en quelque lieu à part pendant le feſtin, & puiſque j'ai tant de faveur au ciel & en terre, je trouverai moyen de me venger.

ACTE II.

La Scène représente encore le Péristile.

SCENE PREMIERE

AMOUR.

Il sort du Palais de Jupiter, & va rêvant à son infortune.

ORES fui-je las de toutes choſes ; il vaut mieux décharger mon carquois & jetter toutes mes fléches, puis rendre arc & trouſſes à Vénus ma mère: or aillent où elles pouront ou en ciel ou en terre, il ne m'en chaut, auſſi bien il ne m'eſt plus loiſible faire aimer qui bon me ſemblera. O que ces belles deſtinées ont aujourd'hui fait un beau trait de m'avoir ordonné être aveugle, afin que ſans acception de perſonne, chacun ſoit au hazard de mes traits. Je feſois aimer les jeunes pucelles & les jeunes hommes ; j'accompagnois les plus jolies des plus beaux; je pardonnois aux laides; je laiſſois la vieilleſſe en paix, maintenant penſant fraper un jeune, j'aſſenerai ſur un vieillard au lieu de quelque beau galand, quelque petit laidron à la bouche torſe, &

viendra mon règne en mépris entre les hommes, quand ils y verront tel desordre & mauvais gouvernement. Baste. En aille comme il pourra. Voila toutes mes fléches, tel en soufrira qui n'en pourra mais.

SCENE II.

AMOUR, VÉNUS.

VÉNUS.

Il est bien tems que je te trouve, mon cher fils, tant tu m'as donné de souci. A quoi tient-il que tu n'es venu au banquet de Jupiter. Tu as mis toute la compagnie en peine ; & en parlant de ton absence, Jupiter a oui dix mille plaintes de toi, d'une infinité d'Artisans, gens de labeur, esclaves, vieillards & vieilles édentées, criants tous à Jupiter qu'ils aiment.

AMOUR.

Ne fût l'infortune qui m'est advenue, j'eusse assisté au banquet comme les autres, & ne fussent ces plaintes été faites.

VÉNUS.

Es-tu blessé, mon fils ? Qui t'a ainsi bandé les yeux ?

AMOUR.

Folie m'a tiré les yeux, & de peur qu'ils ne me fussent rendus, elle m'a mis ce bandeau qui jamais ne peut être ôté.

VÉNUS.

O quelle infortune ! Eh moi misérable ! Donc tu ne me verras plus, cher enfant !

VÉNUS *tâche à ôter le bandeau.*

Au moins si je pouvois arroser la plaie de mes larmes.

AMOUR.

Tu perds ton tems, les nœuds sont indissolubles.

VÉNUS.

O maudite ennemie ! O femme abandonnée ! O à tort nommée Déesse ! Vit-on telle injure ? Si Jupiter & les Dieux m'en croient, que jamais aumoins cette méchante n'ait sur toi pouvoir, mon fils.

AMOUR.

A tort se feront ces défenses ; il les falloit faire avant que je fusse aveugle, maintenant ne me feront gueres.

VÉNUS.

Eh quoi! Folie, la plus miſérable choſe du monde, a le pouvoir d'ôter à Vénus le plus grand plaiſir qu'elle eût en ce monde, qui étoit, quand ſon fils Amour la voyoit! En ce étoit ſon contentement, ſon deſir, ſa félicité. Hélas! Fils infortuné! O déſaſtre d'amour! O mère déſolée! Ce que nous acquérons nous le laiſſons à nos enfants. Mon tréſor n'eſt que beauté. Que fait-elle à un avengle? Amour, tant chéri de tout le monde comment as-tu trouvé qui t'ait fait outrage? Puis qu'ainſi eſt; que tous ceux qui aimeront ne ſoient ſans infortune à ce qu'ils ne ſe diſent plus heureux que le cher fils de Vénus.

AMOUR.

Ceſſe tes plaintes, douce Mère, & ne me redouble mon mal, te voyant ennuiée. Laiſſe-moi porter ſeul mon infortune, & ne deſire point mal à ceux qui me ſuivront.

VÉNUS.

Allons, mon fils, vers Jupirer, & lui demandons vengeance de cette malheureuſe.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'intérieur du Palais de Jupiter. Il est sur son trône environné de toute la cour céleste.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS.

Si jamais tu eus pitié de moi, Jupiter, quand le fier Diomède me navra, ou lors que je travaillois pour sauver mon fils Énée de l'impétuosité des vents; si mes pleurs pour la mort de mon Adonis te mûrent à compassion, la juste douleur que j'ai pour l'injure faite à mon fils Amour, doit te faire avoir pitié de moi. Je dirois que c'est, si les larmes ne m'empeschoient, mais regarde mon fils, en quel état il est & tu connoistras pourquoi je me plains.

JUPITER.

Ma chère fille, que gagnes-tu avec ces plaintes? Me provoquer aux larmes? Ne sais-tu pas l'amour que je t'ai porté de toute mémoire? As-tu défiance ou que je ne te veuille secourir ou que je ne puisse?

VENUS.

Étant la plus affligée mère du monde, je ne puis parler que comme les affligées. Encor que vous m'aiez tant montré de faveur & d'amitié, ſi eſt-ce que je n'oſe vous ſupplier que de ce que vous octroiriez facilement au plus étrange de la terre. Je vous demande juſtice & vengeance de la plus malheureuſe femme qui fut jamais, qui m'a mis mon fils Cupidon en tel état que vous voyez; c'eſt Folie la plus outrageuſe furie qui onc fut aux enfers.

JUPITER.

Folie! A-t-elle été ſi hardie d'attenter à ce qui plus vous étoit cher. Je croyois qu'il n'y eut plus de débats entre les hommes, mais ſi cette outre-cuidée a fait quelque déſordre ſi près de ma perſonne, il lui ſera cher vendu: toutes fois il la faut ouir afin qu'elle ne ſe puiſſe plaindre; car encor que je puſſe ſavoir de moi-même la vérité du fait, ſi ne veux-je point mettre en avant cette coutume qui pouroit tourner à conſéquence de condamner une perſonne ſans l'ouir; pour ce, que Folie ſoit appelée?

SCENE II.

JUPITER, VÉNUS, FOLIE.

FOLIE.

HAut & puiſſant Jupiter me voici prête à répondre à ce que l'amour & ſa mère me voudront demander; toutefois j'ai une requête à te faire, pour ce que je ſais que du premier bond, la plûpart de ces jeunes Dieux, ſeront du côté d'Amour & pourront faire trouver ma cauſe mauvaiſe, en m'interrompant, & aider celle d'Amour, accompagnant ſon parler de douces acclamations. Je te ſupplie qu'il y ait quelqu'un des Dieux qui parle pour moi, & quelqu'autre pour Amour, afin que la qualité des perſonnes ne ſoit pas plus conſidérée que la vérité du fait, & pour ce que je crains ne trouver aucun, qui, de peur d'être appellé fou, veuille parler pour moi, je te ſupplie de commander à quelqu'un de me prendre ſous ſa garde & protection.

JUPITER.

Demande, qui tu voudras, & je le chargerai de parler pour toi.

FOLIE.

Je te ſupplie donc que Mercure en ait la charge, car combien qu'il ſoit des grands amis de Vénus, ſi pourtant ſuis-je sûre que s'il entreprend parler pour moi, il n'oublira rien qui ſerve à ma cauſe.

JUPITER *regardant Mercure, qui ſe tait.*

Mercure, il ne faut jamais refuſer de porter parole pour un miſérable affligé, car ou tu le mettras hors de peine, & ſera ta louange plus grande ayant eû égard non aux richeſſes, mais à juſtice, ou ta priere ne lui ſervira de rien, & néanmoins ta pitié, bonté & diligence, ſeront en recommandation, & ainſi je veux & commande que tu le faſſes.

MERCURE.

C'eſt choſe bien dure à Mercure, de faire déplaiſir à Vénus; toutefois puiſque tu me contrains, je ferai mon devoir tant que Folie aura raiſon de ſe contenter.

JUPITER.

Et toi, Vénus, quel des Dieux choiſiras tu?

L'affection maternelle que tu portes à ton fils & l'envie de voir venger l'injure qui lui a été faite te pourroit transporter. Ton fils étant irrité récemment ni pourroit non-plus satisfaire. A cette cause, choisis quel autre tu voudras pour parler pour vous. Crois que celui a qui tu t'adresseras sera plus aise de te faire plaisir en cet endroit, que toi de le requérir; néantmoins s'il en est besoin, je le lui commanderai.

VÉNUS.

Encore que l'on ait semé par le monde, que la maison d'Appollon & la mienne ne s'accorderoient guères bien, cependant je crois qu'il ne me voudra éconduire en cettui mien extrême besoin, & montrera par l'issue de cette affaire, combien il y a plus d'amitié entre nous, que les hommes ne cuident.

APOLLON.

Ne me prie point, Déesse de beauté, & ne doute que je ne te veuille autant de bien comme mérite la plus belle des Déesses; & outre le témoignage qu'en pourroient rendre les jardins de Chypre & d'Ida, par moi si bien entretenus, encor con-

noîtras-tu par l'iſſue de cette querelle, combien je te porte d'affection.

JUPITER.

Retirez-vous donc un chacun, & revenez demain à ſemblable heure & nous mettrons peine d'entendre & vuider querelles.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUPITER.

Cupidon vient donner le bonjour à Jupiter.

JUPITER.

QUE dis tu, petit mignon? Tant que ton différent ſoit terminé, nous n'aurons plaiſir de toi; mais où eſt ta mère?

AMOUR.

Elle eſt allée vers Apollon pour l'amener au Conſiſtoire des Dieux, cependant elle m'a commandé venir vers toi te donner le bon jour.

JUPITER.

Je la plains bien pour l'ennui qu'elle porte de ta fortune; mais je m'ébahis comme, ayant tant offenſé de hauts Dieux & de grands Seigneurs, tu n'a jamais eu mal que par Folie.

AMOUR.

C'eſt pour ce que les Dieux & hommes bien aviſés craignent que ne leur faſſe pis, mais Folie n'a pas le jugement ſi bon.

JUPITER.

Pour le moins, te devroient-ils haïr encor qu'ils ne t'oſaſſent offenſer, toutefois tous tant qu'ils ſont t'aiment.

AMOUR.

Je ſerois bien ridicule ſi ayant le pouvoir de faire les hommes être aimés ne me feſois auſſi aimer.

JUPITER.

Si eſt-il bien contre nature, que ceux qui ont reçu mauvais traitement de toi, t'aiment autant que ceux qui en ont eû pluſieurs faveurs.

AMOUR.

En ce ſe montre la grandeur d'Amour, quand on aime celui dont on eſt mal traité.

JUPITER.

Je ſais fort bien par expérience qu'il n'eſt point en nous d'être aimés, car quelque grand dégré

où je ſois, ſi ai-je été bien peu aimé, & tout le bien qu'ai reçu, l'ai plutôt eû par force & fineſſe, que par Amour.

AMOUR.

Peu ſe trouvent qui faſſent en amour tel devoir qu'il eſt requis.

JUPITER.

Quel devoir?

AMOUR.

Les Dames que tu as aimées vouloient être louées, entretenues par un long-tems, priées, adorées. Quel amour penſe tu qu'elles t'aient porté, te voyant en foudre, en Satyre, en diverſes ſortes d'animaux & même en choſes inſenſibles? La richeſſe te fera jouir des Dames qui ſont avares, mais aimer non. Ta Majeſté royale a moins de pouvoir en amour qu'un autre, car amour ſe plait de choſes égales. Quand tu voudras être aimé, deſcends en bas. Laiſſe ici ta couronne & ton ſceptre & ne dis qui tu es: lors tu verras en bien ſervant & aimant quelque Dame, que de bon gré elle t'aimera: lors tu ſentiras bien un autre contentement que tu as eu par le paſſé. Au lieu d'un

ſimple

ſimple plaiſir en recevras un double, car autant y a de plaiſir d'être baiſé & aimé, que d'aimer & de baiſer.

JUPITER.

Tu dis vrai, mais il faut un long-tems, une ſugeſſion grande & ſurtout beaucoup de paſſion.

AMOUR.

Je ſais bien qu'un grand ſe fâche de faire longuement la cour, que ſes affaires d'importance ne permettent pas qu'il s'y aſſujettiſſe, & que les honneurs qu'il reçoit tous les jours & autres legers paſſetems ſans nombre ne lui permettent croître ſes paſſions, deſorte qu'elles puiſſent mouvoir ſon amis a pitié; auſſi ne doit-il attendre les grands & faciles contentements qui ſont en amour; mais ſouvent auſſi j'abaiſſe ſi bien les grands que je les fais à tous exemple de mon pouvoir.

JUPITER.

Il eſt tems d'aller au conciſtoire, nous deviſerons une autrefois plus à loiſir.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Jupiter eſt ſur ſon trône. Tous les Dieux ſont aſſemblés.

APOLLON.

Cupidon a éprouvé deux injures grandes & étatroces, on l'a bleſſé & lui a-t-on ôté le pouvoir & moyen de guerir. La playe ſe voit. Le délit eſt manifeſte. De l'Auteur ne s'en faut enquerir. Celle qui a fait le coup le dit, le prêche, en fait des contes partout. Interrogez-la ? plutôt l'aura confeſſé, que ne l'aurez demandé. Que reſte-t-il ? Quand il eſt dit, » qui aura crevé un œil, lui en ſera « ſemblablement crevé un », cela s'entend entre perſonnes égales, mais quand on a offencé ceux deſquels dépend la conſervation de pluſieurs les Loix s'arment d'une ſévérité plus grande & vengent le tort fait au public.

Otez l'amour, tout eſt ruiné dans l'univers. C'eſt celui qui fait vivre enſemble & perpétuer le monde par l'amour qu'ils portent à leurs ſucceſſeurs. Outrager l'amour, qu'eſt-ce ? Sinon troubler toutes choſes.

Trop mieux voudroit ô Jupiter, quela téméraire se fut adressée à toi. S'étant adressée à Cupidon, elle t'a fait domage irréparable ainsi qu'aux autres Dieux, Déesses, Hommes, Femmes; & crois qu'il n'y a animal qui n'éprouve mal voyant Cupidon blessé. Tu as donc osé, ô détestable, nous faire à tous dépit en outrageant ce que tu savois être de tous aimé! Tu as osé attenter au fils de Vénus, & en la Cour de Jupiter. Par tes foudres, ô maître des Dieux, tu abas les arbres, ou quelque pauvres femelettes gardant les brebis, ou quelque méchant garsonneau qui aura moins dignement parlé de ton nom! Et celle-ci, qui mépriſant ta majesté a violé ton Palais, vit encore. Et où? Au Ciel. Et elle est estimée immortelle, & elle retient nom de Déesse. Les roues des enfers soutiennent-elles une ame plus détestable que celle-ci? Les montagnes de Sicile couvrent-elles de plus exécrables personnes? Et encore n'a-t-elle honte de se présenter devant vos Divinités. Et lui semble, si je l'ose dire, que vous serez si fous que de lui pardonner. Je n'ai néanmoins charge d'amour, de requérir vengeance. Gibets, roues, couteaux & foudres, ne lui plaisent envers les malveillants contre lesquels il n'a eu que parfois quelque subit courroux de jeunesse,

& encor il né s'en trouva jamais un ſeul qui ait voulu l'outrager, fors cette furieuſe; mais il ne demande autre choſe ſinon que ſes yeux lui ſoient rendus, & qu'il ſoit dit que Folie a eu tort de l'injurier & outrager, & que jamais ne ſe trouve près du lieu, où Amour ſera de cent pas à la ronde.

Ici Apollon fait voir les inconvéniens qu'il y a que l'amour reſte aveugle, & combien le ciel & la terre y gagneront à ce qu'il recouvre la vue.

Je vous appelle, vous autres Dieux & Déeſſes qui tant portez d'honneur à Vénus! Voici l'endroit ou lui pouvez rendre les faveurs que d'elle avez reçu, mais de qui plus doi-je eſpérer que de toi, Jupiter! Laiſſeras tu pleurer envain la plus belle des Déeſſes? N'auras tu pitié de l'angoiſſe qu'endure ce pauvre enfant, digne de meilleure fortune? Aurons nous perdu nos prieres? Si celles des hommes te peuvent forcer & t'ont fait pluſieurs fois tomber des mains, & ſans mal faire, la foudre que tu avois contre eux préparée, quel pouvoir auront les nôtres? Nous a qui tu as communiqué ta puiſſance, & authorité, nous te prians pour perſonnes pour leſquelles toi même prirois volontiers, nous que favoriſeras peut-être plus que ne demandons, aſſujet-

tissant Folie à Amour & le fesant plus clairvoyant que nul autre des Dieux. J'ai dit.

MERCURE.

La cause que je défens est si juste, que ceux même qui ont parlé au contraire, après m'avoir oui, changeront d'opinion. L'issue du différent, comme j'espere, sera telle que même Amour me remerciera quelques jours de ce service, & si vous ordonnez quelque cas contre Folie vous verrez qu'Amour en aura le premier regret. Je pense que tous ceux de vous qui ont aimé ont aussi bonne souvenance d'elle que de Cupidon même.

J'ai trois choses à faire : défendre la tête de Folie contre laquelle Amour a juré, répondre aux accusations contre Folie & à la demande qu'il fait de ses yeux.

Apollon qui a si long-tems oüi les causeurs de Rome a bien retenu d'eux à conter à son avantage. Folie, comme elle est toujours ouverte, ne prétend point que je dissimule, mais que je parle sans art, sans fard & sans ornement quelqu'onque. Folie se jouant avec Amour, a passé devant lui pour venir plutôt vous donner plaisir. Amour est entré en colère. Lui & elle se sont pris des paroles.

Amour a tâché de la navrer de ſes armes qu'il portoit. Folie s'eſt défendue des ſiennes, dont elle ne s'étoit chargée pour bleſſer perſonne, mais pour ce qu'ordinairement elle les porte : car comme vous ſavez, ainſi qu'Amour tire au cœur, Folie tire aux yeux & à la tête, & n'a autres armes que ſes doigts. Amour a voulu montrer qu'il avoit puiſſance ſur le cœur d'elle. Elle lui a fait connoître qu'elle avoit puiſſance de lui ôter les yeux. Il ne ſe plaignoit que de la difformité de ſon viſage. Elle, émue de pitié, la lui a couverte. On dit que Folie a fait double injure à Amour : premièrement de lui avoir crevé les yeux, deuxièmement de lui avoir mis ce bandeau. Il faut répondre à ces deux injures. Quant à la première, je dis : que les Loix humaines permettent à tous ſe défendre contre ceux qui les voudroient offencer. Amour a été l'agreſſeur. Folie s'eſt défendue. De quel côté eſt le tort ? Je ne ſais que ſert d'alléguer la coutume tolérée à Cupidon, de tirer de ſon arc où bon lui ſemble, car quel droit a-t-il plus de tirer à Folie, que Folie n'a de s'adreſſer à Amour ? Il ne lui a fait mal, néanmoins il s'en eſt mis en devoir.

C'étoit Folie & un enfant auquel il ne falloit avoir égard. Si Amour eſt ancien, il doit avoir appris

à être plus modeſte qu'il n'eſt, & s'il eſt jeune auſſi eſt Folie jeune, & fille de Jeuneſſe. A cette cauſe celui qui eſt bleſſé en doit demeurer là. Et doréna-vant que perſonne ne ſe joue à Folie, car elle a, quand bon lui ſemble, de quoi venger ſes injures, & n'eſt de ſi petit lieu qu'elle doive ſouffrir les injures de Cupidon.

Quant à la ſeconde injure : que Folie lui a mis un bandeau. Ceci eſt une pure calomnie, puiſqu'il a trouvé bon d'être bandé, & ſes yeux ne lui devoient être rendus. Que bien tu te montres ingrat, fils de Vénus, quand tu interprêtes à mal ce que je t'ai fait pour bien ! Pour aggraver le fait, on dit que c'eſt en lieu de franchiſe ; auſſi étoit-ce en lieu de franchiſe qu'Amour avoit aſſailli. Les Autels & Temples ne ſont inventés à ce qu'il ſoit loiſible aux méchans d'y tuer les bons, mais pour ſauver les infortunés de la fureur du Peuple & du courroux d'un Prince. Si Amour eut bleſſé cette dame, je crois qu'il n'eut pas voulu qu'on lui eut imputé ceci. Faut-il pas qu'en autrui il trouve bon le ſemblable ? Folie m'a défendu de pleurer, d'embraſſer vos genoux & d'amener ſes parens, enfans, amis pour vous émouvoir à pitié. Elle vous demande, ce que ne lui pouvez refuſer, qu'il ſoit dit

qu'Amour par ſa faute même eſt devenu aveugle.

Le ſecond point qu'Apollon a touché c'eſt qu'il veut que défence ſoit faite à Folie de n'approcher dorénavant Amour de cent pas à la ronde, ſur ce qu'étant en honneur parmi les hommes, leur cauſant beaucoup de biens & plaiſirs, ſi Folie s'en mêloit tout tourneroit au contraire. Mon intention eſt de montrer qu'en tout cela Folie n'eſt inférieure à Amour, qu'Amour ne ſeroit rien ſans elle, & ne peut être & regner ſans ſon aide. Puiſqu'il a commencé à montrer ſa grandeur par ſon ancienneté je ferai le ſemblable.

D'abord que l'homme fut mis ſur terre, il commença ſa vie par Folie & depuis ſes ſucceſſeurs ont ſi bien continué que jamais Dame n'eut tant bon crédit au monde. Petit à petit a cru Folie avec le temps. Les plus éventés ſe ſont fait couronner Rois de quelques feuillages de chêne. Folie a premièrement mis en tête à quelqu'un de ſe faire craindre : Folie a fait les autres obéir. Folie a inventé toutes les excellences, magnificences & grandeurs qui s'en ſont enſuivies. Et pour retourner à mon propos quels hommes ſont plus honorés que les foux ? qui fut plus fou qu'Aléxandre, le plus célébre entre les rois ? Et quelles gens ont été pour

un temps en plus grande réputation que les Philoſophes? qui regarderoit bien, je crois, dans leurs opinions, les trouveroit auſſi creuſes que leur cerveaux étoient mal faits. Combien d'autres ſciences au monde, ne ſont que pure rèveries? Je n'aurois jamais fait ſi je voulois raconter combien d'honneur & de réputation tous les jours ſe donne à cette Dame de laquelle vous dites tant de mal. Mais, pour le dire en un mot, mettez moi une homme totalement ſage d'un côté & un fou de l'autre. Prenez garde lequel ſera le plus eſtimé. Monſieur le Sage attendra qu'on le prie & demeurera avec ſa ſageſſe tout ſeul, ſans être appellé à gouverner les Villes, ſans qu'on l'appelle au Conſeil. S'il eſt mandé il voudra écouter & aller poſémant, mais on a affaire de gens qui ſoient prompts & diligens & ſachent plutôt faillir que demeurer en chemin. Il aura tout loiſir d'aller planter des choux. Le fou ira & viendra tant à tort & à travers qu'il rencontrera enfin quelque cerveau pareil au ſien qui le pouſſera. Le fou ſe mettra entre dix mille arquebuſades & poſſible en reviendra. Il dreſſera quelque entrepriſe écervelée de laquelle, s'il retourne, il ſera élevé juſqu'au Ciel. Vous trouverez vrai que pour une homme ſage dont on parlera au monde il y aura dix mille fous qui

ſeront à la vogue du Peuple. Ne vous ſuffit-il de ceci? Aſſemblerai-je les maux qui ſeroient au monde ſans Folie, & les commodités qui proviennent d'elle? Que dureroit même le monde, ſi elle n'empêchoit que l'on prévit les hazars qui ſe trouvent en mariage, afin que le monde ſe peuple toujours à la manière accoutumée? Qui eut traverſé les mers ſans avoir Folie pour guide? Et toutes fois par-là ce ſont communiquées les richeſſes d'un pays à un autre, les ſciences, les façons de faire, & a été connue la terre & les propriétés des herbes, pierres & animaux. Quelle folie fut-ce d'aller ſous terre chercher le fer & l'or? Combien de métiers faudroit-il chaſſer du monde ſi Folie en étoit bannie? La plûpart des hommes moureroit de faim. Dequoi vivroient tant d'Avocats, Procureurs, Parfumeurs, Brodeurs, Ménestriers, Juges, & Farceurs, & dix mille autres?

Pour revenir à Amour, le plaiſir qui provient de lui conſiſte à deux perſonnes qui ſont l'Amant & l'Amie. Le plaiſir que donne Amour, eſt caché & ſecret. Celui de Folie ſe communique à tout le monde. Toutefois ne faut eſtimer que les actes de Folie ſoient toujours auſſi legers que le ſault des Bergers qu'ils font pour l'amour de leurs Amies, ni auſſi dé-

libérés comme les petites gaïetés des Satyres, ou comme les ruſes badines des Paſtourelles quand elles font tomber ceux qui paſſent devant elles, leur donnant par derriere la jambette, ou les chatouillant dans leur ſommeil avec quelques branches de chênes. Enfin ſans cette bonne Dame Folie l'homme ſécheroit & ſeroit lourd, mal-plaiſant & ſongeur ; mais Folie lui éveille l'eſprit, le fait chanter, danſer, ſauter, habiller en mille façons nouvelles, leſquelles changent de demi-an en demi an, avec toujours quelqu'apparence de raiſon ou de commodités. Si l'on invente un habit joint & rond, on dit qu'il eſt plus ſéant & plus propre ; quand il eſt ample & large, plus honnête. Et pour ces petites folies l'homme en eſt mieux venu, & plus agréable aux Dames. Maintenant que te ſemble de Folie, ô Jupiter ! Eſt-elle ſi coupable qu'il la faille enſévelir ſous le Mont-Gibel, ou l'expoſer au lieu de Prométhée ſur le haut du Caucaſe ? Quelle raiſon y auroit-il la priver de toute bonne compagnie qu'elle aura rendue gaie & déliberée, & qu'il lui fallut déloger pour ce qu'Amour y viendroit ? S'il ne veut être avec Folie, qu'il ſe garde de s'y trouver ; mais je lui montrerai que jamais Amour ne fût ſans la fille de Jeuneſſe, & ne peut être autrement. Voyons-en tous ſes actes.

Quels traits y trouvez-vous, que de Folie?

Avoir le cœur ſéparé de ſoi-même, être maintenant en paix, ores en guerre, ores en trèves, couvrir ſa douleur, changer de viſage mille fois le jour, ſentir le ſang qui vous rougit la face en y montant, & ſoudain s'enfuit vous laiſſant pâle ainſi que honte, eſpérance ou peur vous gouverne, chercher ce qui tourmente, feignant le fuir & avoir crainte de le trouver, n'avoit qu'un petit ris entre mille ſoupirs, ſoi-même ſe tromper, brûler de loin, gêler de près, un parler interrompu, un ſilence venant tout-à-coup, ne ſont-ce pas tous ſignes d'un homme aliéné de ſon ſens? Qui excuſa Hercule devidant les pelotons d'Omphale, le ſage roi Hébreu avec ce grand ſérail de Femmes, & le borgne Annibal s'abâtardiſſant au giron d'une Dame, & mille autres que journellement voyons tant s'abuſer qu'eux-mêmes ne ſe connoiſſent? Qui en eſt cauſe, ſinon Folie? car c'eſt-elle qui fait Amour grand & redouté, & le fait excuſer s'il fait quelque ſottiſe. Reconnois donc, ingrat Amour, de quels biens je te ſuis cauſe. Je te fais grand, & ne t'euſſent les hommes reputés Dieu ſans moi, & après que t'ai toujours accompagné, non-ſeulement me veux abandonner, mais me con-

traindre encore à fuir tous les lieux où tu feras.

Reſte à te prier, Jupiter, & vous autres Dieux & Déeſſes, de regarder à la vérité & dignité des choſes que j'avance. Ne laiſſez perdre cette belle Dame qui vous a donné à vous & aux hommes tant de contentement, avec Génie, Jeuneſſe, Bacchus, Silène, & le gentil Dieu des Jardins. Ne permettez facher celle que vous avez conſervé juſqu'ici ſans rides & ſans pas un poil blanc. Vous avez privé les hommes du regne de Saturne; ne leur faites pis, & ſoit en amour, ſoit en autres affaires, gardez de les ennuyer, ſi pour apaiſer leur facherie, Folie les fait ébatre & s'éjouir.

J'ai dit:

Quand Mercure eut fini la défence de Folie, Jupiter voyant les Dieux être diverſement affectionnés & en contrarité d'opinions, les uns ſe tenant du côté de Cupidon, les autres ſe tournant à approuver la cauſe de Folie, pour appaiſer le diférent il va prononcer un arrêt interlocutoire en cette manière.

JUPITER.

Pour la difficulté & importance de vos différens & diverſités d'opinions, nous avons remis votre affaire d'ici à trois fois ſept fois neuf ſiécles, & ce-

pendant vous commandons vivre amiablement enſemble, ſans vous outrager l'un l'autre, & guidera Folie l'aveugle Amour, & le conduira par-tout où bon lui ſemblera, & ſur la reſtitution de ſes yeux, après en avoir parlé aux Parques, en ſera ordonné.

Fin du Débat d'Amour & de Folie.

PREMIERE ÉLÉGIE.

AUX DAMES.

Au tems qu'amour, d'hommes, de Dieux vainqueur,
Des premiers feux brûla mon jeune cœur,
En embrâsant de sa cruelle rage
Mon sang, mes os, mon esprit, mon courage,
Alors, hélas! je n'avois la puissance
De lamenter ma peine & ma souffrance,
Alors Phœbus, ami des lauriers verds,
N'avoit permis que je fille des vers;
Mais maintenant que sa fureur divine
Echauffe, embrâse, agite ma poitrine,
Chanter me fait, non les bruyans tonnerres
De Jupiter, ou les sanglantes guerres
Dont trouble Mars, quant il veut, l'univers;
Il m'a donné la Lyre qui les vers
Souloit chanter de l'amour Lesbienne,
Mais qui, hélas! pleurera de la mienne.
Du Dieu d'Amour les flêches me déchirent
Et de vengeance être exemple me firent;
Car me mocquois en les voyant m'aimer,
Tous ces amans, brûler, se consumer;
Riois de voir leurs larmes épandues,

Tant de ſoupirs, de prieres perdues.
Je m'apperçus que ſoudain me vint prendre
Le même mal que je ſoulois reprendre,
Qui me perça d'une telle furie
Qu'encor n'en ſuis après longtems guérie ;
Si qu'apréſent je ſuis même contrainte
De raffraîchir d'une nouvelle plainte
Mes maux paſſés. Dames, qui les lirez,
Des mes regrets avec moi ſoupirez.
Poſſible un jour vous ſerez le ſemblable
Et j'aiderai votre voix pitoyable.
Quelque rigueur qui loge en votre cœur
Amour s'en peut un jour rendre vainqueur,
Et plus aurez été ſes ennemies
Pis vous fera, vous ſentant aſſervies.
Plaignez moi donc, Dames, ſi j'ai aimé,
Si j'ai ſenti mille torches ardentes,
Mille travaux, mille peines mordantes,
Si en pleurant, j'ai mon tems conſumé.
Las! que mon nom n'en ſoit par vous blâmé.
Si j'ai failli les peines ſont préſentes;
N'aigriſſez point leurs pointes violentes.
Amour, Amour qui m'a tant enflammé,
Pourra s'il veut plus vous rendre amoureuſes,
Mais non jamais, hélas! plus malheureuſes.

DEUXIEME

DEUXIÉME ÉLÉGIE.

A SON AMANT ABSENT.

HÉLAS ! cruel ! qui te faiſoit promettre
Un prompt retour en ta dernière lettre ?
As-tu ſi peu de mémoire de moi
Que de m'avoir ſitôt rompu la foi ?
Comme oſes-tu ainſi abuſer celle
Qui de tout tems t'a été ſi fidèle ?
O combien a de penſée & de crainte,
Tout à part ſoi, l'ame d'amour atteinte !
Ami, je crois, vû notre amour paſſée,
Qu'impoſſible eſt que tu m'ayes laiſſée.
Tu es peut-être en chemin inconnu,
Outre ton gré, malade retenu. . .,
Je crois que non ; car tant ſuis coutumière
De faire aux Dieux pour ta ſanté prière,
Que plus cruels que tigres ils ſeroient
Quant maladie ils te pourchaſſeroient,
Celui qui tient dans le Ciel ſon empire
Ne me ſauroit, ce me ſemble, dédire.
J'ai de tout tems vêcu en ſon ſervice
Sans me ſentir coupable d'autre vice
Que de t'avoir, bien ſouvent, en ſon lieu,
D'amour forcée, adoré comme Dieu.

Déjà deux fois j'ai vu dans ce ſéjour
La triſte nuit qui feſoit fuir le jour ;
Sans que de bonne ou mauvaiſe fortune
De toi, Ami, j'aïe nouvelle aucune.
Si toutesfois pour être enamouré
En autre lieu tu as tant demeuré,
Ne ſais trop bien ſi ta Dame nouvelle
A plus que moi le renom d'être belle.
On priſe, à tort peut être, par le monde
En moi beauté, vertu, grace faconde.
Non-ſeulement en France ſuis flattée
Et beaucoup plus que ne veux exhaltée,
La terre auſſi qu'Alpes & Pyrennées
Avec la mer tiennent environnées,
Du large Rhin, les roulantes arènes,
Le beau pays auquel tu te promènes
Ont entendu, tu me l'as fait accroire,
Que gens d'eſprit me donnent quelque gloire.
Goûte le bien que tant d'hommes déſirent ;
Demeure au but où tant d'autres aſpirent ;
Et crois qu'ailleurs n'en auras une telle,
Je ne dis pas qu'elle ne ſoit plus belle,
Mais que jamais femme ne t'aimera,
Ni plus que moi d'honneur te portera.
Maints grands Seigneurs à mon amour prétendent
Et à me plaire & ſervir près ſe rendent :
Joûtes & jeux, maintes belles deviſes,

En ma faveur ſont, par eux entrepriſes,
Et néantmoins tant peu je m'en ſoucie
Que ſeulement ne les en remercie.
Tu es tout ſeul tout mon mal, tout mon bien;
Avec toi tout, & ſans toi je n'ai rien:
Rien n'eſt ici qui plaiſe à ma penſée.
De tout plaiſir je me vois délaiſſée,
Et ſur ce point entre en tel déconfort
Que mille fois je ſouhaite la mort.
Ainſi, Ami, ton abſence lointaine,
Depuis deux mois me tient en cette peine,
Ne vivant pas, mais mourant d'un amour
Lequel m'occit dix mille fois le jour.
Ah! reviens donc, ſi tu as quelqu'envie
De me revoir encore un coup en vie.
Et cependant, avant ton arrivée,
Si de mon corps mon ame étoit privée,
Au moins, un jour, viens, habillé de deuil,
Environner le tour de mon cercueil.
Que plût à Dieu que lors fuſſent trouvés
Ces quatre vers en blanc marbre engravés:
« Par toi, Ami, tant véquis enflammée
» Qu'en languiſſant par feu ſuis conſumée
» Qui couve encor ſous ma cendre embrâſée,
» Si ne la rends de tes pleurs appaiſée.

TROISIÉME ÉLÉGIE.

AUX DAMES DE LYON.

QUANT vous lirés, ô Dames Lyonnoiſes,
Ces miens écrits, pleins d'amoureuſes noiſes;
Quant mes regrets, ennuis, dépits, & larmes
M'oirés chanter en pitoyables Carmes,
Ne veuillés point condamner ma ſimpleſſe
Et jeune erreur de ma folle jeuneſſe,
Si c'eſt erreur; mais qui deſſous les cieux
Se peut vanter de n'être vicieux?
Hélas! en moi s'y a trait imparfait
Qu'on blâme amour, c'eſt lui ſeul qui l'a fait.
Sur mon vert âge en ſes lacs il me prit,
Lorſqu'exerçois mon corps & mon eſprit
En mille & mille œuvres ingénieuſes,
Qu'en peu de tems me rendit ennuyeuſes.
Qui m'eut vû lors en armes fière aller,
Porter la lance & bois faire voler,
Faire devoir au combat furieux,
Picquer, volter le cheval glorieux,
Pour Bradamante ou la haute Marphiſe,
Sœur de Roger, il m'eut poſſible priſe.
Mais quoi, Amour ne put longuement voir
Mon cœur n'aimant que Mars & le ſavoir,

Et me voulant donner autre ſoucy,
En ſouriant, il me diſoit ainſy :
« Tu penſes donc, ô Lyonnoiſe Dame,
» Que tu peux fuir par ce moyen ma flâme ?
» Mais non feras ; j'ai ſubjugué les Dieux
» Aux bas enfers, en la mer & aux cieux :
» Et penſes-tu que n'ai-je tel pouvoir
» Sur les humains de leur faire ſavoir
» Qu'il n'y a rien qui de ma main échape ?
» Plus fort ſe penſe & plutôt je le frape.
» De me blâmer quelquefois tu n'as honte
» En te fiant à Mars, dont tu fais compte ;
» Mais maintenant vois ſi, pour perſiſter
» En le ſuivant, me pourras réſiſter ».
Ainſi parloit, & tout échauffé d'ire
Hors de ſa trouſſe une ſajette il tire,
Et décochant de ſon extrême force
Droit la tira contre ma tendre écorce,
Foible harnois pour bien couvrir le cœur
Contre l'archer, qui toujours eſt vainqueur.
La bréche faite, entre Amour en la place
Dont le repos premièrement il chaſſe,
Et le travail qu'il me donne ſans ceſſe,
Boire, manger, & dormir ne me laiſſe.
Il ne me chaut de ſoleil & d'ombrage ;
Je n'ai qu'amour & feux en mon courage
Qui me déguiſe & fait autre paroître

Tant que ne puis moi-même me connoître.
Je n'avois vû encore seize hyvers
Lorsque j'entrai dans ces ennuis divers
Et jà voici le treizième été
Que mon cœur fut par amour arrêté.
Le tems met fin aux hautes pyramides,
Aux durs rochers, aux fontaines humides;
Il ne pardonne aux braves Colisées,
A la splendeur des Villes plus prisées:
Finir aussi il a accoutumé
Le feu d'amour, tant soit-il allumé;
Mais, las! en moi il semble qu'il augmente
Avec le tems, & que plus me tourmente.
Ah! si tu veux que j'aime jusqu'au bout
Fais donc, Amour, que c'il qui est mon tout
Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou plus égale flâme:
Alors ton faîs plus aisé me sera
Quant avec moi quelqu'un le portera.

DU GRAND POUVOIR DE L'AMOUR.

N'ESTIMEZ point que l'on doive blâmer
Celles qu'a fait Cupidon enflammer ;
Autres que nous, nonobſtant leur hauteſſe,
Ont enduré l'amoureuſe rudeſſe :
Le cœur hautain, la beauté, le lignage
N'ont jamais ſu préſerver du ſervage
De dur amour. Les plus nobles eſprits
En ſont plus fort & plus ſoudain épris.

Sémiramis, Reine tant renommée,
Qui mit en fuite aveque ſon armée
Noirs eſcadrons des Éthiopiens,
Lorſque, montrant louable exemple aux ſiens,
Elle feſoit ſous ſes furieux coups,
Des ennemis tomber les fronts jaloux,
Rencontre amour, qui ſi fort la preſſa,
Qu'armes & loix vaincue elle laiſſa.
Ne méritoit ſa royale grandeur,
Ne méritoit avoir moindre malheur
Qu'aimer ſon fils. Reine de Babylone,
Où eſt ton cœur qui aux combats réſonne ?
Où as-tu mis la martiale crête
Qui obombroit le bel or de ta tête ?

Où eſt l'épée, où eſt cette cuiraſſe
Dont tu rompois des ennemis l'audace?
Où ont-ils fui tes courſiers furieux,
Leſquels traînoient ton char victorieux?
T'a pu ſitôt un foible ennemi rompre?
A pu ſitôt ton cœur viril corrompre,
Que le plaiſir d'armes plus ne te touche,
Mais ſeulement languis en une couche,
Dont noirs chagrins ſont les uniques fruits?

Après cela, Dames au cœur farouche,
Vous blâmeriez les tourmens où je ſuis?
Telle j'ai vu qui avoit en jeuneſſe
Médit d'amour, après en ſa vieilleſſe,
Priſe en ſes rêts, plaignit tardivement,
L'âpre rigueur d'un rebuté tourment.
Voulant chaſſer les longs ſillons que l'âge,
L'âge peſant gravoit ſur ſon viſage,
Plus elle étoit à ſon gré bien fardée,
De ſon ami moins étoit regardée.
Tel n'aime point, qu'une Dame aimera;
Tel aime auſſi qui aimé ne ſera.

Les plus heureux, en qui Amour demeure,
En ſe voiant s'entraînent tout à l'heure.
Toujours eſt-il qu'aimai ſubitement
Le premier jour que je vis mon Amant.
Quand j'apperçus ſon blond chef couronné,

Et de vertus ſi bien environné;
Quand doux regards où brille la beauté,
Petits jardins pleins de fleurs amoureuſes,
Où ſont d'amour les flêches dangereuſes,
Quand à vous voir mon œil s'eſt arrêté.

Alors amour cruel empoiſonna
Premiérement de ſon feu ma poitrine:
Alors brûlai de ſa fureur divine,
Qui un ſeul jour mon cœur n'abandonna.
Quelque travail dont aſſez me donna,
Quelque menace & prochaine ruine,
Quelque penſer de mort qui tout termine,
De rien mon cœur ardent ne s'étonna.

LES CARACTÈRES.

L'UN n'eſt content de ſa ſorte de vie,
Et toujours porte à ſes voiſins envie;
L'un forcené de voir la paix en terre,
Toujours y ſouffle & le trouble & la guerre;
L'autre, croyant l'indigence être vice,
A ſon ſeul Dieu, à l'or fait ſacrifice;
L'autre ſa foi parjure il emploira
A décevoir celui qui le croira;
L'un en mentant, de ſa langue lézarde
Mille brocards ſur l'un & l'autre darde.

Je ne ſuis point ſous ces planètes née
Qui m'auroient pu tant faire infortunée ;
Jamais mon œil ne fut marri de voir
Chez mon voiſin mieux que chez moi pleuvoir ;
A faire gain jamais ne me ſoumis ;
Onc ne mis noiſe & diſcorde entre amis ;
Mentir, tromper & abuſer autrui,
Tant m'a déplu qu'à médire de lui ;
Mais ſi en moi y a trait imparfait,
Qu'on blâme amour, c'eſt lui ſeul qui l'a fait.

A SON AMANT.

O beaux yeux bruns, ô regards détournés,
O chauds ſoupirs, ô larmes épendues,
O noires nuits vainement attendues,
O jours luiſans vainement retournés,
Graces du cœur en mille retz tendues,
Bouche amoureuſe, & vous front ſi charmant,
Que de flambeaux brûlent mon cœur fidèle !
De toi me plains que tes feux, cher amant,
En tant d'endroits mon ame conſumant,
N'en ait ſur toi volé quelqu'étincelle.

SUR LES BLESSURES QUE LUI A FAIT L'AMOUR.

Qu'ENCORE amour ſur moi ſon arc eſſaie,
Cherchant l'endroit d'une nouvelle plaie,

Que nouveaux feux me jette & nouveaux dards,
Qu'il ſe dépite, & pis qu'il pourra faſſe;
Nul de ſes traits ne ſaura trouver place,
Tant ſuis déja navrée en toutes parts.

A VÉNUS.

CLAIRE Vénus, qui erres dans les cieux,
Entends ma voix qui, triſte, chantera
Ses longs tourments & ſoucis ennuyeux,
Tant que ton front au haut du Ciel luira.
Mon œil veillant ne t'attendrira mieux,
Mais plus de pleurs te voyant jettera,
Et mieux mon lit de larmes baignera
Quand de mes maux ſeront témoins tes yeux.
Donc, ô mortels, ont ceſſé vos travaux!
Et du ſommeil vous goûtez le repos!
J'endure mal tant que le ſoleil luit,
Et quand je ſuis quaſi morte & paſſée,
Du dur amour toujours plus oppreſſée,
Me faut gémir encor toute la nuit.

SUR LES CAPRICES DE L'AMOUR.

TOUJOURS amour inconſtamment me mène
Et quand je penſe avoir plus de douleur,
Sans y ſonger, je me trouve hors de peine;
Puis quand je crois ma joie être certaine,
Il me remet en mon premier malheur.

PRIERE A L'AMOUR.

Toi qui me vois tendrement ſoupirer,
Donne faveur à ma tant triſte plainte,
En mes ennuis me plaire ſuis contrainte,
Et d'un doux mal douce fin eſpérer.

SUR LE RETOUR DE CELUI QU'ELLE AIME.

Deux & trois fois bienheureux le retour
De ****, & plus heureux encore
Ce que ſon œil de regarder honore!
Que celle-là recevroit un bon jour,
Qu'elle pourroit ſe vanter d'un bon tour,
Qui baiſeroit le plus beau don de Flore, (1)
Le mieux ſentant que jamais vit l'aurore,
Et y feroit ſur ſes levres ſéjour.
C'eſt à moi ſeule à qui ce bien eſt dû
Pour tant de pleurs & tant de tems perdu,
Mais, le voyant, tant lui ferai de fête,
Tant de mes yeux emploirai le pouvoir
Pour deſſus lui plus de crédit avoir,
Que de ſon cœur je ferai la conquête.

---

(1) Elle compare la bouche de ſon Amant à un roſe.

A SON AMANT ABSENT.

LAS ! que me ſert que ſi parfaitement
Louas jadis & ma treſſe dorée,
Et de mes yeux la beauté comparée
A deux flambeaux, tréſors du firmament.
Ou êtes-vous pleurs de peu de durée ?
O mort, par qui devois être honnorée !
O ferme amour ! ô itéré ferment !
Doncque c'étoit le but de ta malice
De m'aſſervir ſous ombre de ſervice.
Que dis-je, Ami, pardonne à cette fois,
Je ſuis outrée, & de dépit & d'ire,
Mais je ſens bien, quelque part où tu ſois,
Qu'autant que moi tu ſouffres de martyre.

VICISSITUDE DES CHOSES HUMAINES.

APRÈS qu'un tems la grêle & le tonnerre
Ont le haut mont de Caucaſe battu,
Le beau jour vient de ſplendeur revêtu.
Quand Phœbus a lancé ſes feux ſur terre,
Sa ſœur paroit avec ſon chef pointu ;
Et quand auſſi le Parthe a combattu,
Il prend la fuite, & ſon arc il deſſerre.
T'ai vu jadis paſſionné, plaintif,
Et défiant de mon feu peu hâtif,

Mais maintenant que tu m'as embrâſée,
Et ſuis au point auquel tu me voulois,
Cruel, ta flâme en quelqu'eau arroſée,
Eſt moindre encor que celle que montrois.

SUR SA DÉFAITE.

DIANE étant en l'épaiſſeur d'un bois,
Après avoir mainte bête aſſenée,
Prenoit le frais, de Nimphes couronnée.
J'allois rêvant, comme fais maintes fois,
Sans y penſer, quand j'ouis une voix
Qui m'appella, diſant: « Nimphe étonnée,
» Que ne t'es-tu vers Diane tournée, »
Et me voyant ſans arc & ſans carquois,
L'air abatu, les yeux mouillés de larmes,
» Qu'as-tu trouvé, compagne. Où ſont tes armes?
» Je m'animai, réponds-je, à un paſſant,
» Jettant mes dards, d'une colère extrême,
» Et l'arc après; mais lui, les ramaſſant,
» Les a ſoudain tourné contre moi-même »

SUR UNE PRÉDICTION.

PRÉDIT me fut que devois fermement
Un jour aimer celui dont la figure
Me fut décrite, & ſans autre peinture
Le reconnus quand parut mon Amant;

Puis le voyant aimer ſi tendrement,
Pitié je pris de ſa triſte aventure,
Et tellement j'écoutai la nature,
Qu'autant que lui j'aimai ſubitement.

SENTIMENT APRÈS UN RENDEZ-VOUS A SON AMANT.

JEUX, bals, tournois me ſont tous ennuyeux,
Et rien ſans toi de beau ne me puis peindre,
Je fuis la ville, & le temple & les lieux
Où je prenois plaiſir à t'ouir plaindre,
Où tu ſçus, non ſans force, me contraindre,
A te donner ce qu'eſtimois le mieux.

I.

LE SONGE.

A SON AMANT.

TOUT auſſitôt que je commence à prendre,
Seule en mon lit, le repos déſiré,
Mon triſte eſprit hors de moi retiré
S'en va vers toi incontinent ſe rendre.
Lors m'eſt avis que dedans mon ſein tendre
Je tiens le bien où j'ai tant aſpiré,
Et pour lequel j'ai ſi haut ſoupiré
Que de ſanglots ai ſouvent cui défendre.

O doux ſommeil ! ô nuit à moi heureuſe !
Plaiſant repos, plein de tranquilité,
Continués toutes les nuits mon ſonge,
Et ſi jamais ma pauvre ame amoureuſe
Ne doit avoir de bien en vérité (1)
Faites au moins qu'elle en ait en menſonge.

II.

SUR SA CONSTANCE.

QUI un doux lut rend plus tendre & meilleur ?
Qui plus pénétre en chantant ſa douleur ?
Quel naturel eſt le plus amiable ?
Qui eſt des yeux le plus emmieleur ?
Qui fait plutôt une playe incurable ?
Je ne voudrois le dire aſſuréinent
Ayant amour forcé mon jugement
Mais, quoiqu'il ſoit, cher Ami, je m'aſſure
Que le plus beau que l'on pouroit choiſir
Et que tout l'art qui aide la nature
Rien ne ſauroit changer à mon deſir.

---

(1) Cette idée a ſouvent été répétée depuis, même par nos meilleurs Poëtes.

III.

A ELLE-MÊME.

O! si j'étois en ce beau sein ravie,
De celui-là pour qui je vais mourant!
Si avec lui vivre le demeurant
De mes courts jours ne m'empêchoit Envie:
Si m'accolant, me disoit " chere amie,
» Contentons-nous l'un l'autre, & ne craignons
» Que la tempête & les fiers Aquilons
» Nous puissent plus disjoindre en notre vie ».
Si de mes bras le tenant accolé,
Comme le lière à l'arbre encercelé,
La mort venoit, de mon aise envieuse,
Pour me frapper.... plus il me baiseroit,
Quant mon esprit sur ses lévres fuiroit,
Bien je mourrois plus que vivante heureuse.

IV.

LE DERNIER VŒU DE L'AMOUR.

A SON AMANT.

Tant que mes yeux pourront larmes épandre
Et l'heur passé avec toi regretter,
Et qu'aux sanglots & soupirs résister
Pourra ma voix un peu se faire entendre;

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth, pour tes graces chanter,
Que mon esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien, fors que toi, comprendre,
Je ne souhaite encore point mourir;
Mais quand mes yeux je sentirai tarir,
Ma voix cassée & ma main impuissante,
Et mon esprit, en ce mortel séjour,
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Prierai la Mort hâter mon dernier jour.

V.

PRIERE.

AU ZÉPHIR.

POUR le retour du soleil honorer,
Par toi zéphir l'air serein s'appareille
Et du sommeil l'univers se réveille,
La terre jà commence à se parer,
Jà les oiseaux ès arbres font merveille.
Veux-tu, zéphir, de ton heur me donner,
Et que par toi toute me renouvelle?
Fais mon amant de vers moi retourner
Et tu verras s'il ne me rend plus belle.

VI.

A SON TRÈS-BIEN AIMÉ.

BAISE m'encor, rebaise moi & baise,
Donne-m'en un de tes plus savoureux,
Donne-m'en un de tes plus amoureux,
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.
Las! te plains-tu? Ça que ce mal j'appaise,
En t'en donnant dix autres doucereux:
Ainsi meslant nos baisers tant heureux,
Jouissons-nous l'un de l'autre à notre aise:
Lors double vie à chacun ensuivra;
Chacun en soy & son amy vivra.
Permets, m'amour, penser quelque folie:
Toujours suis mal vivant discrétement
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moi ne fais quelque saillie.

Il n'y avoit qu'une rivale de Sapho qui pût faire de pareils Vers. Ce dernier Sonnet surtout est beaucoup trop libre, je l'avoue. Falloit-il le supprimer? Il nous reste encore des Statues antiques devant qui la pudeur est peut-être obligée de baisser les yeux; mais quel homme né avec un peu de goût auroit le courage de les mutiler.

LOUISE LABÉ.

SONNET.

ULYSSE, ni tous les Héros de l'antiquité n'eurent jamais plus d'attraits que celui pour qui mon ame reſſent des peines & craint des malheurs. La valeur anime ſes traits, & les Grâces ſourient ſur ſon viſage. Amour, c'eſt de ſes beaux yeux dont tu t'es ſervi pour percer mon ſein. Tu m'as fait une bleſſure ſi cruelle que toi ſeul peux la guérir. Perfide! eſt-ce ainſi que tu payes mes bienfaits. Deſtin fatal! il faut que j'aye recours à toi, puiſque tu reſſembles au Scorpion qui pique & guérit. Je ne demande pas que tu m'ôtes le déſir d'aimer, ce bien m'eſt trop cher & la perte m'en ſeroit trop ſenſible; mais adoucis mes ennuis, toi qui les as fait naître.

LUDOVICA LABÉ.

SONETTO.

NON havria Ulyſſe, o qualunqu'altro mai
Più accorto fù, da quel divino aſpetto
Pien di gratie, d'honore e di riſpetto
Sperato qual i ſento affanni e guai.
Pur, amor, coi begli occhi tu fatt' hai
Tal piaga dentro il mio innocente petto,
Di cibo e di calor già tutto ricetto,
Che rimedio non v'è ſe tu nel dai.
O ſorte dura! che mi fa eſſer quale
Punta d'un ſcorpio e dimandar riparo
Contr' il velen dall'iſteſſo animale.
Chieggo ti ſol' ancida queſta noïa,
Non eſtingua 'l deſio a me ſi caro,
Che mancar non potrà ch'e non mi muoïa.

Les Sonnets de Louiſe Labé ſont au nombre de vingt-quatre, j'en ai ſupprimé quelques-uns, & j'ai fait dans les autres les retranchemens que j'ai cru néceſſaires.

PERNETTE DU GUILLET.

Les talens de Pernette du Guillet n'étoient point effacés par ceux de Louise Labé. Les admirateurs de la première trouvoient que si elle étoit un peu inférieure à la belle Cordière dans l'art d'écrire, elle lui étoit égale en beauté & la surpassoit dans l'art de chanter & de jouer des instrumens. Elle possédoit autant de Langues que sa rivale, excepté le Grec qu'elle commençoit à apprendre, lorsqu'une mort imprévue vint l'enlever à la fleur de son âge. Elle n'aimoit pas moins son Epoux qu'elle en étoit aimée. Il recueillit les Poësies de sa Femme, & les remit à *Dumoulin*, qui les fit imprimer à Lyon en 1545, sous le titre de *Rimes de Gentille & vertueuse Dame Pernette du Guillet*; elles sont dédiées aux *Dames Lyonnoises*.

POESIES

DE PERNETTE DU GUILLET.

STANCES

SUR ELLE MÊME.

SANS connoiſſance aucune en mon printems j'étois,
Libre ſans liberté; car rien ne regrettois,
En ma vague penſée
De mols & vains deſirs follement diſpenſée.

Las! amour, tout jaloux du commun bien des Dieux,
Me vint eſcarmoucher par faux alarmes d'yeux;
Mais je vis ſa fallace,
Parquoi me retirai & lui quittai la place.

Je vous laiſſe à penſer s'il fut alors fâché.
Depuis, en tapinois, cet enfant m'a lâché
Maints traits à la volée;
Mais onc ne m'en ſentis autrement affolée.

Voyant de m'aſſaillir qu'il n'avoit la puiſſance ;
Tâcha, le plus qu'il put, d'avoir la connoiſſance
Des hommes de vertu
Par qui mon cœur forcé pût ſe voir abbatu.

Mais Vertu ne permit qu'on me fît autre outrage,
Fors ſeulement bleſſer chaſtement mon courage.
O bienheureuſe envie !
Qui pour un ſi haut bien m'a hors de moi ravie.

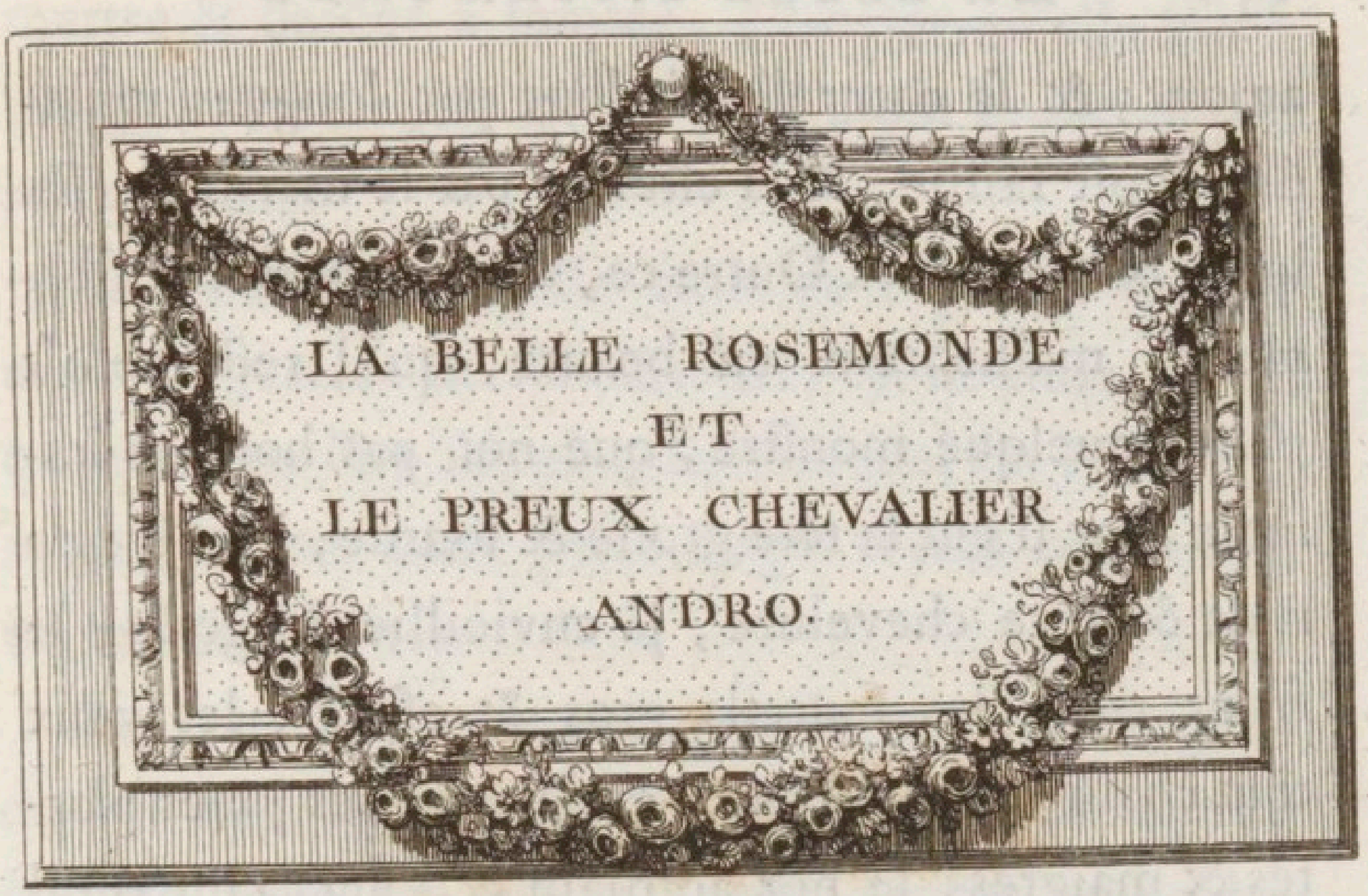
FANTAISIE,

A l'occaſion de ſon Amant qui, peu après, devint ſon Mari.

COMBIEN de fois ai-je, en moi, ſouhaité
Me rencontrer en un beau jour d'été,
Tout au plus près de la claire fontaine,
Où mon deſir avec un je promeine
Qui exercite, en la philoſophie,
Son gent eſprit auquel tant je me fie ;
Que ne craindrois ſeule en ſa compagnie ;
Que dis-je ſeule, ains bien accompagnée
D'Honneſteté que Vertu à gagnée !

Là, quand j'aurois bien au long vû ſon cours,
Je le lairois faire à part ſes diſcours;
Puis, peu à peu, de lui m'écarterois
Et, toute nue, en l'eau me jetterois;
Mais je voudrois lors, quand & quand, avoir
Mon petit luth, accordé au devoir,
Duquel, ayant connu & pris le ſon,
J'entonnerois ſur lui une chanſon
Pour un peu voir quels geſtes il tiendroit;
Mais, ſi vers moi il s'en venoit tout droit,
Je le lairois hardiment approcher
Et s'il vouloit, tant ſoit peu, me toucher,
Lui jetterois, pour le moins, ma main pleine
De la pure eau de la claire fontaine.
Lui jettant droit aux yeux & à la face,
Voudrois qu'alors l'onde eût telle efficace
De le pouvoir en Actéon muer,
Non toutefois pour le faire tuer
Et dévorer à ſes chiens comme cerf;
Mais que de moi ſe ſentît être ſerf,
Tant que Diane eût contre moi envie
De lui avoir ſa puiſſance ravie.
Combien heureuſe & grande me dirois!
Certes, Déeſſe être me cuiderois;
Mais, pour me voir contente à mon deſir,
Voudrois-je à lui faire un tel déplaiſir?

Laiſſons l'aller les neuf Muſes ſervir,
Sans le vouloir deſſous moi aſſervir,
Sous moi, qui ſuis ſans grace & ſans mérite.
Laiſſons l'aller qu'Apollon je n'irrite,
C'eſt lui qui ſeul par ſes écrits s'attend
Faire bientôt dire à la Renommée,
Entre les bras de ſa très-bien aimée,
Combien il eſt amoureux & content.



LIVRE PREMIER.

Pyralius Mari de la Dame Roſémonde, fait édifier le Château Jaloux (1). Deſcription dudit Château.

En la Ville de Tholoze, n'aguères demeuroit un riche & très-opulent Homme, nommé Pyralius: lequel avoit pour épouſe une belle Damoiſelle, qu'on appelloit par nom, Madame Roſémonde. Ce Pyralius étoit vilain de mœurs, & non aſſés apte pour ſervir une ſi jeune Dame telle qu'étoit la Dame Roſémonde, au fait & lucte du délicieux

(1) Ce petit Poëme en Proſe eſt de Jeanne Flore, qui a fait un Volume de *Contes amoureux*, Ouvrage extrêmement rare. Je crois qu'elle vivoit ſous le règne de Louis XII.

amour; & ſa naturelle chaleur par longues maladies étoit faillie, & jà eſteinte par le mérite de ſes longs & vieux ans. Outre ce, il ſe trouvoit ſi difforme & malheureux en beauté, qu'il reſſembloit plutôt quelque monſtre, que non pas homme humain; car il eut la tête groſſe & lourde, hériſſée de rude & âpre chevelure, jà envieillie & griſe, le front ridé, les ſourcils gros & eſpais, les yeux tout chaſſieux & enfoncés en la tête, les joues plattes & maigres, le nez aquilain & long, tant qu'il attouchoit, preſque juſques au menton, qui le contraignoit parler à voix enrouée & caſſée, le col très-petit & gros, aſſis ſur épaules inclinantes miſérablement vers terre, non en autre façon que de ces anciens corps qui, pas-à-pas, cheminent à la mort: il avoit toujours la couleur pâle & fade, comme ſi les harpies lui euſſent halené ſur le viſage, une ſeiche toux, griéves douleurs de flancs & de reins, cathères dangereux, &c. &c.

Doncques cet élégant homme étant en celui lamentable état de ſa perſonne, comme ont de coutume vieillards raſſotés, s'enamoura de la jeune Roſémonde: & pour ce qu'il étoit fort riche & des plus apparens de la Ville, les père, mère & parens d'elle furent aſſés tôt contens de la lui pro-

mettre & bailler à femme, eſtimant qu'elle ſeroit moult heureuſe, & qu'ils vaudroient beaucoup de telle affinité.

La jeune Damoiſelle étoit de l'âge de quinze ans & Pyralius de ſoixante-ſix: tel homme certes que je vous l'ay dépeint. Penſés quel fut lors celui mariage entre deux perſonnages ſi mal convenans en toutes qualités.

Par cette différence, en peu de jours il s'engendra au cœur de l'infortuné Pyralius telle ardeur de jalouſie, que ſon plaiſir nuptial tourna en amère triſteſſe, en plaintes, & en ſoupçons. Donc n'oſoit-il plus dès-lors partir loin de ſa maiſon, ne abandonner ſa femme, & icelui étoit jaloux, voire-même des Dieux, « leſquels, ſe diſoit-il, ſont violateurs » de chaſtes couches; car ainſi perdit Agenor ſa chère » fille Europa, & ainſi Amphitrion de Thèbes fut fait » cocu ». De même ſans aucun repos avoir, vivoit Pyralius en ces miſérables & jalouſes penſées.

Mais enfin, pour être quelquefois délivré de cette peine, il s'aviſa qu'il feroit conſtruire un fort Chaſteau. Parquoy commanda venir force Maiſtres Maçons & Charpentiers pour l'édifice commencer. Il étoit, comme j'ai dit deſſus, fort riche & puiſſant: donc fut le Château à ſon devis aſſés tôt fermé en

un marécage, loin des gens, au milieu d'une ſienne Seigneurie; & y alla-t-il demeurer avec ſa belle femme.

Si ne vouloit ſouffrir qu'aucun y entrât quelqu'il fût, beau-père ou belle-mère, ſinon les ſerviteurs & familiers, dont il avoit groſſe quantité, ſans les chambrières.

La Fortereſſe, que les jeunes hommes amoureux nommèrent le Château Jaloux, avoit trois entrées. Pour parvenir à la première, il falloit paſſer un pont, qui n'étoit point plus large que de quatre pieds, & vingt de longueur: & ſi encore nuit & jour le faiſoit-il tenir levé.

Au bout de celui pont, eſtoit bâtie une groſſe tour fortement maçonnée, en laquelle ſe tenoit un cruel & horrible Géant de la propre race de l'énorme Encéladus, que Jupiter foudroya, & mit ſous la montagne d'Ethna en Cicile. Ceſtuy Géant eſtoit contempteur des hauts Dieux, aimant noiſes & débats, plus avide de ſang humain répandre que ne fut oncques quelque Cicilien Cyclope, ou quelqu'autre inhumain Cannibale, mangeur de gens. En cette façon défendoit Pyralius le paſſage du Pont, à qui paſſer vouloit.

Les foſſés par-deſſous étoient ſi profonds & ca-

vés, qu'il ſembloit droitement aux regardans que ce fut un abiſme, & la forte Cité du Roy de Moloſſe n'étoit édifiée en lieu plus hydeux que ceſtuici. Il n'y avoit point d'apuys ſur le pont, parquoy, quant le vent ſouffloit, on ne s'y fut pû tenir debout, & falloit paſſer à quatre pieds qui n'eut voulu cheoir dans les foſſés.

Après avoir paſſé outre, on venoit à monter ſur le deuxième pont qui étoit d'une même longueur & largeur. Au bout d'icelui il y avoit une autre tour pareille à la première, où l'on nouriſſoit un épouvantable & affamé Lion, là enchaiſné pour la défenſe. Celui qu'occit, en la foreſt de Némée, le fils d'Amphitrion n'étoit rien en comparaiſon à ceſtui-ci; car il ſe trouva mille fois plus cruel & dangereux. Et c'eſtoit horrible choſe à lui voir commencer ſon ire; car ſi merveilleuſement ſe frottoit la queue en terre & ſe la retournoit vers les reins en telle véhémence, qu'il ſembloit que la tour tombât en quartiers, comme à l'aſſaut & priſe du Palais de Priam, une groſſe tour tomba par tel horrible bruit, qu'il fut avis aux Mirmidons que le monde dût finir & retourner en ſon antique cahos.

Que s'il fut advenu qu'aucun eut vaincu le Géant, & le Lion occis, encore eut-il fallu s'approcher

du tiers pont, de trente pieds de long, toujours levé en haut à groſſes chaiſnes de fer ; & que ſi aucun eut paſſé étant le Géant endormi & le Lion enchaiſné, ce tiers pont avallé, y avoit encore un vénimeux & horrible Dragon attaché à deux groſſes chaiſnes de fer de la longueur de quinze pieds.

Or comme je vous raconte, Pyralius le vilain tenoit ſa femme encloſe à tort & ſans raiſon en cette forte chartre, & pluſieurs jeunes Chevaliers ſe mettant en peine pour ſa délivrance, furent occis & en martyre dévorés ; dont ne ſe pouvoit guères tenir contente la Dame, & ci n'en oſoit-elle faire ſemblant & entretenoit, pour avoir paix, le mieux que poſſible étoit ſon jaloux mary.

LIVRE

LIVRE II.

La Déesse Vénus envoye son fils Amour qui rend le Chevalier Andro enamouré de la belle Rosémonde & la belle Rosémonde enamourée du Preux Chevalier Andro.

LA pauvre Damoiselle enfin ayant ennuy de si longue prison, à part elle, pleuroit & lamentoit pitueusement en sa chambre. Puis humblement à genoux estoit en continuelle priere vers la bonne Déesse Vénus, qu'il lui plût briefement la jetter hors de cette calamiteuse vie. Souvent sur les autels d'icelle Déesse, faisoit d'opulens sacrifices, non autrement que Hyarbas dédaigneux & malcontent du refus de la femme de Siché, demandoit vengeance aux Dieux.

Parquoy advint que la bonne Déesse jetta ses célestes & pitoyables yeux sur le Chasteau Jaloux, les arresta longuement sur la misérable Damoiselle, & considérant assés l'iniquité & jalousie de Pyralius, le réputa digne totalement de griève & horrible punition. Mais afin que la pauvrette, après un

ſi long crier, n'attendit trop long-tems le ſecours, Vénus tourna ſes divins yeux miſécicors vers Amour ſon fils, auquel elle dit en cette façon.

« O fils Amour, ma ſeule force & puiſſance, » duquel ſort toute mon autorité, certes il me » prend grande pitié & commiſération de la Da- » moiſelle, laquelle Pyralius par jalouſie & en mon » dépit détient étroitement fermée: comme ſi les » cœurs des jeunes Dames pouvoient être retenus » par telles rudeſſes vilaines. O mon fils, ſi mes en- » nuis te ſont (comme certes ils ſont) aucunement » griefs & péſants, je te prie, pourvoi & donne » ſecours à mon humble ſervante. Qu'elle ait brief- » vement délivrance de ſa perſonne & l'entière » fruition de ſes deſirs. »

Ainſy parloit Vénus à ſon cher fils. Or, lui grandement marry du deuil de ſa Dame de Mère, & joyeux de ſon commandement, étoit comme les vents tempeſtueux qui vont obéir à leur Roy Eolus, ou comme le généreux cheval ſous ſon chevaucheur. A peine pouvoit-il attendre qu'elle eut mis fin à ſon propos.

Lors Amour ſe départ ſoudain du ciel; & esbranlant ſes aiſles avec un doux bruit, ſembloit le pigeon leger, lequel ſe levant de terre, fait haute-

ment ſes plumes réſonner. Après, s'écoulant par le milieu de l'air paiſible, Amour fait ſon chemin ; mais pas n'oublia-t-il au partir de prendre l'arc amoureux & ſes traits ferrés : les uns de plomb, & les autres de fin or reluiſant. De l'un d'iceux fut frappé à travers le cœur le blond Phœbus & de l'autre la Nimphe Pémide.

Tant vola le fils de la Déeſſe de Paphos qu'il arriva ès jardins des Heſpérides, ſe repoſa un peu ſur un arbre qui eſtoit tout chargé de pommes d'or, deſquelles il cueillit deux ou trois qu'il emporta quant & ſoy. Après reprenant ſon vol, il tira vers le Chaſteau de Pyralius le jaloux. Dédalus qui jadis en Crète fit le labyrinthe, à peine eut pu entrer, ne ſortir de cettui-ci Chaſteau, tant eſtoit fortement conſtruit & bien gardé ; mais le fils de la Déeſſe Cyprienne, ayant en écharpe ſon carquois, y ſut aſſés bien entrer & ſortir à ſon vouloir par l'une des fenêtres qui regardoit ſur l'entrée des ponts.

Or, dans Tholoze, pour lors ſe tenoit un jeune Gentilhomme, Meſſire Jean Andro, Lyonnois, beau & jeune Gentilhomme, duquel l'étude étoit de s'adonner aux armes & à la chaſſe, tirer de tous bâtons, de traits & piquer chevaux, en laquelle

choſe il avoit une tant hardie dextérité, que mieux n'eut ſçu le Grand Empereur Alexandre, qui ſeul oſa chevaucher le merveilleux Bucéphale.

Il advint que le puiſſant Andro, un jour eſtoit allé chaſſer avec une groſſe bande de jeunes hommes ſes compagnons. Voilà que d'avanture le ſanglier l'amène devant le Chaſteau de Pyralius. Jà eſtoit arrivé le beau fils de Vénus, & s'étoit poſé droitement ſur la maîtreſſe porte, d'où par loiſir il contemploit la chaſſe, attendant que la belle (ainſi que certes elle fit) ſurvint à la feneſtre.

Or, oyez que fit Amour. Promptement il enfonça ſon arc, & tira de ſon doré carquois deux traits ſemblables dont les pointes, par la réflexion du Soleil, rendirent telle lueur, qu'il fut advis aux habitans du lieu, que la forteresſe fut embraſée: & de ces traits il traverſa les cœurs de la Dame & du Chevalier.

Le fort Andro qui ſouloit chaſſer & prendre des beſtes ſauvages, ſe trouva ſurprins de celui, à la force duquel aucun pouvoir n'eſt qui puiſſe réſiſter. Il ſe plante là attentif, comme s'arrête un qui en cheminant, rencontre choſe qui mérite qu'on retienne ſes pas. Il dreſſe l'œil au lieu d'où déjà dépend le tendre fil de ſa vie. Il contemple la

grande beauté de la Damoiſelle, & quaſi s'entre-oublie, & ne ſçait bonnement qu'il eſt or devenu. La Damoiſelle d'ailleurs n'eſt en moindre peine; car elle devient vermeille comme la roſe teinte du divin ſang de Vénus; puis change autre couleur; puis ſoupire, & pleure & maudit la jalouſie du débile vieillard.

« Ahi! diſoit-elle, affreuſe tour! maiſon cruelle » & ténébreuſe, pleine de deuil & de langueur! » cette beauté que tu enſerres & caches, ſans profit, » les deſtinées me l'avoient baillée pour conſumer » en meilleur uſage. Que puiſſe le ciel, ſi patient » envers toy, t'abymer & foudroyer, comme on » récite que jadis furent les cinq Cités de Pantapolis ». Ce diſant, Roſémonde ſe lamentoit & éclatoit encore d'une plus grande & plus touchante beauté. Quant elle eut perdu la veue de ſon cher amy, dolente elle ſe retira en ſa chambre infécon-de. C'eſt là où Himéneus ne peut oncques allumer les tortis nuptiaux, où il eſt toujours faſcheux, ſans bon augure ou apparence belle. Elle faiſoit le plus grand deuil du monde, & reſſembloit à l'infélice Dido, que ſon Enéas délaiſſa elle & ſa Cité de Carthage.

LIVRE III.

Pourquoi le Dieu Amour ſe déguiſe en Damoiſelle Meſſagére, & comment le Preux Chevalier Andro envoye à Piralius dans le Chaſtel Jaloux.

D'AUTRE côté Meſſire Andro fut contraint de ſe retirer avec ſes compagnons, mais non ſans avoir premierement adviſé ſi par quelque moyen il pourroit entrer céans. Il ne put oncques ſouper, car continuellement lui diſcouroit par la mémoire la belle Dame veuve : & cette douce ſouvenance lui ſervoit aſſés de nourriture, ainſi que les malades que la fiébvre nourit & ſubſtante en partie. « Las ! » moy, diſoit-il, en ſoupirant d'un cœur plein de » chauds déſirs ! Eh comment parvenir à l'amour de » celle que ce vieillard ſans chaleur, au grand dom- » mage d'autruy, poſſéde ? Certes ma vie eſt néante, » d'autant que je ne puis atteindre à un ſi haut bien. » Ne ſont-ils pas vraiment cruels les père & mère » de la belle ? Eh que ne l'ont-ils plutôt à ſa naiſ- » ſance éteinte ? O ſainte Vénus, fais que ne » ſoyent mépriſées tes puiſſances ſécrettes ! O ſaint

» Amour, fais que ton ferme ſerviteur Andro en-
» ſeigne à la belle & vertueuſe Dame, que ne ſont
» débiles & émouſſées les flêches de tes jeunes ſer-
» viteurs! » Tant ſe multiplièrent au jeune Andro les amoureuſes paſſions, qu'il en étoit preſque for-cené. Mais Amour, le débonnaire Dieu, en eut commiſération, & ſe délibéra donner très-prompt ſecours aux deux Amans. Donc va tôt prendre la ſemblance d'une Damoiſelle, (les Dieux ſe tranſmuent en quelconque eſpèce qu'ils veulent).

Voilà donc qu'Amour ſe fait Meſſagère, en tel ordre qu'étoient anciennement les Damoiſelles Meſſagères, allans par le Royaume. Jà il eſt monté ſur un paiſible & bien allant palefroy, richement enharnaché de velours bleu, ſemé de mêmes penſées d'or par-deſſus. Si vint-il trouver le jeune Andro en ſon Hoſtel, & le ſalue prolixement de part ſa Dame Roſémonde. « O ſieur Andro, vail-
» lant & amoureux Chevalier, dit Amour! Mada-
» me, qui eſt ſi malheureuſe que plus ne peut ſouf-
» frir, m'envoye ici, & vous mande que ſi on n'a
» pitié de ſon infortune, ſa vie aſſés prochaine-
» ment en douleur & angoiſſe elle finira. Tous
» Gentilshommes & Chevaliers doivent ſoutenir
» les Damoiſelles, & aider de tout leur pouvoir.

» Les anciens Chevaliers du Roy Artus, mettoient
» leur vie en abandon pour l'amour de leurs belles
» amies; dont ils ont par après mérité los éter-
» nel. Mais en quelle entreprinse & douteuse
» avanture pleine de périls, n'entrerent pas Messire
» Lancelot, Gaulvain, Tristan, Méliadus, Saigre-
» mors, Caradcos, le bon Chevalier Sans Peur,
» & autres infinis, tous Chevaliers de la Table
» Ronde? Pyritous ne se transporta-t-il pas jus-
» qu'aux enfers, pour son amie ravoir? Or n'avés,
» sieur Andro, affaire au cruel Roy Pluto; ains à
» un foible & jà non plus homme vieillard. Allés
» & ne craignez que les barrières & forteresses re-
» tardent vos forts & puissans assauts. Allés & son-
» gés que vous avés Amour de votre côté ».

Ce disant, Amour de son haleine enflammée excitoit le Chevalier Andro. Alors lui accrut tant le courage, qu'il lui sembloit que déjà il avoit le Chasteau Jaloux conquis, & qu'il baisoit à plein desir sa belle amie. Si mercia Amour, qu'il pensoit être une Damoiselle, mille fois de la peine prise & des bonnes nouvelles. Il lui bailla un riche diamant qu'il tira de son doigt, pour porter à sa Dame, priant le recommander très-affectueusement à sa bonne grace, &

lui dire qu'il étoit ſon humble Chevalier ; qu'elle ſe ſoutint de bonne eſpérance, & qu'en brief elle ſeroit délivrée.

Amour, ſans plus là s'arrêter, deſpart, & fait tant qu'il parvint en la préſence de la Damoiſelle Roſémonde, laquelle il trouva lors en ſa garde-robe, où à genoux elle prioit la Déeſſe Vénus la vouloir regarder en pitié, & la bientôt délivrer des mains de ſon jaloux mary.

Adoncques fut la Dame toute éperdue, pour ce que Amour jetta grande lueur par tout le lieu, qui lui esblouit les yeux. « Roſémonde, dit-il, Mada-» me Vénus, ma mère, & moy, qui ſuis le puiſ-» ſant Dieu d'Amour, prenons pitié de tes lan-» gueurs. Les ſacrifices ont été de nous agréable-» ment reçus. Mets fin à ton pleur, car de brief » auras la jouiſſance de ton amy Andro, & ton » vilain mary ſera puny ſelon ſes mérites ». Adonc la joye & lieſſe de la jeune Dame fut celle d'un pauvre criminel, qui pour l'ennuy & fâcherie de la priſon, les gros fers aux pieds, s'endort, & dormant, ſonge qu'il eſt mis à pleine délivrance ; puis il ſe réjouit outre meſure, & déjà ſentant la douceur de liberté, ſe tranſporte librement en tous lieux, ſe fait fête en ſon cœur de ſa délivrance, ne pouvant

encore aſſés expliquer par geſtes extérieurs l'extrême lieſſe qu'il ſent.

Cependant ſon bel amy Andro délibéroit promptement ſe mettre en l'eſſay de la conqueſte du Chaſtel Jaloux. De fait, il écrit unelettre à Pyralius & mande à lui qu'il veut conquérir la Damoiſelle : & que pas ne luy appartient de l'avoir, vû la raiſon de ſes antiques & invalides ans.

Ycelle lettre écrite, il appelle un ſien Nain, lequel émerveillé & marry de l'entrepriſe de ſon maître, ne peut contenir les larmes qu'elles ne lui roulaſſent du long de la face juſques à terre. Cependant fallut-il obéir & ſe mettre en voye vers le Chaſtel Jaloux.

LIVRE IV.

Le Nain porte des lettres à Pyralius du Chevalier Andro. Rencontre de la Déesse Vénus, & du Chevalier Andro.

QUAND il fut entendu par ceux de céans que le Nain étoit Messager, on lui fit avaler les ponts ; & ainsy passa outre avec moindre danger ; car le Géant enferma le Lion & le Dragon, chacun en sa caverne.

Mais Pyralius, les lettres de Andro lues, le peu de couleur qu'il avoit lui cheût de la face, qui demeura pasle comme buys. Il branla trois ou quatre fois la teste, & commença à ronger & à mordre un gros bâton de chêne duquel il s'appuyoit. On l'ouit frémir & bruyre au loin ; ainsy que la fureur de la mer est entendue du pasteur assis sur un haut rocher. Si eut le pauvre Nain telle peur, que bien peu s'en faillit qu'il ne mourût illec. Enfin le méchant jaloux, jettant un sourire sardanique, dit à sa femme : « Mamie, ce fol Chevalier Andro me » mande qu'il vous veut avoir, & que demain je

» lui faſſe ouvrir mon Chaſtel. Vrayment je lui fe-
» rai faire l'ouverture qu'il demande ; mais ſi par-
» deſſus les ponts il veut paſſer , ce ne ſera ſi aiſé-
» ment qu'il penſe «. La Dame répondit , « cer-
» tes, Monſeigneur , cet Andro ne ſera tant outre-
» cuidé , comme de s'expoſer en ſi apparent dan-
» ger ». Puis , doucement , en ſon cœur va prier la grande Vénus , qu'elle veuille être en aide à ſon cher amy.

Le Nain retourna devers ſon maître, & lui dit que Pyralius fairoit voyrement avaler les trois ponts, puis ajouta : « Las ! Sire, qu'avés-vous entreprins de
» faire ? Voulés-vous ainſy , pour une femme , vous
» perdre irréparablement ? En yſſant du Chaſtel Ja-
» loux , j'ai adviſé la façon d'icelui , contemplé la
» fureur du lion , & vû la cruauté du ſerpent, qui
» eſt beaucoup , à mon advis, plus horrible , qu'on
» ne récite avoir été celui que le vaillant Perſé
» occit , pour délivrer la belle Androméda. Quant
» les ponts ſeront avalés, il vous faudra contre trois
» défendre d'un cœur plus que d'homme. Que ſi
» ainſy eſt que puiſſiés les ſurmonter , ce ne ſera
» rien fait encore. Car il vous conviendra garder
» des trahiſons dudit Pyralius votre mortel enne-
» my , qui eſt bien le plus déloyal homme du mon-

» de. Il vous fera, par ſemblant, bonne-chère &, s'il
» peut aucunement, ferés de lui bientôt occis. Puis
» fera diviſer votre corps en trois parties, dont
» l'une ſera pour le repas du Géant, l'autre ſera
» jettée au Lion, & la tierce au Serpent. Pour
» Dieu, Sire, retirés-vous de cette dangereuſe
» entrepriſe ».

Aſſés d'autres remontrances, fit encore le Nain à ſon maître Andro : mais ce fut pour néant. Car tant étoit-il féru de l'amour de la Dame, que pour être démembré, ne ſe fut deſparty de ſon propos. Parquoy ſans s'arrêter, armé de toutes pièces, ſe mit en chemin vers le Chaſtel Jaloux, en la compagnie, ſans plus, de ſon dit Nain, deviſant de pluſieurs choſes, meſmement de la beauté & bonne grace de la Damoiſelle aimée.

Or quand ils furent parvenus à un jet du Chaſteau Jaloux, le Preux Andro deſcendit de cheval pour adviſer s'il lui manquoit rien de ſon harnois. Jà voici à travers un petit boſquet apparoître la grande Vénus, (les immortels ſouvent s'apparoiſſent aux humains) montée ſuperbement ſur un chariot, lequel elle eut en don de Vulcan ſon mary, le jour qu'ils furent eſpouſés enſemble. Les roues étoien d'argent adroitement ouvrées. Les rayes autant ren-

doient de lumiere, que ceux de Phœbé en l'obſcurité de la nuit. Le ſiége de la Déeſſe fut d'or fin d'Arabie, où étoient, tout à l'entour des bords enchaſſés, de gros rubis, diamans, émeraudes, ſaphirs, & perles Orientales. Au milieu on voyoit retracées nombre d'hiſtoires amoureuſes que Pygmalion, le ſubtil Orfévre des Dieux, avoit là diligemment taillées. Ledit chariot étoit traîné par douze blancs Cignes, & autant de Colombelles, ayant autour du col chacune un petit cercle d'or, où étoient attachés rubans de couleur bleue céleſte : leſquelles Colombes, deux à deux, s'alloient baiſans ſi amoureuſement, que qui les voyoit lui étoit force de s'échauffer en amour. Beau Cupidon étoit le conducteur du char, &, à travers le cœur de quiconque il rencontroit, deſcochoit ſes violentes ſagettes ; à ceux ici pour les faire aimer, & à ceux-là fantaſquement pour leur faire haïr & fuir l'amour, comme la brebis craintive & ſimple fuit de nature la cruauté du loup.

Autour de Vénus cheminoient, s'entretenant par les mains, les trois Graces toutes nues, dont la blancheur de leur tendre & délicate chair ſurpaſſoit la candeur des fleurs de ceriſiers récens, & faiſoit montrer la clarté du jour pâle & cendrée. Elles

avoient leurs cheveux treſſés à l'antique, en derrière, bien mignonement.

La grande Vénus, ſéant au char, avoit de côté elle ſa délicieuſe fille Volupté, & rempliſſoit l'air à l'environ d'une céleſte & lumineuſe clarté, ſi que l'œil humain, aſſés à plein, ne la pouvoit voir ne contempler. La vertu de ſa puiſſance faiſoit là où elle paſſoit, germer & produire à la terre diverſes eſpèces de fleurs. Les animaux ſoudain reſſentoient une vigueur & une gaieté nouvelle. Sur les arbres, les petits Oiſillons vacquoient à ſe carreſſer & becqueter plus amoureuſement avec leurs compagnes. Bref, au paſſer de la Déeſſe, toute la région alors fut inacoutumément plus féconde & plus belle.

En tel équipage que je vous dis, le Chevalier Andro vit venir la grande Vénus, laquelle s'approcha du lieu où il étoit. Le Chevalier ſe mit vitement à genoux. Il lui fait la révérence & l'adore. Mais la débonnaire Déeſſe deſcend de ſon char, & ſur riches tapis qui ſe trouvent là ſoudain eſtendus, elle ſe ſied. Elle appelle Andro, lui déclare qu'elle n'eſt venue là à autre fin, ſinon pour lui aider & ſecourir à conquérir ſa belle amie: puis elle commande aux trois Graces de le déſarmer. Auſſitôt les voilà qui de leurs mains délicates & blanches, le déveſtiſſent

tant, qu'il resta tout nud en pied (dont il rougit) devant la Déesse.

O beauté de grandissime vertu efficace! ô beauté, le premier don des hauts Dieux! par le charme puissant de tes regards, tu peux plus que le Thracien Orphéus, qui aux doux résonnement de son luth, attiroit à lui les insensibles rochers, arrestoit les fleuves en leurs cours, ennyvroit les Lions, & apprivoisoit les Tigres. Cecy je dis, pour ce que la grande Vénus (si son fils Amour n'eut usé de tout son pouvoir) fut esté éprise du Chevalier. Alors il eut esté force à la Damoiselle Rosémonde d'éternellement vivre en misère & sans amy dedans le roch jaloux & endurer les molles & fatigantes caresses du froid & vieux Piralius; car le Chevalier Andro brilloit de si grande beauté & de telle excellence de corps, que Vénus, comme toute émerveillée, les yeux attachés sur l'objet, demeura sans soy mouvoir: ce néantmoins, enfin revenue à soy, elle tira d'un petit coffret une boëte d'eau de senteur faite d'une émeraude. Puis elle parfuma elle-même d'une main curieuse & délicate tout le corps du Chevalier. Si sentoit bon l'ambroisie céleste, de quoy l'onguent fut composé. Puis, cela fait, le fit revêtir par les trois Grâces & armer, & lui donna un

céleste

céleſte & divin baiſer, tout ſemblable à celui qu'elle donna jadis à c'il, qui lui ramena ſon fils égaré & perdu.

Le baiſer donné, la Dame Vénus & ſon fils Amour, & les trois Grâces, le char & les colombelles qui là étoient devant les yeux du Chevalier Andro diſparurent inſenſiblement, comme fait la fumée des encenſoirs, laquelle petit-à-petit volette par les voûtes des temples, & ſe perd de la vue des regardans.

LIVRE V.

Combat du Preux Chevalier Andro & du Géant. Triomphe du Chevalier. Mort déſeſpérée de Pyralius.

La grande Vénus arrêta ſon char ſur la muraille du Chaſtel, où inviſible ſe tint pour regarder le Preux Andro. Il parvint au premier pont. Si commença-t-il à eſcrier le Géant de toute ſa force, ce qui fit les prochains rochers & tout le Chaſtel avec bruit retentir. Le maudit Géant dormoit pour l'heure : il s'éveilla en ſurſaut. Il met la teſte à la feneſtre & demande furieuſement qui huchoit ſi fort. Ainſi le chien Cerberus s'eſmouvoit pour défendre l'entrée du ténébreux Hoſtel de Pluton. Deux yeux terribles lui roilloient dans la tête. Quand il s'éleva debout, il reſſembla Briare ; tant ſa taille étoit énorme & ſon air affreux. Ses dents menaçantes ſortoient demi-pied hors de la gueule. Enfin c'eſtoit le plus inhumain & deſpiteux monſtre que la terre onc produiſit. Donc même il fit peur à Amour qui le contemploit de deſſus la tour, que peu s'en fal-

lut qu'il ne s'envola bien loin d'illec. « Ouvre, » ouvre, disoit le hardy Andro, je veux entrer au » Chastel ». Le Géant qui entendit la voix du Chevalier, s'arma d'une grosse & pésante massue & prit un dard émoulu & une chaîne de fer de la longueur de sept pieds, où au bout y avoit un gros boulet fait d'acier, plein, par enchantement, de je ne sçai quel feu infernal respirant dehors par petits trous. Jamais ce feu infernal ne s'éteignoit ou diminuoit, mais soudain s'attachoit aux armes & vestemens, ou à la chair. Ainsy étoit brûlé sans reméde quiconque en étoit touché.

Le pont baissé, Andro courageux & hardy descend à pied, baille au Nain le coursier à tenir: puis passe outre, prenant soigneusement garde de ne tomber aval dans les fossés, jusqu'à ce qu'il fût en une large place près de la tour où le Géant l'attendoit, rugissant comme le Lion qui voit approcher & tomber sa proye en ses griffes.

Le Chevalier se recommande dévotement & de tout son cœur à Madame Vénus. Le maudit monstre qui avoit nom Caignazo, premièrement saisit le dard, & hurlant comme le Loup au gros de l'hiver, oppressé de famine, ou ainsy que le Taureau échapé des sacrifices, il vient fondre avec fureur &

lance ſon dard contre l'amoureux Chevalier. Il l'eut de cettui coup rué par terre tout mort: mais la débonnaire Déeſſe, laquelle avoit entendu la prière de ſon loyal ſerviteur, fait voler Amour qui, de l'un de ſes traits, deſtourne le mortel coup & rompit le dard en deux piéces. Caignazo prend ſa maſſue & la lève, puis la fait retomber ſur Andro d'une grande roideur. Vous euſſiés dit ce foudre qui tomba ſur les Titans, ou le roulement d'un gros cheſne aval d'une montagne, que le laboureur à fréquens coups de coignée a abbattu. Le Chevalier eut ſuccombé, ne fut que l'Amour jetta au-devant du coup une de ſes aiſles & deſtourna la maſſue, qui ſe rompit en piéces contre l'un des coins de la tour. Caignazo ſemble alors Pluton en ſa contenance, lorſque le fort Alcides le lioit au plus ténébreux lieu de ſa Cité d'Enfer. Il écume de rage. Il veut bruſler ſon ennemy, quoiqu'il eût mieux voulu en faire un bon repas. Il lui lance ſon boulet de feu contre l'eſtomach. (Choſe épouvantable!) Voilà dans l'air tel feu & fumée, comme de la forge des Ciciliens Cyclopes quand Vulcain les hâte à l'œuvre. Si eut été le Chevalier bruſlé, ſans Vénus qui l'avoit parfumé & l'amour qui l'enveloppoit de ſes feux.

Ce Dieu permit alors que le Chevalier Andro

vît la belle Dame Roſémonde, qui étoit ſus la porte du Chaſtel jaloux, en la compagnie de Pyralius ſon mary. Parquoy animé comme un Lion d'Hircanie, il tira l'eſpée, & en férit le Géant, droit deſſus l'épaule, d'une telle force, que l'épée fourbie y entra dedans plus de demy grand pied: & peu s'en faillit qu'il ne le tuât; & au retirer de l'épée, lui fouleva le chapeau d'acier, qui cheut ès foſſés. Andro le preſſoit de tout ſon pouvoir, comme fait le Faucon au Corbeau qui lui a emblé ſa proye.

A cettui coup mugiſſoit Caignazo ſi horriblement qu'il ſembloit le Taureau vaincu par un plus puiſſant. Il fatigue aſſés le boulet enflammé pour en bruſler ſon ennemi: mais Andro recharge un tel & ſi péſant coup ſur la teſte du Géant décaſqué, qu'il le pourfendit juſqu'aux dents. De ce coup le malheureux rendit ſon ame aux ombres Plutoniques. Son corps tomba dans les foſſés avec un épouvantable bruit. Mort l'horrible Géant, marche le Preux Chevalier vers le pont deuxième, qui fut par cettui qui le gardoit, avalé. Andro ſe met au-devant du cruel Lion qui s'en vient, courant à grands ſauts, la gueule béante pour le dévorer & l'engloutir: mais le hardy & courageux Andro le print par ſes crins hériſſés, monte ſus, & à force de mains l'eut aſſés tôt occis.

Le tiers pont fut pareillement avalé; & quand le preux Andro vit le vénimeux & cruel ſerpent, il s'achemina vers lui. Cettui-cy s'envola & s'évanouit dans les airs, jettant un ſi épouvantable cri qu'on eût dit que tout le Chaſtel en eſtoit esbranlé, & qu'il alloit trébuchant en un goufre.

Puis vint Andro à la porte: &, pour ce qu'on ne vouloit l'ouvrir ſitôt, le Chevalier rua un tant démeſuré coup, qu'il la porta par terre avec plus d'une toiſe de la muraille. Si entra-t-il dedans juſques à la ſeconde porte.

Parquoy voyant Pyralius qu'il n'y avoit plus ordre de plus avant défendre ſon Chaſtel, vint parler de deſſus la muraille, & pria de le vouloir prendre à mercy, & qu'il feroit ouvrir la porte; mais le preux Andro n'en voulut rien faire: & l'enfonça tout ſubitement.

Alors s'enfuit Pyralius par une fauſſe porte, hors de céans, pour ſauver ſa vie, & barra après ſoy les huys; non autrement que Pluton en ſa Cité d'Enfer avoit fait autrefois contre Hercule qui lui ôta la Dame Proſerpine.

La belle Roſémonde plus joyeuſe qu'on ne ſçauroit dire, (ainſy qu'eſtoient les Matrones & Pucelles Troyennes quant elles virent le ſiège des Grecs

levé de devant leur Ville de Troye,) s'en vint au-devant de ſon bel amy, pour lui faire chère belle, comme une Déeſſe. Veſtue d'une robe faite d'un blanc taffetas armoiſy, dont les bords eſtoient de paſſemans d'or, par-deſſous elle n'avoit que la déliée chemiſe qui joignoit à ſa chair blanche & ferme; ſi que quand le doux vent zéphirus venoit à entre-ſouffler parmi ſes habillemens, or il deſmontroit, à qui l'eût pu voir, la compoſition de la jambe fine & longuette, or de la cuiſſe, or..... Les cheveux d'elle blonds & eſpais eſtoient richement treſſés à lacs d'or, en manière de reths, dont les nœuds furent de fines perles, ſaphirs, & vertes eſmérаudes. Outre, par-deſſus ſon chef, elle portoit un chapelet de fleurs, ſentant comme ſi ce fût beaume; ce qui lui faiſoit reſſembler à une grande Reine couronnée nouvellement, qui entre en la chambre du Roy ſon eſpoux.

Las! ne faut demander ſi le jeune amy fut plein de lieſſe, quant il apperçut le ſimple & repoſé marcher de ſa Dame, qui lui venoit au-devant; car qui lui eut donné un riche & opulent Royaume, telle joye au cœur ne lui eût pû ſurvenir; ni du doux parler amoureux, dont au ſaluer l'un & l'autre elle uſa.

A peine fut Andro arrivé vers elle, que la Dame lui approcha ſon beau viſage, & que, l'accolant dans ſes bras, un ſavoureux & prolongé baiſer il lui aſſit ſur ſa bouche. Voicy leur apparoir la Dame Paphos belle & joyeuſe, & ſignifiant quelque prochaine bienheureté. Eux la ſaluèrent les genoux à terre, bien aiſes & ce néantmoins craintifs & pleins de je ne ſçay quelle amoureuſe honte.

Le fils Amour & la Dame ſa mère, firent ſoudain dreſſer une couche nuptiale par les trois Grâces, de laquelle la coicte fut du léger duvet des Cignes & Pingeons, oiſeaux amoureux, eſtant en la tutelle & garde de la Déeſſe. Quant la couche fut duement & à diligence préparée, la grande Vénus, à face riante & gracieuſe, dont elle ſerénoit le ciel, prit par les mains l'heureux Andro & la belle ſon amye & les mena en cette riche chambre, où elle & puis les trois Grâces les firent coucher.

Ce fait, chacun d'eux ſe deſpartit. Mais avant ce, la bonne Déeſſe leur infundit à tous deux dans les moëlles & veines ſa céleſte & lépide influence. Adoncques les deux amans, plus joyeux qu'on ne ſçauroit dire, furent un peu ſans pouvoir dire un tout ſeul mot : comme celui qui ſe remplit d'une telle joye au retour inſpéré de ſon amye, qu'il en

perd la force de parler. Seulement Andro lui jette les bras au col & doucement l'embraſſe, & laiſſe couler des larmes qui lui venoient de la lieſſe de ſon cœur.

Cupidon ſans eſtre apperçu étoit à un coin du lit, tenant une petite lampe, où la flamme pétilloit. Or en eſtoit la lumière ſi pure & belle, qu'elle augmentoit la grace & beauté de l'un & de l'autre, & ils eſtoient comme qui, par la bonté des hauts Dieux, nouvellement a reçu le bénéfice de voir. Il ne ſe peut raſſaſier de jetter l'œil ſur la couleur des choſes, & ſur la ſtructure & édifice de ce beau monde. Les deux yeux du Chevalier Andro eſtoient détenus à conſidérer la parfaite beauté de ſon amye. A peine ſçavoit-il s'il ſongeoit ou s'il voyoit en effet choſe céleſte ou humaine. Il conſidéroit la grandeur de ſon clair front bien arrondy, les ſourcils noirciſſans faits en maniere de l'arc d'amour, la fraîche couleur & le beau tein de ſa face, la rondité de ſes joues vermeilles, la petiteſſe de ſa riante bouche, avec l'élévation des lévres coralines & ſi bien jointes qu'elles ſembloient à tous coups ſémondre un ſuave & amoureux baiſer. Je me tais ici de vous raconter plus avant quel charme enmielleur il trouvoit au foſſelet menton, & en la blancheur déli-

cieuſe de ſa gorge ; mais encore trop lui plaiſoit d'aſſeoir le regard attentif ſur la rondeur des petits tétons, loin l'un de l'autre bien demy-pied ; ſur la gracilité de ſon corps & ſur la beauté de ſes mains délicates & blanches comme albâtre. Rien n'eut ſeu être plus enamourant que ſes jambes & ſes pieds qui deſmontroient je ne ſçay quelle mignotiſe. Que vous dirai-je ! Plus en plus l'amoureux Andro & la belle Roſémonde s'émerveilloient de l'un l'autre.

Or, cependant le miſérable Pyralius s'enfuit par les bois, hurlant & criant comme beſte ſauvage : ou comme faiſoit Licaon échapé de la ruine de ſon Palais mis à feu & à ſang. O cruel ſort, diſoit-il, de » mon impatiente vielleſſe ! O diverſes & perverſes » deſtinées ! Que m'ont valu mes anxieuſes ſolici- » tudes ? Que m'ont valu mes machinations con- » tre ta puiſſance, ô Amour ? O le ciel ! O la terre ! » O les mains de Neptune ! J'enrage. Je meurs. Que » crierai-je ? Où irai-je ? Où trouver un refuge, » pour encore échaper des mains de mon adultère » ennemy ? » Le pauvre dolent ſe tut ; & pour la grande ire qui le tenoit, à peine fuyant pouvoit-il diſcerner le chemin couvert de la nuit noire. Il ſent volleter autour de ſa tête, je ne ſçay quels oiſeaux de mauvais préſage, & qui hantent les ſépul-

chres des trépaſſés. Quant il fut au milieu du bois, à lui s'apparurent les horribles furies, Alecto, Mégèra, & Tiſiphone, horriblement ſecouant leurs teſtes ſerpentines, & l'eſpouvantant de leurs voix infernales, dont perdit-il entièrement le ſens. Si délibéra en ce lieu là de ſe pendre à un arbre.

Ainſy paya, le malheureux, la peine de ſa froide jalouſie, & les amoureux en joye & lieſſe à l'aide d'Amour, jouyrent longtems de leurs plaiſirs.

POESIES

DE BELLE ET VERTUEUSE DAMOISELLE

L. D. P. P.

MORTE A DIX-HUIT ANS.

RONDEL.

Le Code de Cour.

QUI ſes beſognes veut bien faire,
Selon le tems qui ores court,
Diſſimuler doit & ſoi taire,
Avec les Seigneurs être ſourd.
Quant on oit choſe qui ennuie,
Que toujours à chaud & à froid,
Dès qu'ils ont parlé, on leur die,
Monſeigneur dit bien, il a droit.

Car pour leur dire le contraire,
Quelque dommage qui leur ſourt,
On ne le peut ſans leur déplaire,
C'eſt la coutume de la Cour.
Faut donc démener cette vie
Et du tout dire à chère lie,
Soit à l'envers, ſoit à l'endroit,
Soit menſonge, ſoit flatterie,
Monſeigneur dit bien, il a droit.

VERS

DE L'AMOUREUX A LA DAME.

MA douce amour, ma Dame & ſouveraine
Ecoutez-moi, s'il vous plaît, un petit.
En vous ſeule eſt la ſource & la fontaine,
Où mon cœur prend ſoulas, joie & déduit.
Si vous requiers que ne ſois éconduit
Du don d'aimer, dont vous ai fait requête.
Parlés à moi par bouche, ou par écrit,
Et me montrés ſigne d'amour parfaite,
Et que tantôt, ſans aucun contredit,
Entre vos bras me vouliés faire fête.

RÉPONSE

DE LA DAME A L'AMOUREUX.

MON doux ami, j'ai vu votre requête
Touchant le fait & de vous & de moi.
Si hautement & ſi tendrement faites,
Que renvoyer jamais ne vous pourroi.
Puiſque m'aimés ſi fort, comme je voi,
De votre amour humblement vous mercie.
Prenés mon cœur & menons chére lie.
Secrettement je vous le préterai,
C'eſt par amour à tous ne fais-je mie,
Mais avec vous toujours ainſi ferai,
Pour vous montrer que je ſuis votre amie.

LA NOUVELLETE,

CHANSON.

IL eſt certain qu'un jour de l'autre mois
M'eſt advenu très-merveilleuſe choſe;
Toute ſeulette étois au fond du bois,
Vint mon ami, plus beau que n'eſt la roſe.
Il me baiſa, d'un baiſer ſage & doux,
Et puis après il me fit choſe amère,
Si que je dis, avec un grand courroux,
Tenés vous coi, j'appellerai ma mère.

Il eſt certain qu'il devint tout tranſi
Voyant courir larmes ſur mon viſage.
A jointes mains il me cria merci,
Et cela fit que je fus moins ſauvage.
Quand il me vit que je parlois ſi doux,
L'ami s'y prit de tant belle manière,
Que je lui dis, ſans avoir de courroux,
Tenés vous coi, j'appellerai ma mère.

Il eſt certain que lors il m'arriva
Choſe nouvelle, à quoi n'étois pas faite,
Et quaſi morte un baiſer m'acheva,
Qui me rendit les yeux clos & muette;
Puis m'éveillai, mais d'un réveil ſi doux,
Que remourus, tant il me fit grand'chère.
Enfin beſoin ne fut d'être en courroux,
Il devint coi, ſans qu'appellai ma mère.

SUR

DAMES
ITALIENNES.

SUR LES PREMIERS PROGRÉS

DE LA POÉSIE ITALIENNE.

ON a regardé comme l'époque de la renaiſſance des Lettres en Europe, l'inſtant où les armes victorieuſes d'un Conquérant barbare s'emparèrent de Conſtantinople, & chaſsèrent, pour jamais peut-être, de la Grèce, les Sciences & les Beaux-Arts. Pluſieurs ſiécles cependant s'étoient déjà écoulés, depuis que les Eſpagnols, inſtruits par les Arabes, cultivoient avec fruit les Sciences & la Poëſie (1), depuis que les Poëtes Provençaux & Picards (2) étoient connus de toute l'Europe, & quelques Romanciers Anglois de leur Patrie.

---

(1) J'entrerai dans de plus grands détails à l'article des Dames Eſpagnoles, Volume III.

(2) Je renvoie le Lecteur au Diſcours *ſur les progrès de la Langue Françoiſe*, qui ſe trouve à la tête de mon Roman de *Pierre le Long*, dont il paroîtra une nouvelle édition l'hiver prochain.

Les Italiens, impatiens de ſortir des ténébres de la barbarie, alloient chez les Grecs, leurs anciens Maîtres, pour y chercher le flambeau qui les avoit éclairés, mais ils n'en rapportoient qu'une foible lumière. Les Sciences & la Poëſie, cultivées ſeulement dans les Langues ſçavantes, ne pouvoient être connues que du petit nombre des hommes inſtruits, ne devoient être que foiblement encouragées, & ne faiſoient par conſéquent que des progrès fort inſenſibles.

Quand les Comtes de Provence parvinrent au Trône de Naples, les Poëtes Provençaux parurent à leur ſuite avec un ſi grand éclat, qu'ils effacèrent tous les Savants & tous les Poëtes de l'Italie, qui, par mépris pour leur propre Langue, n'écrivoient qu'en Latin. Ces derniers, frappés des ſuccès brillans des Poëtes Provençaux, commencèrent alors à ſentir tous les avantages des Langues vivantes ſur celles qui ſont ignorées du plus grand nombre. Ils ſe piquèrent d'une noble émulation, & bien-

tôt Caſtellane, Guillaume de Bergame, Blanchart, & le Cardinal Pierre que Charles I, Charles II, & Béatrix, avoient attirés du fond de la Provence, virent naître, de toutes les contrées de l'Italie, une foule d'Ecrivains, qui ne tardèrent pas à égaler leurs modèles. Le Dialecte Napolitain après avoir emprunté le génie de la Langue Provençale, paſſa de la Cour de Naples, dans les différentes Cours de l'Italie, dans les Académies, & dans toutes les Aſſemblées publiques.

Quelques beaux eſprits Toſcans furent les ſeuls qui oſèrent s'affranchir de la régle générale; mais le Dante, leur compatriote, les effaça par ſes talens & s'éleva courageuſement contre cette innovation dangereuſe. Il s'attacha ſur-tout à enrichir d'images vives & hardies & d'expreſſions vigoureuſes, une Langue qui dut aux effors de ſon génie, la gloire d'être fixée avant toutes celles de l'Europe. Pétrarque & Bocace achevèrent de la perfectionner; mais, dédaignant de s'en

ſervir quand ils traitoient des ſujets graves. Ils la conſacrèrent uniquement à l'amour, lui donnèrent plus d'élégance & de pureté, plus de grace & d'harmonie, & la reſſerrèrent, par ce moyen, dans des bornes d'autant plus étroites qu'ils ne cherchoient point à rendre toute l'énergie de la paſſion qu'ils oſoient peindre.

La nature avoit doué, ſans doute, Pétrarque d'une ame tendre & d'un très-beau génie, mais l'eſprit de Chevalerie, qui tournoit alors toutes les têtes, avoit déjà formé des eſpèces d'Académies, ſous le nom de Cours d'Amours. Ce fut dans cette Ecole de Métaphyſique, où les Femmes régnoient en Souveraines, où elles donnoient à la fois des leçons de galanterie & de vertu, que le ſage & ſenſible Pétrarque, frappé des perfections de la belle Laure, fit éclore les premières productions de ſon talent pour la Poëſie. Il prit Cino de Piſtoie, & ſur-tout les Poëtes Provençaux pour modèles. Il a même beaucoup de Sonnets qui ne ſont qu'une

imitation des Chanſons de ces derniers. Les adorateurs de Pétrarque ont prétendu qu'il avoit créé des expreſſions, des images & une Poëſie nouvelle. Il me paroît plus raiſonnable de croire que les graces & la beauté de ſon ſtyle, firent oublier tous les Poëtes Provençaux & même Italiens qui s'étoient diſtingués avant lui.

Il fait encore les délices de ſa Nation par le charme qu'il a répandu dans ſes Vers, le ſeul mérite, je crois, qui lui reſte encore, puiſqu'il ne peut-être traduit dans aucune Langue. Les amateurs de la ſaine Littérature verront toujours avec peine qu'il n'a pu triompher du mauvais goût de ſon ſiècle, & qu'il a cherché dans Platon ce qu'il auroit pu trouver dans ſon cœur. On ſentira cependant que, s'il eût eu moins d'idolâtrie & plus d'amour, *la dame de ſes penſés*, auroit pû l'aimer d'avantage : alors il l'eût chantée comme Horace, & l'eût pleurée comme Tibule. Au reſte, aucun Écrivain n'a mieux fait ſentir les inconvéniens du mariage, &

n'a dit plus de mal des Femmes avec plus de ſang froid.

S'il eſt impoſſible de faire paſſer les beautés de Pétrarque dans notre Langue, & s'il eſt encore regardé par les Italiens comme un modèle, on doit bien penſer que les Poëtes du même genre, dont on offre ici la traduction, ont des grâces originales, qu'il n'eſt pas moins difficile de rendre.

Le Lecteur verra dans les autres Volumes, que les Dames Italiennes ont paru avec ſuccès dans la carrière épique, & qu'elles ont diſputé courageuſement aux Hommes toutes les palmes du génie.

RICHARDE DE SELVAGGI.

LE Dante & cette Dame, premiers Poëtes qui ſe diſtinguèrent dans la Langue vulgaire, vivoient au quatorzième ſiècle. Richarde de Selvaggi, dans le genre Erotique, ſervit de modèle à Cino de Piſtoie, ſon Amant, qui enſeigna l'art des Vers à Pétrarque. Quelques-unes des Poëſies de cette Dame prouvent qu'elle avoit plus de vérité, de fineſſe & de goût que les Poëtes du ſiècle où elle vivoit.

MADRIGAL.

Mon gentil Sire, le parler amoureux de vous répand une tant douce allégreſſe en mon ame, que ne le pourois dire quoique je le ſente bien. Puiſque de mon amour vous êtes joyeux, de cela me vient auſſi grande joie & lieſſe. Las ? il n'eſt d'autre volonté en moi que votre plaiſir. Faites à préſent ſelon votre vouloir. Seulement ayez ſoin de cacher à tous notre amour & notre bien aiſe.

Pour mettre le Lecteur à portée de comparer la maniere ſimple & vraie de Richarde de Selvaggi, avec celles des autres Poëtes contemporains; je donnerai ici la traduction (1) d'un Sonnet qui lui eſt adreſſé, & qui paſſe pour le meilleur de Cino de Piſtoie.

La charmante beauté qui, par la puiſſance d'amour a paſſé par mes yeux au fond de mon ame, dédaigneuſe & courroucée, erre tout autour de mon cœur & dit: « ſi je ſors d'ici tu mour- » ras, ſi je le peux, tout à l'heure, » & mon cœur, qui connoît trop bien le pouvoir de celle qui le menace, ſe reſſerre d'effroi. L'ame qui entend ces paroles, ſe lêve alors triſtement, & ſe diſpoſe à fuir devant cette orgeuilleuſe, mais l'Amour fâché s'y oppoſe & dit: « tu ne partiras pas encore, » & fait tant qu'il parvient enfin à la retenir.

(1) Voyez les Variétés Littéraires, *Vol.* 4. *page* 223 & 224.

CASSANDRE FIDÉLE.

L'ASSEMBLAGE des plus rares talens, des connoiſſances les plus étendues diſtingua cette illuſtre Vénitienne. Fort jeune encore, elle récita devant les Ambaſſadeurs & le Sénat, un diſcours latin qu'elle prononça avec autant d'éloquence que de grace. Elle ſoutint en public à Padoue, des Thèſes de Philoſophie & de Théologie, & reçut avec modeſtie les juſtes applaudiſſemens qu'elle méritoit. La Muſique, la Poëſie, furent des amuſemens pour elle. Née dans un ſiècle où le faux brillant ſuppléoit au génie, elle unit la grace & l'élégance de Pétrarque, au ſentiment le plus touchant. L'Elégie ſuivante eſt la ſeule de ſes Poëſies qui nous ſoit parvenue. Au milieu des honneurs que lui rendirent les plus grands Princes de ſon tems, peut-être que l'amour des ſciences ne lui permit pas de conſacrer aux Muſes des momens qu'une étude pénible rempliſſoit. Caſſandre fut le

modèle du quinzième & du ſeizième ſiècle. Sa vie, ſemblable à ſes talens, s'étendit au-delà des bornes ordinaires. Elle mourut en 1567, à l'âge de cent deux ans.

ÉLÉGIE.

ENCORE quelques momens, & ces caractères frapperont tes yeux, ſiège de la perfidie. Une honte ſecrète te forcera de les baiſſer. Reprens, s'il ſe peut, ton audace, ingrat, lis; & qu'un repentir inutile commence ton ſupplice. C'eſt une Amante abuſée, qui, pour toute vengeance, rappelle des inſtans fortunés, qu'une illuſion trop chère & trop tôt diſparue, lui fit autrefois éprouver.

Ce jour hâté par toi, marqué pour éclairer ton triomphe & ma défaite; ce jour même fut témoin de ta perfidie. Tes yeux cherchoient à jouir du trouble qu'ils avoient fait naître: ils n'exprimoient que le déſir, déſir que mon ame crédule prit pour l'amour le plus tendre. Ma bouche prononça *je vous aime*, & dès ce moment, je fus à toi. Je crus à ton amour, je crus à tes ſermens: ton amour étoit

feint, tes ſermens étoient faux. Il importoit à ton orgueil de ſoumettre un cœur qui n'avoit jamais fléchi ſous le joug de l'amour. Content de l'avoir ſoumis, déjà la froide indifférence ſuccédoit à tes tranſports. Quel autre eût pû s'y tromper? Moi ſeule aimois à m'abuſer. Bientôt mes Vers ſacrifiés au nouvel objet dont ton caprice avoit fait ſon idole, inſtruiſirent mes Compagnes de ma foibleſſe & de ton crime. Hélas! mon cœur étoit le but où frappoient, ſans relâche, les traits aigus de la jalouſie. Mais le crime ne jouit pas toujours d'une tranquille impunité. Trahi à ton tour par celle que tu me préférois, tes yeux égarés cherchèrent un conſolateur, un ami. Tu le ſçais cruel! tu le ſçais! quelle autre a reſſenti, a partagé tes douleurs! que n'ai-je pas tenté pour les adoucir? Je m'interdis le reproche & la plainte, mon cœur s'envola vers ton cœur, mes regards s'arrêtèrent ſur les tiens; alors ta bouche oſa jurer encore de m'être fidèle. Inſenſée, & j'ai pû te croire! Les as-tu ſitôt oubliés ces inſtans, où toi-même, honteux de tes parjures, tu n'oſois lever les yeux ſur ton Amante? Tant de généroſité te parut une foibleſſe, & de nouvelles perfidies me punirent. Ton cœur oſoit ſe flatter d'un nouveau pardon. Quand ton attente eſt trompée, c'eſt toi,

c'eſt ta fureur qui m'oſe faire un crime de t'avoir pardonné.

Déſormais mes yeux ſont ouverts, mon mépris eſt égal à ton ingratitude. Je t'ai retracé ma conduite & la tienne ; c'en eſt aſſez pour te confondre & me venger.

Cette Traduction & les ſuivantes, ſont de Mademoiſelle Matné de Morville.

VICTOIRE COLONNE,

MARQUISE DE PESCAIRE.

AUCUNE Femme de ſon ſiècle ne reçut, ni ne mérita de plus grands éloges que cette illuſtre Romaine. Elle joignoit au talent le plus diſtingué pour la Poëſie, les avantages de la naiſſance, les graces de la figure, & l'aſſemblage de toutes les vertus.

Après la bataille de Pavie, où le Marquis de Peſcaire ſon Epoux s'étoit ſignalé, le Pape Clément VII, & les Princes d'Italie, lui offrirent le Royaume de Naples qu'ils vouloient enlever à Charles-Quint. Loin d'être éblouie par l'éclat d'une Couronne, la Marquiſe employa les prières pour empêcher ſon Epoux de l'accepter. Elle lui repréſenta avec tant de force & de douceur les périls où il alloit ſe précipiter, qu'il ne put réſiſter à ſes inſtances, & s'acquit par un ſage refus une gloire que ſon Epouſe méritoit plus que lui.

Après la mort du Marquis, Victoire refusa, quoique fort jeune encore, tous les partis qui se présentèrent. Elle se retira dans un Couvent pour y passer le reste de ses jours. Ce fut là que cette Femme vertueuse qui avoit consacré ses talens à célébrer les exploits de son Epoux, s'en servit pour éterniser ses regrets.

Je rapporterai le Sonnet où *Jean Musconio* lui donne la préférence sur Porcie, Femme de Brutus.

« Je ne peux vivre sans toi, mon cher » Brutus, dit Porcie : aussi-tôt elle prend des » charbons ardens, les avale, & expire ».

« Tu n'es plus, mon cher d'Avalos, dit » Victoire ; je vivrai pour prolonger ma » douleur ».

« Rome se glorifie d'avoir donné le jour » à ces deux Romaines, mais Victoire l'em- » porte sur sa rivale : Elle vit pour pleurer » plus longtems la perte qu'elle a faite ; Por- » cie termine ses jours pour abréger ses tour- » mens ».

Elle

Elle mourut en 1541, on lui a donné le premier rang parmi les Femmes qui ont cultivé la Poëſie. Je doute que la traduction de ſes Sonnets & ſur-tout de ſes Stances, pût ſoutenir la réputation qu'elle a dans ſa Patrie.

Il ſuffira, pour prouver ce que j'avance, de mettre ſous les yeux du Lecteur, deux de ſes Sonnets; le premier eſt cité par les Italiens, & dans le Journal Etranger, comme ſon chef-d'œuvre: le voici avec la traduction qui ſe trouve dans ce Journal.

SONNET.

A ***

AH! que le deſtin a été contraire à mon Epoux, au ſoleil de mes jours : il ne devoit, ce ſoleil, vous avoir échauffé de ſes glorieux rayons que d'ici à mille ans, votre réputation alors auroit été plus éclatante, & ſes grandes actions mieux connues. Son nom orné de votre ſtyle qui efface celui des anciens, & excite l'envie des modernes, auroit malgré le tems, bravé la ſeconde mort. Ah! ſi je pouvois verſer dans votre ſein l'ardeur dont le mien eſt enflammé, ou ſi vous pouviez me communiquer votre eſprit pour égaler par mes Vers le mérite de mon Epoux! Mais je crains que le ciel ne s'irrite contre nous deux : contre vous, d'avoir choiſi un autre ſujet de vos Vers ; contre moi, d'avoir oſé parler d'un objet, qui éblouit encore mes regards.

SONETTO.

A ***

AHI! quanto fu al mio ſol contrario il fato,
Che con l'alta virtù dé raggi ſuoi,
Pria non v'acceſa, che mill' anni, e poi
Voi ſareſte più chiaro, e più lodato.
Il nome ſuo col voſtro ſtile ornato,
Che fà ſcorno agli antichi, invida a noi,
A malgrado del tempo havreſte voi,
Dal ſecondo morir ſempre guardato.
Poteſs'io almen mandar nel veſtro petto,
L'ardor, ch'io ſento, e voi nel mio s'ingegno,
Per far la rima a quel gran merto eguale.
Che coſi temo, il ciel non prenda a ſdegno
Voi, perchè preſo avete altro ſoggette,
Me ch' ardiſco parlar d'un lume tale.

SONNET.

LORSQUE les cornes enflammées du Bélier frappant la terre, la forcent de produire des fleurs odorantes ; tandis que Phœbus ramène sur l'horison l'éclatante lumière ; tandis que je vois serpenter les ruisseaux, & la bienfaisante nature varier à l'infini l'émail des prairies ; tandis que ceux qui se consacrent aux Muses font, au pied du vallon sacré, retentir l'air de leurs chants ; pourquoi faut-il que mon triste cœur se refuse à l'émotion délicieuse que fait naître cet aspect enchanteur ? Hélas ! il s'y refuse & l'excès de son chagrin lui fait même oublier le soin de sa propre existence. La joie, compagne assidue des Amans heureux, ne pénètre pas jusqu'à mon ame. Eh ! comment jouirois-je d'un spectacle ravissant, puisque l'absence de mon Amant voile le soleil, jette une ombre sur les beautés de la nature, & sur les charmes de l'harmonie.

SONETTO.

PERCHE dal tauro l'infiammato corno
Mandi virtù; che con nuoruci colori
Orni la terra di ſuoi vaghi fiori,
E più bello rimeni Appollo il giorno.
E perch'io veggia fonte, ò prato adorno
Di leggiadre alme, e pargoletti amori
O dotti ſpirti a piè de ſacri allori
Con chiare note aprir l'aer d'intorno.
Non s'allegra il cor triſto, e punto ſgombra
De la cura mortal, che ſempre il preme,
Si le mie pene ſon terraci, e ſole:
Che quanta gioia i lieti amanti ingombra,
E quanto quí diletta il mio bel ſole;
Con l'alma luce ſua m'aſconde inſieme.

VÉRONIQUE CAMBARA

OU GAMBARA,

COMTESSE DE CORRÈGE.

VICTOIRE COLONNE fut la ſeule, dit-on, qui la ſurpaſſa. Ces deux Dames étoient unies par la plus tendre amitié. Elles éprouvèrent toutes deux le malheur affreux de perdre un Epoux chéri ; elles reçurent ce coup avec la même fermeté, & le ſoutinrent avec une conſtance égale.

Les Vers de Véronique plus tendres, plus harmonieux que ceux de la Marquiſe, ont moins d'élévation & de pompe; mais ils ſont pleins de cette mélancolie douce qui porte l'ame à une triſteſſe délicieuſe.

SONNET.

JE te cède, Amour. Tu veux que je ſoupire, tu veux remplir mon cœur & le conſumer.... Frappe, cruel, voici mon ſein, frappe, mais ſi tu n'as pas oublié le ſoin de ta gloire, perce du même trait l'objet pour qui tu veux me rendre ſenſible. Ah! s'il ſoupire, s'il ſoupire pour moi, tu peux redoubler tes atteintes, je me livre à tes coups. Il n'eſt point de tourmens que je n'endure, point de peines que je ne chériſſe, ſi Mirtil un jour les partage. Si tu daignes exaucer mes vœux, c'en eſt fait, mes peines ſont finies; mon bonheur eſt certain, & ce que le vulgaire des Amans nomme cruauté, je l'appellerai *mes délices*.

PRUDENCE-GABRIELLE

CAPIZUCCI.

CETTE Dame dont on ignore la Patrie, commença très-tard à cultiver les Muſes. Ses Poëſies ſont éparſes dans les recueils de ſon ſiècle. On ſe contente de donner la traduction de celui de ſes Sonnets qui lui a fait le plus d'honneur.

SONNET.

MON ame les ignoroit encore ces peines cruelles qui naiſſent du plus doux des penchans, lorſqu'une Furie, l'œil enflammé, & un jeune enfant armé de flêches, me ſurprirent repoſant à l'ombre des lauriers toujours verds. Tous deux à la fois me bleſsèrent. Soudain la frayeur & l'eſpérance ſe gliſsèrent dans mon cœur. Hélas! il ſe réjouit & s'afflige de ſa bleſſure: il ne ſait s'il doit ſe livrer aux nouveaux ſentimens qui le preſſent, ou s'arracher aux peines qu'il prévoit: il brûle, il friſſonne en même-

tems. C'eſt donc ainſi que mes jours s'écoulent dans un eſclavage ſouvent douloureux, & quelquefois charmant; mais trop ſouvent mes peines excèdent mes plaiſirs. Des plaiſirs! non, mon cœur n'en connoît point. Malheureuſe, eh! comment en goûter dans le tumulte des paſſions, & parmi des déſirs ſi contraires?

CLARICE DE MÉDICI
ET DÉGLI STROZZI.

VERS *ou* SCHOLIE,

A UNE AMIE.

IMPRUDENTE Flore, Nymphe autrefois ſi fière de ton inſenſibilité, tu mépriſes à préſent l'arc & les flêches de Diane. Tu dédaignes les fontaines & les gazons; tu quittes le bonheur pour courir après une ombre vaine qui t'égare ſans retour. Ne vois-tu pas, Flore, que l'art qui te ſéduit, diſparoît devant les Grâces naïves? Déjà tu rougis de tes goûts innocens; déjà la liberté te devient un fardeau. Réfléchis un inſtant ſur tes véritables intérêts, penſe que l'innocence eſt le fard de la beauté. Cette forme nouvelle & brillante ſous laquelle tu te plais, fera ta honte & ton malheur. Je gémis ſur toi. Si mes efforts ſont vains, ſi ta perte eſt aſſurée, ſi les conſeils de l'amitié ne ſont pas ſuivis..... Adieu, adieu donc pour toujours.

FAUSTINE MARATTI ZAPPI.

Elle cultiva la Poëſie dès ſon enfance, & l'on trouve dans ſes Sonnets, dont la verſification eſt brillante, plus d'idées que n'en offrent ordinairement ceux qui paſſent en Italie pour des chefs-d'œuvre en ce genre.

SONNET.

I.

„ Pensois-tu, vile eſclave, penſois-tu pouvoir
„ te dérober à mon joug, à ma puiſſance ſuprême?
„ Quoi! ton orgueil te faiſoit eſpérer d'échapper à
„ mes traits? Sous quel climat, en quelle rive étran-
„ gère un cœur peut-il exiſter ſans brûler de mes
„ feux? J'enflamme les Maîtres de l'Olympe: eſt-
„ ce pour que les mortels me bravent impunément?
„ Et tu oſes me réſiſter! regarde: la chaîne eſt pré-
„ parée, les rêts ſont tendus; c'eſt fait de ta liberté ».
Amour parloit ainſi, & la tranquille paix s'envola de mon cœur éperdu. Jeu cruel! rêts perfides! dur eſclavage! peine mortelle!

SONNET.

II.

JE baiſe avec tranſport l'arc & les flêches qui m'ont fait une ſi douce bleſſure: je baiſe avec volupté ces liens charmans, ces chaînes dont l'Amour s'eſt ſervi pour m'aſſujettir à la puiſſance : oui, je chéris les nœuds qu'il a formés : oui je contemple délicieuſement ces traits vainqueurs qui forcent l'ame à reſſentir des ardeurs ſi pures. Ardeurs enchantereſſes ! ma plume ne peut vous exprimer. Vous me conſumez ! en me faiſant exiſter : vous me faites jouir en me conſumant. Il fut un tems où mes téméraires accens oſèrent s'élever contre l'Amour. L'Univers retentiſſoit de mes plaintes. J'ignorois alors que les tourmens fuſſent les avant-coureurs du plaiſir. Amour ! pardonne cette offenſe. Vous, qui m'écoutez, oubliez des plaintes indiſcrétes; regardez-les comme des ſons hazardés qui ſe perdent dans le vague de l'air.

SONNET.

III.

C'en eſt fait! mon Père & mon Fils devenus la proie de la mort inſatiable, m'ont pour jamais abandonnée. L'un a ſuccombé dans ſon printems; l'autre a fourni une longue carrière; tous deux ne ſont plus. Je me flattois d'oublier enfin un mal que rien ne peut réparer. Tels ſont les penſées du vulgaire. Mais, ſoit que je veille pour me livrer à ma douleur, ſoit que le ſommeil verſe ſes pavots ſur mes yeux mouillés de larmes, leur image me pourſuit & me trouble. Seule avec mes douleurs, ma peine ſe renouvelle ſans ceſſe. Infortunée! puiſque ta douleur même te trahit, puiſqu'elle ne ſuffit pas pour te conduire au tombeau, que n'as-tu recours à la mort? Viens donc, mort déſirée! viens couper la trame de mes triſtes jours. Quoique ton aſpect ſoit affreux, il ne peut égaler le ſouvenir toujours renaiſſant de mes pertes cruelles.

SONNET.

IV.

BOSQUETS ſombres où règnent le ſilence & l'horreur ; vallons où jamais le ſoleil ne pénétra, montagnes eſcarpées, ſentiers environnés d'épines, rochers ſourcilleux, vous, grottes humides dont les échos ne retentirent jamais d'accens humains, & vous, vaſtes plaines ſemées de ruines, écoutez le ſujet qui m'a conduit ici. Vous m'entendrez. Peut-être que le bruit de mes plaintes, peut-être que mes accens douloureux attireront les tigres & les ſerpens : émus d'une pitié dont ils s'étonneront, ſurpris de la rigueur de mes tourmens, ils ne ſe retireront pas ſans donner une larme à mes ſouffrances.

SONNET.

V.

» ECRIS, me dit un juſte courroux que la raiſon
» fait naître en mon ame, écris la cauſe de tes mal-
» heurs; dévoile aux yeux de l'univers les forfaits
» de l'envie ». Alors ſemblable à un courſier fou-
gueux qui, ſans attendre que l'aiguillon preſſe ſes flancs, part au premier ſon de la trompette; je commence à tracer mes infortunes. . . . Mais une idée contraire s'oppoſe aux mouvemens de mon cœur. Non: je n'arracherai point le voile qui cou-
vre les forfaits de mes ennemis. Leurs noms ne ſouilleront point mes accens. Non, mon ame en butte à leurs fureurs, attend en paix que la main du tems vienne diſſiper l'horreur de mon chagrin. Mon âme, remplie d'un noble orgueil, ne ſe vengera que par un généreux ſilence: elle eſt ſupérieure à l'offenſe, & ſait la dévorer, ſi elle ne peut en effacer le ſou-
venir.

THÉRÈSE PAMPHILE.

Elle vivoit dans le ſeizième ſiècle. Les Poëtes Italiens l'ont célèbrée. Ses Vers reſpirent les grâces & la délicateſſe.

SONNET.

Raison, importune raiſon, ſi l'amour t'a ravi l'empire que tu exerçois ſur moi, s'il règne depuis longtems ſur ma volonté, abandonne à jamais le vain eſpoir de ramener ſous ton empire une ame qui s'en eſt affranchie. Eh quoi! tu raſſembles tes forces, tu me pourſuis, tu veux enchaîner mes pas: ignores-tu qu'une idée coupable s'eſt emparée de mon eſprit, & me fait croire que la liberté n'eſt qu'un tourment déguiſé. L'Amour m'invite à ſuivre la route enchantereſſe qu'il me trace; mon incertitude & ma crainte l'irritent; fuis. Que dis-je? Fatiguée de le ſuivre, je veux m'arrêter. Le ſoin de mon repos me fait déſirer de retourner à toi, à toi qui, déchirant le voile de l'erreur, nous fais repentir de nous y être livrés.

ANNE

ANNE GOLFARINA.

On ne ſait rien d'elle. Son Ode à Vénus eſt la ſeule de ſes Poëſies qui nous ſoit parvenue. Elle ſuffiroit pour donner une idée avantageuſe de la délicateſſe de ſon goût, ſi une traduction en proſe pouvoit faire bien ſentir les grâces de l'original.

O D E

A VÉNUS.

Je te ſalue, puiſſante Vénus, Déeſſe qui n'as point d'égale ! enfin graces à l'Amour, je poſsède le cœur d'un fidele Amant. Le mien eſt à lui tout entier. Nous ſommes heureux l'un par l'autre. Vénus, je veux t'offrir des ſacrifices. Mon Amant t'a ſans doute fait l'hommage du cœur que je lui ai donné, il eſt juſte qu'à mon tour je te préſente le ſien. Reçois-les tous deux, confonds-les ; & de ces deux cœurs à jamais unis, n'en forme qu'un, & qu'il ſoit toujours digne de te plaire.

TULLIE D'ARRAGON.

Son érudition, ſon eſprit & ſes Poëſies l'ont rendue célèbre. Elle joignit la pureté du ſtyle à la fineſſe des idées, & ſon traité de l'infinité de l'Amour, annonce une ame ſenſible & vraie. Tullie fit un Roman de Chevalerie en Vers, intitulé : *Il Meſchino :* l'*Infortuné* (1). Muſio, Poëte, bel eſprit du ſeizième ſiècle, eut une paſſion violente pour elle. Tullie y répondit, & ſes Vers ſe reſſentent du charme que l'amour heureux ſait répandre ſur les productions du génie.

---

(1) Le Héros de ce Roman eſt *Guerino da Durazzo.* Semblable à Télémaque, il n'a pour but que de retrouver ſon Père. Pluſieurs diſputes ſe ſont élevées au ſujet de cet Ouvrage. Quelques Savans croyent que c'eſt une traduction d'un Ouvrage Eſpagnol ; d'autres l'attribuent à un Florentin qu'ils nomment *André Patria*, plus ancien que le Dante à qui il a pu ſervir de modèle. Le Poggianti dit en avoir vu une copie manuſcrite dans une Bibliothèque célèbre.

SONNET.

I.

COMME l'infortunée Philomèle, nouvellement échappée de ſa priſon, fend les airs d'un vol rapide, s'arrête ſur les arbres qui couronnent une vaſte plaine, & commence à jouir d'une liberté dont elle ſent tout le prix, je me félicitois du retour de ma tranquillité. Déjà je riois de mes peines paſſées, mais l'Amour découvrit mon aſyle. Il me fit de nouveau priſonnière, & ajouta des chaînes à celles dont le poids m'avoit accablé.

SONNET.

II.

O TROP crédule Amante, où donc eſt maintenant cet objet chéri d'un penchant malheureux, l'objet que l'Amour t'avoit choiſi? Qu'eſt-il devenu ce modèle des cœurs tendres, de cet aſſemblage de vertus, cet Amant enfin qui faiſoit ta gloire, qui enchaîna ta liberté, & t'a ravi juſqu'au déſir de la reprendre? Je ne le verrai donc plus. Quoi! ces yeux où brilloient l'amour & la volupté, ce ſourire qui portoit l'émotion & le trouble dans mon ame, ces accens qui m'enivroient d'amour & de plaiſir, tout a diſparu comme un ſonge, & le ſouvenir de ma félicité fait à préſent mon ſupplice.

SONNET.

III.

POUR fuir avec ſuccès un Amant trop chéri, pour diminuer un feu dévorant, je m'approchai de l'eau limpide & fraîche des ruiſſeaux. Je n'habitai plus que les boſquets ſolitaires & ſombres. Mais plus on s'éloigne de l'aſtre du jour, plus ſes rayons vous pénétrent & vous brûlent. Je l'éprouvai. Ma flamme s'accrut. Ce fut envain que j'habitai les boſquets, les bois & les fontaines: la fraîcheur, l'ombre, la ſolitude, rien ne peut guérir un mal charmant & cruel. Je ne chercherai plus les ruiſſeaux, les bois, ni les boſquets, puiſqu'ils donnent une nouvelle activité à ma flamme. Je ſuivrai conſtamment ce ſoleil qui me brûle &, nouvelle Salamandre, je devrai mon exiſtence au feu qui me conſume. Je veux.... mais comment.... mais que puis-je eſpérer?... Mon vainqueur dédaigneux jettera-t-il un regard ſur la victime qui s'immole pour lui?.... N'importe. Me blâme qui voudra. Je brave la cenſure de ces ames atiédies. Un regard me ſuffit. Je veux, oui je veux expirer d'amour & de volupté.

CASSANDRE PETRUCCI.

CONNUE par ſes Élégies & par ſes Sonnets, auxquels on reprochoit un ſtyle trop figuré.

ÉLÉGIE.

LAISSEZ tomber vos feuilles décolorées, chênes antiques! & vous fleurs brillantes! que votre tige ſuperbe ſe courbe, que votre éclat diſparoiſſe, que tout ici reſſente ma douleur & la partage. Eloignée de la ſource de ma vie, ſeule j'erre ſur ces monts eſcarpés, je parcours ces vallées ſolitaires, privée de tout plaiſir, & livrée à une douleur toujours renaiſſante. Depuis qu'un deſtin cruel me condamne à vivre dans ce déſert, ma joie s'eſt changée en triſteſſe. Le charme de ces prairies, le doux parfum des fleurs ne peuvent ranimer ma vie languiſſante. Eh! n'ai-je pas raiſon de me plaindre? Eſt-il des tourmens comparables aux miens? Hélas! l'abſence de mon Amant porte la douleur dans mon ame, & la raiſon elle-même redouble ma douleur. Oui

j'étois née pour l'adorer, les plaines s'honoroient de produire les fleurs qui ſervoient à ſa parure. Les arbres ſe diſputoient la gloire de lui former des couronnes. O ! ſouvenir de tant de charmes, vous irritez encore mes douleurs : je dois craindre qu'un autre objet ne l'intéreſſe, & qu'il ne ceſſe de partager les maux que ſon abſence me fait ſouffrir. Dieu ! ſi mon Amant pouvoit devenir infidèle, ſi quelque main plus chérie le couronnoit ! s'il ſe laiſſoit ſurprendre aux nouveaux empreſſemens d'une plus digne Amante ! alors je te conjure, ô Ciel, de m'ôter une vie importune, dont la durée ſeroit celle de mes tourmens. Qu'il m'ôte cette vie infortunée, avant que j'abandonne les lieux où je poſſédois ce que j'aime. Vous ſerez témoins de mon dernier ſoupir, vous Montagnes, & vous Vallées qui retentiſſez jour & nuit de mes plaintes. Mais qu'au moins l'objet préféré par un Amant chéri, le rende à jamais heureux. Qu'il ſoit couronné de feuilles & de fleurs par la main de l'Amour. Conſtant, qu'il n'éprouve jamais les atteintes des ſoupçons cruels, ni celles de la noire jalouſie. A ce prix, je deſcendrai d'un pas plus tranquille dans l'abîme affreux de la tombe.

SONNET.

GAZONS fortunés, fleurs odorantes, clairs ruiſſeaux, vous tous qui voyez & poſſédez ce que la nature a formé de plus beau, de plus enchanteur, que j'envie votre félicité! Source, dont les eaux limpides deviennent plus brillantes par le ſéjour de mon Amant ſur tes bords délicieux. Quel plaiſir, quelle volupté! ſi je pouvois m'y voir auprès de ce que j'aime. Ah! pourquoi, ſemblable aux chantres de la nature, à l'amoureux roſſignol, à la tendre fauvette: ne puis-je fendre les airs d'un vol rapide? Si l'Amour me prêtoit leurs aîles, je ne vivrois pas ſéparée de celui qui eſt ma vie: je crois les voir ces bords heureux qu'il habite. C'eſt-là qu'étendue mollement ſur l'herbe tendre & fleurie, je jouirois du charme de ſes diſcours. Là, penchée ſur tes bords, ſource fortunée, je te verrois ſuſpendre ton cours pour reproduire & multiplier une image adorée. Je comparerois les traits de mon Amant à ceux que tu m'offrirois. Mes plaiſirs ſe tripleroient. Mais, hélas! le tems fuit avec rapidité, le déſir ſeul me reſte: il fait mon bonheur & mon tourment.

FLORENCE G***

PIEMONTOISE.

GALÉAS BENTIVOGLIO étoit ſon Amant, les revers qu'elle éprouva, lui firent peindre avec quelque ſuccès les fureurs de l'amour malheureux. Mais il me ſemble que ſon ame plus emportée que tendre, ne peut exciter qu'une foible pitié.

ÉLÉGIE

A GALÉAS BENTIVOGLIO.

JE t'écris, cher Amant. Lis, mais n'attends aucune raiſon de moi; j'en ſuis privée. Languiſſante, abattue, à peine puis-je tracer *je t'aime*. Tous les momens écoulés depuis le jour d'une ſéparation forcée doivent être retranchés de mon exiſtence. Eh! comment ſaurois-je ſi j'exiſte en effet, puiſque ma vie eſt attachée à ta préſence. Cependant une douleur nouvelle ſe joint à mes autres douleurs. Dois-je t'inſtruire de ce qui la cauſe..... le pourrai-je?

Une mère cruelle, des parens inhumains m'ordonnent..... m'ordonnent de t'oublier. Ils veulent m'arracher à toi. Ils veulent m'entraîner dans une terre étrangère ! s'il eſt vrai que tu m'aimes, venge-moi. Ton courage & ta valeur ſont connus. On te craint. Juſtifie leur frayeur ; je le répéte, venge-moi. Je n'eſpère qu'en toi. Ne permets pas que leur complot réuſſiſſe. Oppoſe-toi à mon départ, ou crains mon déſeſpoir. Combats pour ton Amante: frappe, renverſe, n'épargne *perſonne:* mes larmes ne couleront, ne peuvent couler que pour toi.

Je ne t'écrirai plus, le tems preſſe, & ma douleur m'ôte juſqu'au pouvoir d'implorer de nouveau ton amour & ta pitié. Si tu ne réponds pas à mon attente, ſi tu me laiſſes au pouvoir de nos ennemis, la nouvelle de ma mort, & d'une mort d'autant plus affreuſe, qu'elle ſera ton ouvrage, frappera tes oreilles, & briſera ton cœur d'une pitié tardive & inutile.

Si malgré tes ſermens, malgré ton amour & ton courage, tu ne peux m'arracher à nos perſécuteurs, verſe au moins quelques larmes ſur mes affreux deſtins. Honore mes cendres d'un ſoupir. Fais graver ces paroles ſur ma tombe.

« Cet eſpace renferme celle que le Deſtin & l'A-

» mour mirent au tombeau. Sa fidélité & ſa conſ-
» tance ont terminé une carrière brillante. Que
» perſonne ne ſe fie à l'Amour, s'il ne veut éprou-
» ver le dernier des malheurs ».

Adieu, cher Amant ! adieu. Mes pleurs effacent des caractères informes, tracés par une main tremblante & preſqu'inanimée.

NARDA G***

NARDA G*** étoit de Florence. C'eſt tout ce qu'on ſait d'elle. Ses Élégies éparſes dans pluſieurs recueils, offrent un charme qu'on ne peut rendre qu'imparfaitement. C'eſt dommage qu'elles roulent toutes ſur la même idée.

VERS

AU BEAU SEXE.

QUESTION.

VOUS qui jouiſſez des plus rares faveurs, vous à qui le Ciel accorda l'heureux don de plaire, répondez à ma queſtion, & s'il vous eſt poſſible, rendez la tranquillité à mon ame éperdue. J'aime un objet charmant; mais je ſuis aſſez infortunée pour ne ſavoir qu'aimer. Le ciel, ſans doute m'a formée dans ſa colère, il m'a refuſé la beauté. Je ne poſsède point ces graces touchantes qui attirent,

qui ſéduiſent & retiennent un Amant. Je n'ai que mon cœur. Ce cœur brûle & n'oſe chercher de ſoulagement au mal qui le tue. Mes yeux craintifs, n'oſent exprimer mon trouble ; ma langue embarraſſée reſte ſans mouvement. Si je parle, ſerai-je entendue ? Eſt-il entre les hommes, un homme qui ſache préférer le ſentiment à la beauté ?

L'ABSENCE.

ÉLÉGIE.

MA vie s'écoulera donc dans les ſoupirs & dans les larmes ! hélas ! où eſt à préſent l'aſtre de mes jours ? Cher Amant, pourquoi m'as-tu abandonnée ? Falloit-il croire & ſuivre un conſeil que l'Amour n'a point donné, qu'il n'auroit pu donner ſans détruire mon bonheur & le tien ! Mes yeux, fatigués de répandre des larmes, errent de toutes parts ; ils ſemblent demander le prix des pleurs qu'ils ont verſés. Ces monts ſourcilleux, ces roches eſcarpées, ces voiles lugubres que la nuit répand ſur toute la nature, tout ajoute à ma douleur. Les contrées retentiſſent de mes plaintes, & mes ac-

cens ſont répétés par les échos. Pourrois-je ceſſer mes regrets, ſécher mes pleurs, me livrer au plaiſir d'admirer la riante nature, tandis que mon Amant, victime d'une cruelle généroſité, court après des périls certains; tandis qu'une abſence peut-être éternelle eſt mon ouvrage. Je dois pleurer le jour, la nuit, à toute heure: je ne ceſſerois point de verſer des larmes que je voudrois en verſer encore.

Départ funeſte! cher Amant! entends mes cris; je t'appelle; & les vents emportent & diſſipent les accens de l'amour déſeſpéré. Mon triſte cœur environné de ténèbres épaiſſes, ſe refuſe à l'eſpérance, unique appui des malheureux.

C'eſt dans ces momens de troubles & d'horreur, qu'irritée par mes maux préſens, je reproche à l'Amour les inſtans fortunés où mon ame égarée ſe confondoit avec la tienne; où nos deux ames réunies ſe perdoient dans la volupté. Les prairies, les fontaines, les fleurs étoient témoins de mon bonheur. Tout s'animoit autour de nous; tout reſpiroit l'amour. Les tendres oiſeaux ceſſoient leur ramage, nous fixoient un inſtant, & chantoient plus tendrement encore. Les ruiſſeaux murmuroient plus agréablement. On eut dit qu'ils ſuſpendoient leur cours

pour jouir du ſpectacle charmant que nous leur offrions.

Image chérie, ſouvenirs délicieux, fuyez, diſparoiſſez pour toujours. Ma vie n'eſt qu'un ſoufle qui va s'exhaler & finir mes tourmens. Zéphirs, dont l'haleine rafraîchiſſante cherche envain à diminuer l'ardeur qui me conſume, volez près de mon Amant; portez-lui mon dernier ſoupir, qu'il connoiſſe à votre empreſſement que je ne vis plus que dans ſon cœur.

DAMES ROMAINES POETES.

A

ARGENTARIA POLLA, Femme du Poëte *Lucain*, acheva la Pharsale.

C

CARMENTA, Princesse du Latium, excella dans la Poësie. Les Romains instituèrent des Jeux en son honneur, & donnèrent le nom de Carminibus aux Vers qu'ils composèrent. Madame de *Gomez* nous a donné l'Histoire de cette Princesse.

CASSIA.

CLAUDICE, Dame Romaine, étoit très-versée dans la Littérature Grecque & Romaine. Elle composa un Livre d'Épigrammes, plusieurs Élégies sur la mort de son Mari, & beaucoup de Vers.

CLAUDIA, Femme du Poëte *Stace*; une partie de la cinquième Silve de Stace est d'elle.

CORNIFICIA, Sœur du Poëte *Corfinicus*, sous le règne d'Auguste. Elle parloit purement les Langues Grecque & Latine. Elle composa des Épigrammes & des Vers.

CRÉMUTIA, connue sous le nom de *Marcia*, composa quelques Vers.

E

EUCHÉRIE composa des Vers, & fit des Distiques que l'on trouve dans les Épigrammes de Pittroci.

FALCONIA.

F

FALCONIA mit en Vers Latins Hexametres, les Myſtères de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, & compoſa des Centons ſur Virgile. Elle vivoit en 393.

M

MARSÉPIA.

MARTHA.

P

PANTACNIS.

PÉRIALLA.

S

SULPICIA, Femme de *Calenius*, ſurnommée la Sapho Romaine, compoſa une Satyre contre Domitien ſur l'exil des Philoſophes, & des Vers élégiaques.

V

L. Vari, femme de *Varus* Poëte, compoſa des Tragédies dont Varus ſe diſoit l'Auteur, & qu'il récitoit en public. Vari fut aimée de Virgile.

DAMES ROMAINES

Qui s'adonnèrent aux Sciences & Arts.

AFRANIA, Femme du Sénateur Licinius, célèbre par ſon éloquence. Elle vivoit du tems de Jules Céſar.

AFRICA, ainſi nommée, parce qu'elle fit un voyage en Afrique, où elle apprit la compoſition des ſimples.

AMALAZONTE, Fille de Théodoric, Femme d'Eutharic, & mère d'Athalaric, Roi des *Goths*, fut très-ſavante. Il reſte d'elle une Lettre écrite à l'Empereur Juſtinien, & quelques-unes à pluſieurs Sénateurs Romains. Elle uniſſoit la pureté & la clarté du ſtyle Grec, à l'éloquence & à la majeſté de celui des Romains.

ANASTIC, Fille de l'Empereur Valens, eſt miſe au rang des Femmes doctes. Il ne reſte aucun de ſes Ouvrages.

ANASTIC, Dame Romaine. Elle écrivit au Pape Hormiſdas, & ſervit beaucoup à pacifier les troubles dont l'Egliſe étoit agitée.

ARETHA, Fille & Diſciple d'Ariſtipe, donna publiquement, pendant trente-cinq ans, des leçons de Philoſophie & de Morale. Elle écrivit quarante-huit Livres ſur diverſes matières; elle eut cent Philoſophes pour Diſciples. Les Athéniens lui érigèrent un tombeau où ils firent graver ces Vers:

« Ce marbre renferme la grande & ſublime Arétha Grecque, la ſplen-
» deur de toute la Grèce. Elle eut la beauté d'Hélène, l'honnêteté de
» Thirma, la plume d'Ariſtipe, l'ame de Socrate, & l'éloquence
» d'Homère ».

ARRIA. Diogène Laërce lui dédia ſon *Opus de Vitis Philoſophorum.*

AURINIA. Tacite fait l'éloge de ſon ſavoir.

CACRELLIA, Philoſophe; Cicéron l'aima. On lui attribue pluſieurs Ouvrages.

CALPHURNIE, Femme de Pline le jeune. Sa modeſtie égaloit ſa ſcience.

CESSENIA, Maîtreſſe de Lentulus-Getulicus, très-ſçavante.

CLAUDIA. Plutarque la met au nombre des Femmes Savantes.

CORNÉLIE, Mère des Gracques. Son érudition, ſon éloquence, ſes vertus & le ſoin qu'elle prit d'élever ſes enfans, la rendront à jamais célèbre. On trouve une de ſes Épîtres adreſſée à Juſtin, dans les Épîtres de Curtius.

ELISE SENTIA s'adonna à la Médecine.

FABIOSA, Romaine, compoſa pluſieurs Ouvrages. Il reſte d'elle une Épître critique ſur les habillemens Sacerdotaux.

FLAVIA HÉDONE enſeigna la Médecine.

FLAVIA-JULIA-HÉLÉNE, Femme de Conſtance Clore, & Mère de Conſtantin le Grand. Ses vertus & ſon ſavoir l'élevèrent à ce rang. Elle parloit Hébreu, Grec & Latin. L'Egliſe l'a miſe au nombre des Saintes.

HORTENSIA, Fille d'Hortenſius, plaida devant les Triumvirs, la cauſe des Femmes riches à qui on avoit impoſé une taxe exceſſive. Son éloquence l'emporta. Elle obtint une diminution conſidérable.

IRÈNE, Fille de Cratinus, excella dans la Peinture.

MAYA, s'adonna à la Médecine.

MARCIA, Fille de Varron, réuniſſoit les Arts agréables aux Sciences.

MARIA, fameuſe Chymiſte.

PLACIDIE, Fille de l'Empereur Théodoſe le Grand, Femme d'Ataulphe, Roi des Gots, & enſuite de Conſtance, Empereur, gouverna l'Empire ſous Honorius ſon Frère. Ses Lettres à Aurélien, à Auguſtin, & à pluſieurs Evêques d'Afrique, ſont conſervées manuſcrites dans la Bibliothèque du Vatican.

POMPEIA PAULINE, Femme de Sénèque, étoit très-ſavante.

POMPEII SATURNINI, étoit verſée dans la Politique.

PORCIE, Fille de Caton & Femme de Brutus, & ſi célèbre par ſon courage; elle étoit de la Secte des Stoïciens. Il reſte d'elle une Lettre à Fabius, qui fait regretter que ſes Ouvrages aient été la proie du tems.

PRISCILLA écrivit aux Egliſes de Rome, de Corinthe & d'Ephèſe, leur propoſa des Dogmes ſur la Religion Chrétienne, & leur expliqua les myſtères.

SECUNDA exerça la Médecine.

SEMPRONIE, Femme de Junius-Brutus, célèbre par ſon érudition.

TANAQUILLA, Femme de Priſcus-Tarquin, Roi de Rome, eſt comptée entre les Femmes Savantes.

On lui attribue quelques Livres d'une Hiſtoire Romaine.

TÉRENTIA, Femme de Cicéron, cultiva les ſciences avec ſuccès. Ce qui auroit dû ſervir à ſon bonheur, fut la cauſe de ſon infortune. Cicéron la répudia, parce qu'il n'oſoit, diſoit-il, approcher d'une Femme Philoſophe.

TINDARIS, Horace en parle dans pluſieurs Odes.

TULLIE, Fille de Cicéron. La tendreſſe de ſon Père, juſtifiée par ſes qualités, l'a immortaliſée.

VALERIA-VÉRÉCUNDA s'adonna à la connoiſſance de la Médecine & des Métaux.

ZÉNOBIE, Femme d'Odénat, Céſar-Auguſte, & Reine de Palmire, joignit au grand art de régir les Empires, à celui de les défendre, une étude profonde des Belles-Lettres. Elle ſavoit le Grec & l'Egyptien. Elle rédigea l'Hiſtoire d'Aléxandre. L'Empereur Aurélien lui fit la guerre, la vainquit après une longue réſiſtance, & la fit conduire à Rome. Zénobie, dans les fers, parut auſſi grande que ſur le trône. Sa conſtance dans un tel revers, couvrit l'Empereur d'une honte méritée.

J'ai cru devoir renvoyer au Volume ſuivant, les noms des Femmes qui ſe ſont diſtinguées à la renaiſſance des Lettres, juſqu'au régne d'Henri IV.

LA NOUVELLETTE (1),

CHANSON.

Il eſt cer tain qu'un jour de l'autre
mois m'eſt ad-ve- nu très merveilleuſe
cho- ſe ; tou- te ſeu- lette é- tois au fond du
bois, vint mon a- mi plus beau que n'eſt la
ro- ſe. Il me bai- ſa d'un
baiſer ſage & doux, & puis a- près il
me fit choſe a- mère, ſi que je dis a-

(1) *Voyez* la page 191.

vec un grand cou- roux, te- nez - vous
coi, te- nez-vous coi, j'appelle-
rai ma mè- re.

FAUTES A CORRIGER.

Pag. 6, *ligne* 3, à la note qu'on enſeignât, *liſez* qu'on n'enſeignât.

P. 36, *lig.* 8, J'ai retranché beaucoup de Vers de cette piéce, *liſez* de la piéce des Nymphes de Diane.

P. 43, *vers* 6, que du plaiſir, ou &c. *liſez* que du plaiſir; or comme-mal apriſes &

P. 68, *lig.* 11, depuis deux ou trois ſiécles, *liſez* depuis deux ſiécles.

P. 75, *vers de la note*, *lig.* 6, pleines &, *liſez* pleins de &

Ibid. vers de la note, *lig.* 11, de ce ſçave, *liſez* ſcêve.

P. 76, *vers de la note*, *lig.* 2, que premiers jeux, *liſez* que premiers j'eus d'amour.

P. 78, *vers de la note*, *lig.* 5, des colonnes bon polies, *liſez* bien polies.

P. 192, *dernier Vers*, ſans qu'appellai ma mère, *liſez* ſans qu'appellas ma mère.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

8° B
10,105

PARNA

SSE

DAMES

TOM

I I